

JACQUES BOULENGER

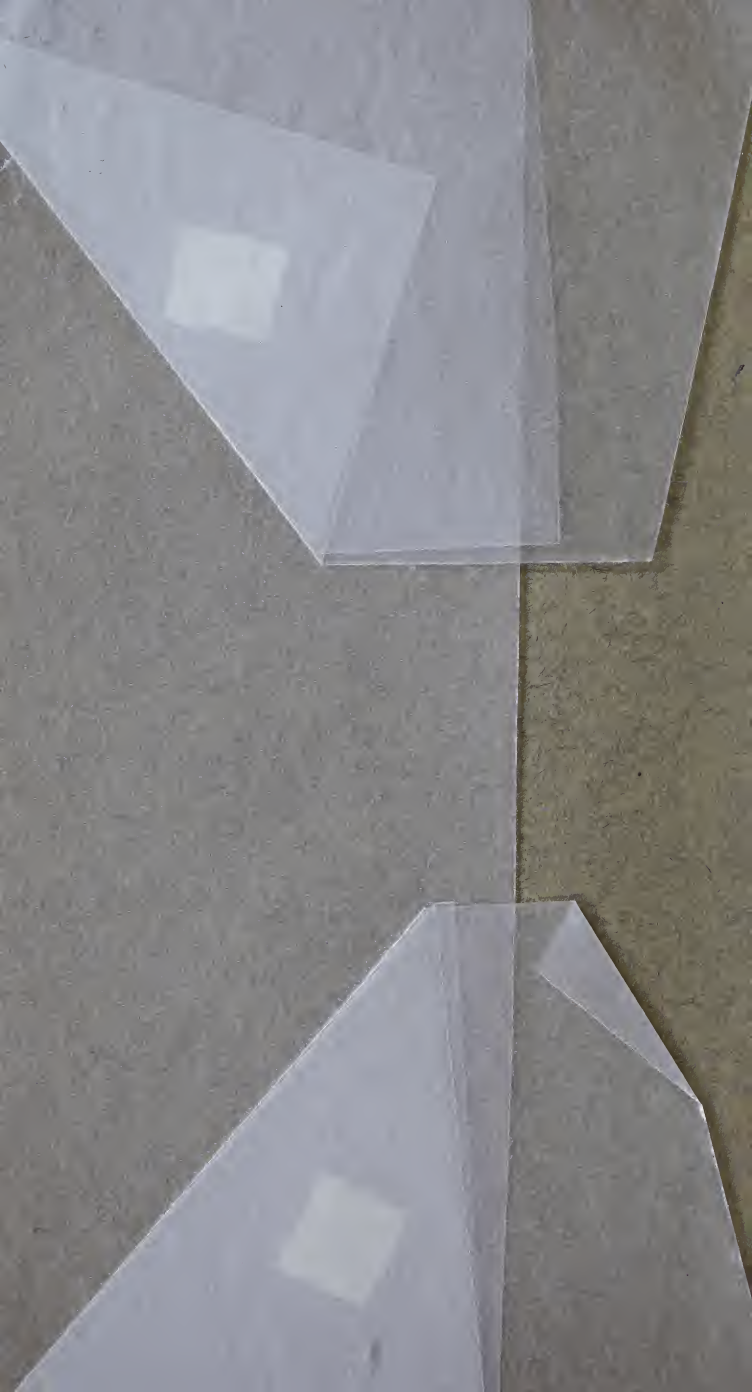


Marceline
Desbordes-Valmore

D'après ses papiers inédits.



ARTHÈME FAYARD
ÉDITEUR ● ● ● ● ●
15-20, Rue de Saint-Gothard
PARIS ● ● ● ● ●





Marceline Desbordes-Valmore

DU MÊME AUTEUR

LES PROTESTANTS A NÎMES AU TEMPS DE L'ÉDIT DE
NANTES (Firschbacher).

LES DANDYS (Ollendorff).

ONDINE VALMORE (Les Bibliophiles fantaisistes).

JACQUES BOULENGER

Marceline Desbordes-Valmore

D'après ses papiers inédits.



PARIS

ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20

Tous droits réservés.

A RENÉ BOYLESVE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
15 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE
HOLLANDE, NUMÉROTÉS A LA
PRESSE.

AVERTISSEMENT

A QUI ME L'A DEMANDÉ

Quoi ! vous voulez savoir le secret de mon sort ?
Ce que j'en peux livrer ne vaut pas qu'on l'envie :
Mon secret, c'est un nom ; ma souffrance, la vie ;
Mon effroi, la pensée, et mon espoir, la Mort ! (1)

Ainsi, il semble bien que Marceline Desbordes-Valmore se soit efforcée de cacher son secret. C'est apparemment ce qui nous donne si fort envie de le connaître. Naguère, M. Ch.-V. Langlois a démontré que l'histoire n'a d'autre fin certaine que de contenter la

(1) C'est ici le texte inédit du manuscrit original. La version imprimée, reproduite par M. Lacaussade (*Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore*, t. I, p. 62), est la suivante pour les deux derniers vers : « Mon secret, c'est mon cœur, ma souffrance, la vie ; — Mon effroi, l'avenir, si Dieu n'eût fait la mort ! »

curiosité; et sa conclusion est bien agréable, car (il ne servirait à rien de prétendre le contraire) nous voulons savoir quel fut l'amant de M^{me} Valmore, et nous l'allons chercher tout à l'heure. Or, je n'ignore point que les usages veulent qu'avant de se livrer à ces « enquêtes indiscrètes », le biographe fasse part de ses hésitations et s'excuse quelque peu; après quoi, il publie les papiers. Mais, à vrai dire, je ne vois pas l'utilité d'éprouver ici ces scrupules préliminaires : la famille Valmore est éteinte, et quand il apparaît clairement qu'aucun vivant n'y saurait rien perdre, pourquoi ne révélerait-on pas toute la vie privée des morts, et jusqu'à leurs fautes? Il est fort égal aujourd'hui à Marceline qu'on apprenne au public qu'elle avait eu un enfant naturel avant son mariage, et, en reprochant à M. Rivière de l'avoir fait, M. Pougin montre une délicatesse bien susceptible. « Qu'importe, s'écrie à son tour M. Rivière, qu'importe de connaître le nom de l'homme à qui nous devons les plus beaux cris d'amour que notre siècle ait entendus? » Mais il importe beaucoup, il me semble, et la preuve, c'est que M. Rivière, ayant ainsi parlé, travaille ensuite de son

mieux à identifier ce « passant ». Car M. Rivière aime tendrement Marceline, et il ne lui est point indifférent de savoir le nom du barbare pour qui elle a pleuré. Et nous-mêmes, n'éprouvons-nous pas plus vivement les vers de M^{me} Valmore lorsque nous connaissons sa douloureuse histoire? Parce que nous savons que ce fut une aventure modeste et banale, et semblable à beaucoup d'autres, nous admirons davantage le cœur merveilleux qui sut s'exalter à ce point. Bref, non seulement nous lisons les vers du poète avec plus de cordialité et de sympathie quand nous sommes instruits de la réalité qu'ils cachent, mais encore M^{me} Valmore elle-même nous émeut et nous touche mieux d'avoir si cruellement souffert. Voilà pourquoi il n'est pas sans intérêt de préciser ses amours. D'autant que, il faut bien l'avouer, « les morts n'ont de pudeur que celle que nous leur prêtons pour donner bonne opinion de notre délicatesse (1). » Nous ne leur devons absolument que la vérité.

Je me suis donc appliqué ici — et je crois

(1) Jules Lemaître, *Contemporains*, VII^e série, pages 2 et 197.

que j'y ai parfaitement réussi — à ne respecter aucune des « raisons de convenances », non plus que des « raisons de tact », qu'invoquent ordinairement les biographes, afin, je le crains, de rendre plus « piquante » la vie privée des dames dont ils écrivent l'histoire. Marceline Desbordes-Valmore avait un cœur de génie, et elle aurait pu pousser le cri sublime de sainte Thérèse, qui disait des démons : « Qu'ils sont malheureux ! ils n'aiment pas ! » Il m'a paru que le premier devoir de son historien, c'était de ne point lui chercher quelques pesantes excuses.

*
* *

On connaît une grande partie de sa correspondance : Sainte-Beuve en avait fait de nombreux extraits (1) ; M. Benjamin Rivière en a publié deux cent quatre-vingt-trois lettres (2) ; M. Arthur Pougin, cent

(1) Madame Desbordes-Valmore; sa vie et sa correspondance. (Paris, M. Lévy, 1870, in-12.)

(2) Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore. (Paris, A. Lemerre, 1896, 2 vol. in-8.) M. Benjamin Rivière m'a aimablement fourni des renseignements précieux ; je lui en adresse mes sincères remerciements.

quatre (1); M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, vingt-deux (2). D'autre part, MM. Pierre Louijs et Louis Loviot ont bien voulu me communiquer un certain nombre d'autographes très intéressants qui leur appartiennent. Le reste de la correspondance est conservé, ainsi que les manuscrits de M^{me} Desbordes-Valmore, à la Bibliothèque de la ville de Douai. En somme, j'ai pu consulter pour cette étude près de cinq cents lettres inédites, outre les quatre cents lettres imprimées de Marceline. Mais il m'a paru inutile de le marquer à chaque page, et un peu trop pompeux d'écrire, à la suite de presque tous les fragments cités, le petit mot magique : « inédit » (3).

(1) *La Jeunesse de M^{me} Desbordes-Valmore*, d'après des documents nouveaux, suivie de lettres inédites de M^{me} Desbordes-Valmore. (Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-12.)

(2) *Sainte-Beuve inconnu*. (Paris, Plon, 1901, in-12.)

(3) Les chiffres qui accompagnent les citations des vers de Marceline renvoient à l'édition de ses *Œuvres poétiques* qu'a donnée M. Lacaussade, chez Lemerre, en 1886-1887 (3 vol. in-16). Mais cette réimpression ne comprend que des morceaux choisis, et il m'a fallu renvoyer parfois aux éditions originales.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE

Le père, la mère, le frère et les sœurs de Marceline. — Sa maison. — Sa trop douce grand'mère. — Marceline aimait toutes choses et un petit garçon. — Elle récite une harangue civique sous la Révolution. — L'héritage des grands-oncles de Hollande. — Incertitude. — Desbordes refuse vertueusement. — Brouille dans le ménage. — Départ pour la Guadeloupe.

S'ils fermaient les églises, les sans-culottes ne roulaient point carrosse, et c'est pourquoi M. Antoine-Félix-Joseph Desbordes, de Douai, sentait pour eux une aversion extrême. Non que M. Desbordes eût de la fortune ou de l'orgueil, et qu'il aimât à éblouir ses concitoyens par le faste de ses équipages ou le luxe de sa livrée; seulement il était doreur et peintre en bla-

sons, en voitures et en ornements d'église, et cette profession, encore que modeste, le portait aussi naturellement au royalisme et à la piété qu'à la haine d'une révolution qui supprimait les processions, abolissait les armoiries, faisait cacher les carrosses, et le contraignait à mourir de faim.

Il habitait à Douai, avec Catherine Lucas, son épouse, une humble maison au n° 32 de la rue Notre-Dame. Là, dame Catherine avait fort à faire pour tenir propre et net, à la flamande, le ménage de son mari, et pour veiller à ses enfants, car elle en avait eu huit, dont quatre vivaient encore. C'étaient Cécile, Eugénie, Félix, et une petite fille vive et gaie qu'on appelait Marceline, et qui devait être un jour la tendre Desbordes-Valmore (1).

(1) Catherine-Cécile-Josèphe, née le 21 décembre 1777; Marie-Eugénie-Josèphe, née le 17 novembre 1780; Félix-Henri, né le 8 juillet 1782. Voici l'acte de baptême de Marceline (Arch. municipales de Douai, GG 537, f° 23) : « L'an mil sept cent quatre-vingt-six, le vingt-deux juin, je, curé soussigné, ai baptisé une fille, née le vingt dudit mois, cinq heures du matin, en légitime mariage du sieur Antoine-Félix-Joseph Desbordes, maître peintre, et de Catherine-Josèphe Lucas, habitans de cette paroisse, à laquelle on a imposé le nom de Marceline-Félicité-Josèphe. Le parrain a été monsieur Jacques-Joseph Cru-

Marceline était blonde, comme sa mère, dont elle a dépeint quelque part la beauté flamande et savoureuse : (1)

Qu'elle était calme, et blanche, et paisible, le soir,
Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir,
Aux ruisseaux de la Bible, une fraîche laveuse. (2)

« Mon père m'a mise au monde à Douai, son pays natal, écrivait M^{me} Desbordes-Valmore à Sainte-Beuve. J'ai été reçue et baptisée en triomphe, à cause de la couleur de mes cheveux, qu'on adorait dans ma mère... » Et sans doute ses parents gâtèrent-ils de leur mieux la petite fille qui leur était ainsi née toute rose et dorée, car Marceline garda toujours un souvenir ravissant de ces premières années de l'enfance, « où tout est beau quand même, où l'on accueille le bonheur comme une chose due et le malheur comme s'il se trompait d'adresse » (3).

nelle, avocat au parlement, de la paroisse de Notre-Dame de la Chaussée, à Valenciennes, et la marraine D^e Marie-Marcelline Hochart, épouse de maître Joncque, avocat au Conseil d'Artois, de la paroisse de Saint-Nicaise en la cité d'Arras. » Suivent les signatures.

(1) III, 254.

(2) II, 4.

(3) Lettre à Constant Desbordes, 24 janvier 1825. (Catalogue de la librairie Charavay, juin 1898.)

En mai 1824, lorsqu'elle était à Bordeaux, l'envoi de quelques pauvres fleurs, mais cueillies sous les remparts de Douai, lui inspirait toute une élogie : *la Fleur du sol natal*; et elle s'en souvenait encore près de dix ans plus tard, quand elle écrivait à M. Dutilhœil, pour le remercier d'un article sur les *Pleurs* : (1)

« Cet (*sic*) analyse qui vaut cent fois le livre, et dont chaque ligne m'est entrée dans le cœur, peut-il ne pas être de monsieur Duthillœil ? Tout ce que j'ai aimé dans mon pays natal et le pays lui-même, je l'ai revu ! je l'ai ressaisi pendant cette lecture. J'ai reçu les émotions que m'ont apporté à Bordeaux les fleurs de Douai (que j'ai toujours), et qui m'ont fait du bien jusqu'à me faire du mal, car j'en étais demeurée stupide de joie... »

(*Nota bene.* — « Stupide de joie » équivaut, dans la langue de Marceline, à « très contente » ; il faut, quand on lit cette étonnante plainte en neuf cents couplets qu'est sa correspondance, transposer d'un ton pour la comprendre ; cela dit une fois pour toutes :

(1) 21 octobre 1833. (Lettre communiquée par M. Louis Loviot.) Ce Dutilhœil était alors juge de paix à Douai.

les vrais romantiques, quand ils traitent de leurs sentiments, s'expriment à la fois avec un sérieux excessif et une conviction merveilleuse, et M^{me} Desbordes-Valmore eût inventé le romantisme plutôt que de s'en passer.)

Donc, elle adorait son pays natal, et elle n'oublia jamais le patois qu'elle parlait « quand j'étois une tiote bringande », disait-elle (1). Trois ans avant sa mort, la vieille dame de soixante et onze ans qu'elle était devenue se remémorait avec un attendrissement que tout le monde, d'ailleurs, comprendra sans peine, le temps lointain où elle allait en jupe courte faire pèlerinage à Notre-Dame des Affligés, et où les bonnes femmes de Douai l'appelaient : « Chère petite No' Dame. » (2)

Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde!
O premier univers où nos pas ont tourné!

.
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir.

(1) M. Benjamin Rivière a publié *Trois poésies en patois de Marceline Desbordes-Valmore* (Douai, 1896), dont la première est de 1827 et la dernière de 1849.

(2) Lettre à Adèle Desloges (Pougin, page 355).

Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte!
 Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir,
 Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe,
 Où l'oiseau de nos toits descendait boire, et puis,
 Pour coucher ses enfants, becquetait l'humble gerbe
 Entre les cailloux bleus que mouillait le grand puits.(1)

La maison natale de Marceline porte aujourd'hui, à Douai, le n° 36 de la rue de Valenciennes. C'est une modeste bâtisse à un étage, serrée et comme étouffée par ses voisines. Trois fenêtres accolées s'ouvrent sur son étroite façade et deux mansardes sur la pente de son toit. On y pénètre par une porte basse, surmontée d'une niche où, du temps de Marceline, une petite madone de plâtre bénissait les passants. D'ailleurs, il ne s'y trouve pas la moindre cour, et c'est sans doute dans celle de l'auberge voisine que ce petit oiseau romantique et touchant à l'excès, qui paraît trop souvent dans les vers de M^{me} Desbordes-Valmore, venait recueillir les brins de paille entre les pavés.

En face de la maison s'étendait l'ancien

(1) II, 3. C'est la version du manuscrit. Le texte original de l'édition donne « entre les cailloux *blancs* ». (*Pauvres Fleurs*, 1839.)

cimetière de l'église Notre-Dame : c'est aujourd'hui le « square Jemmapes », et on y a placé une statue de Marceline qui représente avec beaucoup de ressemblance, paraît-il, la femme du sculpteur, sinon celle de l'architecte du monument, et dont le socle porte les noms de M. le comte Robert de Montesquiou, « président du Comité », de M. Ed. Houssin, de M. Ferd. Dutert, sans oublier celui de M^{me} Desbordes-Valmore. — Non loin du cimetière, le vieux rempart de Douai élevait ses talus gazonnés : on en a fait le « boulevard Delbecque », sillonné par une ligne de chemin de fer. Seule, l'église Notre-Dame dresse encore sa façade non loin de la maison des Desbordes. Mais, au temps de Marceline, la Révolution avait voué à l'abandon ce « temple de la superstition », et les enfants couraient librement sur les tombes en fleurs du cimetière ou sous les voûtes silencieuses de l'église, qu'envahissait peu à peu la verdure :

Douce église ! sans pompe, et sans culte, et sans prêtre,
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,
Où la ronce montait, fière, à chaque fenêtre,
Près du Christ mutilé qui m'écoutait peut-être,
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois ?

Oh! n'a-t-on pas détruit cette vigne oubliée,
Balançant au vieux mur son fragile réseau?
 Comme l'aile d'un ange aimante et dépliée,
 L'humble pampre embrassait l'église humiliée
De sa pâle verdure où tremblait un oiseau.

L'oiseau chantait, piquait le fruit mûr, et ses ailes
 Frappaient l'ogive sombre avec un bruit joyeux;
 Et le soleil couchant dardait ses étincelles
 Aux vitraux rallumés de rougeâtres parcelles
 Qui me restaient longtemps ardentes dans les yeux.(1)

(Que je regrette, dans ces beaux vers, ce
rallumé de rougeâtres parcelles!)

Outre la charge de sa femme et de ses quatre enfants, Félix Desbordes avait encore celle de sa mère, qui vivait chez lui. C'est peut-être de cette Marie-Barbe Quiquerez que Marceline tenait sa douceur, sa patience et sa résignation. Marie-Barbe avait eu pour époux un assez singulier personnage : c'était un horloger génevois nommé Antoine Desbordes. Il avait l'humeur inquiète et l'imagination romanesque, et tout en raccommodant ses montres, il ne rêvait que voyages et aventures. Alors, la ville où il demeurait, la maison où il logeait lui

(1) I, 220.

paraissaient la plus insupportable des prisons, et, un beau jour, il les quittait et s'en allait chercher fortune par le monde. Il abandonnait ainsi pendant des années sa bonne femme; puis, un soir, Marie-Barbe le voyait revenir, silencieux et chargé de mystère; ou bien elle recevait une lettre par laquelle il lui mandait qu'elle eût à le rejoindre. Et elle obéissait avec soumission au voyageur, ou elle l'accueillait tendrement — si tendrement qu'elle en demeurait enceinte; aussitôt, Antoine Desbordes repartait. C'est ainsi, nous apprend une note de famille (1), que Marie-Barbe eut de son mari, à Bruxelles, à Mons, à Courtrai, trois filles et trois garçons. L'avant-dernier, qui fut le père de Marceline, vint au monde à Douai, le 25 septembre 1751. Sa naissance fut le signal d'une nouvelle séparation des époux, qui dura onze ans. Après ce temps, Antoine Desbordes revint auprès de sa femme, la rendit mère de Constant-Marie, et repartit encore... Quand il arriva pour la dernière fois au Canteleu (faubourg de Douai), il était mourant. Son fils Félix

(1) Communiquée par M. Delhasse à M. Pougin.

avait vingt-cinq ans et allait se marier. Le vieux chemineau était descendu à l'auberge du Signe de la Croix. Il refusa d'entrer dans sa maison et se fit porter à l'hospice. C'est là que, trois mois plus tard, il manda ses enfants et leur donna solennellement sa bénédiction ; après quoi il rendit à Dieu son âme aventureuse. Sa veuve, ajoute la note, lui garda, mort, le respect qu'elle lui avait toujours témoigné vivant... Certes, la douce Marceline devait aimer beaucoup cette grand-mère là.

Aussi bien, elle aimait à peu près toutes choses. Sans doute, c'est avec beaucoup de complaisance qu'elle s'est appliquée plus tard à dessiner dans le goût romantique son personnage de petite-fille tendre,

« A quelque chère idole en tout temps asservie »,

poétiquement émue par les fleurs, les oiseaux, et, bien entendu, par le « vieux prisonnier de la haute tourelle », qui « respire à travers les barreaux » et « partage son pain avec la tourterelle » (1) ; mais

(1) I, 182.

nous savons qu'elle éprouvait déjà quelques amitiés passionnées et un amour, un vrai amour, à l'âge où les fillettes ordinaires n'aiment profondément que leur mère ou leur bonne. Elle n'oublia jamais ni cette petite Albertine Gantier (1), avec qui elle dansait des rondes devant le beau jardin de M. Leurs (2), ni cette sage Rose-Marie à la voix « frêle et sonore » (3), ni son premier amoureux qui s'appelait Henry et qui avait dix ans (4). Une note de ses papiers manuscrits (5) conte avec beaucoup de goût leur histoire d'enfants :

« J'étais sur la porte de ma mère quand il ne faisait ni jour ni nuit. Je l'entrevois dans ce voile doux qui couvre les rues à l'heure du soir. Ses pas se pressaient ; sa tête blonde et bouclée se dirigeait comme une tête d'ange vers notre maison. Il sortait du vieux cimetière qui bordait notre vieux rempart, il venait. Nous nous regar-

(1) Elle la chanta encore dans ses poésies posthumes (II, 357). Cf. I, 222, 225.

(2) II, 318.

(3) I, 129.

(4) II, 32.

(5) Que conservait M. Félix Delhasse. — Cf. aussi *Fleur d'enfance*, dans *Pauvres Fleurs* (édition Bruxelles, 1839), pages 68-69.

dions sérieusement, nous parlions bas et peu : « Bonsoir ! » disait-il, et je recevais de ses mains, qu'il avançait vers moi, de larges feuilles vertes et fraîches, qu'il avait été prendre sur les arbres du rempart pour me les apporter. Je les prenais avec joie ; je les regardais longtemps, et je ne sais quel embarras attirait enfin mes yeux à terre. Je les tenais alors fixés sur ses pieds nus, et l'idée que l'écorce des arbres les avait blessés me rendait triste. Il le devinait, car il disait : « Ce n'est rien ! » Nous nous regardions encore, et, par un mouvement soudain du cœur, en forçant ma voix faible de prononcer sans trembler : « Adieu, Henry ! » Il avait dix ans et j'en avais sept... »

Et cette idylle se passait sous la Terreur. Encore que catholique et royaliste, Desbordes père ne manquait pas de donner des preuves de civisme et de prudence. C'est ainsi qu'il assistait à ces banquets où les citoyens, assis à une même table dans la rue, prouvaient, en se nourrissant tous ensemble de mets grossiers mais substantiels, l'ardeur de leur patriotisme et celle de leur appétit. Même, Desbordes père faisait du zèle. Un jour, à la fin d'une de ces agapes, les assistants virent qu'on hissait sur la table une très petite fille en robe blanche, toute couverte de rubans tricolores,

une cocarde et sans doute un bonnet rouge sur ses cheveux blonds. C'était Marceline. Et l'enfant prononça de sa petite voix une harangue où les aristocrates se voyaient flétris comme il sied, tandis que le peuple souverain y était comparé à Hercule, appuyé sur sa massue toute fumante des monstres qu'il venait d'écraser. Elle déclama ce beau discours avec infiniment de grâce et de sensibilité, — et ce fut le premier succès d'actrice de la sensible Valmore. (1)

Donc Marceline était précoce, mais ses parents ne la « poussaient » pas beaucoup, comme on dit. Le pauvre peintre en armoiries et sa femme étaient des commerçants modestes; ils estimaient sans doute que « il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes, qu'une femme étudie et sache tant de choses ». Marceline nous a dit elle-même qu'elle ne savait rien, à dix ans, qu'être heureuse (2). Elle devait oublier bien vite cette science-là.

Félix Desbordes était très attaché à la

(1) Elle aimait, paraît-il, à raconter cette histoire, recueillie par M. Pougin, pages 15-17.

(2) II, 5. C'était sa sœur aînée qui lui avait appris à lire (II, 67).

religion catholique. Il descendait pourtant d'une vieille famille de calvinistes et, si son père, le singulier époux de Marie-Barbe Quiquerez, n'avait par hasard embrassé le catholicisme au cours d'un de ses voyages (1), on peut croire que Félix se fût trouvé aussi bon huguenot qu'il était excellent papiste. Car il était naturellement pieux et honnête, comme sa fille aimait à le donner à entendre par l'histoire suivante : (2)

« Les grands-oncles de mon père, exilés autrefois en Hollande à la Révocation de l'Edit de Nantes, offrirent à ma famille leur immense succession si l'on voulait nous rendre à la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires ; ils vivaient dans le célibat, à Amsterdam, où ils avaient transporté et fondé une librairie. — J'ai des livres imprimés par eux.

« On fit une assemblée dans la maison. — Ma mère pleura beaucoup. Mon père était indécis et nous embrassait. — Enfin on refusa la succession dans la peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en

(1) « Mon grand-père s'était fait catholique, étant horloger de la princesse de Brabant. » Note manuscrite de Marceline dans ses papiers (Pougin, page 7).

(2) Lettre à Sainte-Beuve, écrite apparemment en 1833, et publiée tout d'abord dans les *Portraits contemporains*, II, page 99, note.

mois, jusqu'à causer un déchirement d'intérieur où j'ai puisé toutes les tristesses de mon caractère. »

Malheureusement Sainte-Beuve ne croyait pas trop aux grands-oncles centenaires, non certes qu'il suspectât la bonne foi de Marceline, mais il lui semblait que cette histoire touchante pouvait bien avoir subi, dans l'imagination de l'enfant, « quelque chose de la transformation propre aux légendes » (1). Pourtant Marceline se rappelait bien la scène ; elle voyait encore son père déplier la lettre, écrite en grands caractères à la Louis XIV, où les deux libraires, âgés, l'un de cent vingt-quatre, l'autre de cent vingt-cinq ans, et qui avaient vu la Révocation, promettaient à leurs arrière-petits-neveux de les faire riches. Le 3 mars 1851, elle écrivait à son frère :

« Je ne sais s'il ne t'arrivera pas de rire tout seul d'une idée qui m'est venue de faire prendre des renseignements à La Haye sur nos grands-oncles Desbordes, imprimeurs, dont l'un s'appelait Henry, et l'autre, je crois, Antoine (2), tous

(1) *Loc. cit.*, pages 127-128.

(2) A Sainte-Beuve, elle avait dit qu'ils se nommaient Jacques et Antoine.

deux centenaires et millionnaires, disait-on. Quelqu'un de très capable nous conseillait de savoir au juste où a passé leur succession, si elle est passée au gouvernement de la Hollande... Je ne me souviens au juste que de la dernière lettre de notre grand-oncle, âgé de cent vingt-quatre ans, et que j'ai entendu lire, rue Notre-Dame, où il offrait de nous faire ses héritiers si l'on nous rendait à la religion protestante. C'est papa qui lisait cela et les caractères de la lettre me sont encore présents. »

Vérification faite, il semble bien que les souvenirs de Marceline l'aient trompée. D'abord les libraires Desbordes, de Hollande, semblent n'avoir fait à aucun moment de brillantes affaires, loin de là. Ensuite ils paraissent s'être tous mariés. De plus on ne voit pas qu'aucun d'eux soit mort à un âge très avancé. Enfin les deux derniers Desbordes dont, au xviii^e siècle, on trouve mention à Amsterdam, s'appelaient : Jacques, mort en 1742, et Martin-François, décédé avant 1753 (1). Donc Marceline n'avait peut-

(1) H. Clouzot, *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres*, pages 94-97. — *France protestante*, nouvelle édition. — *Journal des Débats*, 23 juillet 1894 : *Histoire et légende*, par L. B. — Rivière, I, pages 197-198.

être pas du tout de grands-oncles de Hollande, et en tout cas, ils n'étaient ni centenaires, ni millionnaires... Cela est fort contrariant. Pourtant, puisque Marceline en était sûre et que Constant Desbordes, le frère de son père, âgé de vingt-huit ans en 1790, avait confirmé le fait à M. Corne (1), il nous faut bien croire, à tout le moins par politesse, que quelque membre de la nombreuse famille Desbordes avait offert son héritage aux enfants du peintre en armoiries, à condition qu'on leur fit embrasser le protestantisme. Vertueusement, Félix Desbordes refusa. Et ce fut très bien.

Seulement, de ce jour la discorde s'assit à son foyer, comme Marceline nous le laisse entendre discrètement. C'est que, si les hommes et les femmes ont parfois la force de s'élever jusqu'à la vertu, ils n'ont pas souvent la constance de ne le regretter point; en sorte que c'est un des effets les plus ordinaires de l'héroïsme que de troubler les ménages. Catherine Desbordes ne manqua donc pas de reprocher aigrement à son mari

(1) Corne, *La Vie et les œuvres de Marceline Desbordes-Valmore* (Paris, 1876).

d'avoir refusé la fortune des oncles de Hollande, bien qu'elle lui eût peut-être conseillé d'agir de la sorte. Quant à Félix Desbordes, il dut trouver mauvais, sans nul doute, que sa femme l'aidât si mal à supporter son héroïsme. Bref, les choses se gâtèrent à tel point que dame Catherine parla de se retirer chez un de ses parents, en Amérique. Et un beau jour elle partit réellement pour la Guadeloupe. Elle emmenait avec elle Marceline, âgée de quatorze ans à peine. On était en 1800 environ. (1)

(1) Dans la *Guirlande de Rose-Marie* (I, 129), Marceline nous dit que son voyage dura deux ans. Or elle revint en France en 1802.

CHAPITRE II

VOYAGES

Longueur et difficulté des voyages. — Diligences. — Traversées. — Catherine Desbordes part sans argent. — Marceline entre au théâtre. — Ses erreurs à travers la France. — Elle s'embarque à Bordeaux. — Révolution à la Guadeloupe. — Meurtre de son cousin d'Amérique. — Mort de sa mère. — Elle revient en France.

Or, il faut imaginer ce que c'était, à cette époque, pour deux femmes seules et fort dénuées d'argent, qu'un voyage à ces pays fabuleux des planteurs et des nègres, qu'on appelait encore « les Iles ». Il fallait d'abord traverser la France, et, de Douai à Bordeaux ou à Saint-Nazaire, que de journées à passer dans le bateau-poste, halé au trot par des chevaux tout le long des canaux, ou

dans la pesante et incommode diligence ! Le fracas de ses chevaux, le tintamarre de ses roues, le cliquetis de ses vitres, l'annoncent au loin sur les routes pavées. Les voyageurs n'ont loisir de descendre qu'aux relais des grandes villes, ou encore lorsque les chevaux traînent la lourde machine sur une montée ; c'est alors, s'il faut en croire les romanciers, que les galants pérorent, que les femmes s'attendrissent, que se nouent les intrigues et que s'accordent les rendez-vous. Sur la route, on croise des paysans qui cheminent à pied, portant leurs outils ou conduisant leurs bœufs ; quelque riche fermier qui passe au trot de son bidet ; parfois une calèche de voyage, ou une grande berline, attelée à quatre chevaux, les bagages massés sur le toit, la femme de chambre « exposée inhumainement » (1) sur le siège de devant ou de derrière ; plus rarement quelque jeune homme pressé, tel M. de Frénilly (2) qui court la poste à cheval et à toutes selles, précédé du postillon en grosses bottes ; ou encore une des petites malles

(1) Valéry, *Voyages historiques et littéraires en Italie*, page 32.

(2) *Souvenirs du baron de Frénilly*, page 101.

noires et jaunes de la poste aux lettres, semblables, dit Victor Hugo (1), « à ces insectes qui, avec un petit corsage, traînent un gros arrière-train... » Et les longues heures de nuit ! Autour de la voiture pleine de gens endormis, rien de vivant ne se voit ni ne s'entend, sauf quand, ayant quitté la route pour les rues plus sombres d'une petite ville, la diligence arrive au relais, où un garçon d'écurie amène les chevaux frais et, mal éclairé par sa lanterne, boucle en jurant les arpillons de leur attelage, tandis qu'un voyageur baisse une glace et crie dans la nuit sonore : « Où sommes-nous donc, postillon ? » (2)

Et l'interminable traversée de l'Atlantique ! Il ne faut pas moins d'une quarantaine de jours pour passer à la Guadeloupe, si toutefois le calme ou les vents contraires

(1) *Les Misérables* (Paris, Hetzel, 1865, in-8°), pages 133-134. — Elles se composaient d'un cabriolet à deux places pour le courrier et le voyageur, peint en jaune, doublé de cuir fauve ; derrière le cabriolet et faisant corps avec lui, une immense boîte oblongue où l'on renfermait les dépêches ; le tout monté sur deux roues, armées de longs moyeux offensifs pour maintenir les autres voitures à distance.

(2) Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques* (Paris, Dentu, 1891), pages 19-21.

n'immobilisent pas le navire. Quand le temps le permet, les voyageurs montent sur le pont; mais ils sont bientôt las d'admirer la légèreté des gabiers courant sur les vergues, et d'écouter les récits du « vieux timonnier », qui peut très bien (hélas!) avoir servi aux Indes sous le bailli de Suffren et en Amérique sous le comte d'Estaing, et dont la peau, « imprégnée de sel, est rouge et rigide comme la surface de l'écueil battu de la lame »; ils ont vu trop souvent, « aux repas de midi et du soir, les matelots, assis en rond autour des gamelles, plonger l'un après l'autre, régulièrement et sans fraude, leur cuiller d'étain dans la soupe flottante au roulis »; ils connaissent « le coq favori de l'équipage qui a chanté pendant un combat comme dans la cour d'une ferme au milieu de ses poules, et le chat qui s'est sauvé d'un naufrage sur un tonneau »; ils ne savent plus, quand la mer est belle et quand le soleil donne, que s'asseoir à l'arrière pour causer et dormir sous l'abri d'une voile tendue. Tout est événement dans cette vie monotone : « On vient de jeter le loch; le navire file dix nœuds. Le ciel est clair à midi; on a pris hauteur; on est à telle latitude. On a

fait le point : il y a tant de lieues gagnées en bonne route... Le sable des sabliers passe mal : on aura de la pluie. On a remarqué des *procellaria* dans le sillage du vaisseau : on essuiera un grain. Des poissons volants se sont montrés au Sud : le temps va se calmer. Une éclaircie s'est formée à l'Ouest dans les nuages : c'est le pied du vent ; demain le vent soufflera de ce côté... » Mais la grande distraction du voyage, c'est le traditionnel baptême de la Ligne, que tous doivent recevoir quand on passe sous le tropique. Longtemps à l'avance, les passagers s'en inquiètent et l'équipage s'en réjouit. « *Tropique* et *hydropique* sont synonymes pour les matelots. Le bonhomme Tropicque a donc une bedaine énorme ; il est vêtu, lors même qu'il est sous son tropique, de toutes les peaux de moutons et de toutes les jaquettes fourrées de l'équipage. Il se tient accroupi dans la grande hune, poussant de temps en temps des mugissements. Chacun le regarde d'en bas ; il commence à descendre le long des haubans, pesant comme un ours, trébuchant comme Silène. En mettant le pied sur le pont, il pousse de nouveaux mugissements, bondit, saisit un seau, le remplit

d'eau de mer et le verse sur le chef de ceux qui n'ont jamais passé la Ligne, ou qui ne sont pas parvenus à la latitude des glaces. On fuit sur les ponts, on remonte sur les écoutilles, on grimpe aux mâts : père Tropicque vous poursuit ; cela finit au moyen d'un large pourboire... » Cependant, la plus belle, la plus émouvante des aventures, c'est la rencontre d'un autre vaisseau. « Les deux bâtiments s'approchent, hissent leur pavillon, carguent à demi leurs voiles, se mettent en travers. Quand tout est silence, les deux capitaines, placés sur le gaillard d'arrière, se hèlent avec le porte-voix : « Le nom du navire ? De quel port ? Le nom du capitaine ? D'où vient-il ? Combien de jours de traversée ? La latitude et la longitude ? A Dieu va ! » On lâche les ris, la voile retombe. Les matelots et les passagers des deux vaisseaux se regardent fuir sans mot dire. » Ils songent sans doute que de longs jours devront s'écouler encore avant que l'eau change de couleur et que l'on rencontre du bois flottant et des goëmons, avant qu'on aperçoive des mouettes et des canards, que des petits oiseaux viennent se percher sur les vergues et que

le pilote accoste dans sa barque pour conduire le navire au mouillage... (1)

Tel était le voyage que Catherine Desbordes projetait tranquillement d'accomplir avec sa fille. A peu près dénuée d'argent, elle partait, dit une note des papiers de famille de Marceline (2), afin « de retrouver un parent qui, plusieurs fois, avait appelé quelqu'un des siens pour lui rendre quelque chose de la patrie », c'est-à-dire qu'elle n'avait aucun renseignement précis. Bref, ce voyage était une insigne folie.

« En partant, ajoute la note, Marceline et sa mère passèrent par Lille. » Or, il est bizarre qu'on passe par Lille quand on veut se rendre de Douai à Bordeaux. Mais Catherine Desbordes espérait emprunter quelque argent à une amie de sa famille : encore un coup, cette Catherine était une femme assez peu raisonnable. Donc, à Lille, « elles descendirent chez une dame qui avait joué la comédie, et qui, apprenant la situation malheureuse de la famille Desbordes, conseilla à Catherine de mettre sa fille au

(1) Extraits de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, I, pages 326-342.

(2) Déjà citée.

théâtre ». Sans doute Marceline qui, à six ans, récitait déjà en public des compliments au peuple souverain, et fort bien, pouvait avoir un certain don naturel pour le théâtre; il n'est pas défendu de croire qu'elle s'était peut-être exercée à jouer de petits rôles avec ses sœurs ou ses amies... Sa mère la laissa donc entrer au Théâtre de Lille. Si l'on songe que les Desbordes étaient d'une famille considérée à Douai (1), très « bourgeoise » et très catholique, on trouvera que, pour permettre une pareille chose, il fallait que la bonne dame fût tout à fait affolée de se voir sans ressources, ou plongée dans la plus noire misère. Car le préjugé contre les acteurs était alors beaucoup plus fort que maintenant : Marceline elle-même, actrice, belle-fille et femme d'acteur, l'avait jusqu'à un certain point (2). (Mais je crois qu'elle était un peu prude.)

On ignore si les Desbordes demeurèrent longtemps à Lille. D'ailleurs, on manque malheureusement de détails sur cette époque de la vie de Marceline. C'est dom-

(1) Avant la Révolution, Félix Desbordes y avait été administrateur des pauvres.

(2) I, 61.

mage. On aimerait à savoir comment la tendre enfant supportait son métier de petite cabotine misérable. On voudrait connaître aussi comment dame Catherine Desbordes s'accommodait du monde des coulisses : les rapports de la bonne dame, passée mère d'actrice, avec les tragédiens départementaux devaient être des plus curieux. Mais la note qui nous guide nous apprend seulement que Marceline joua à Rochefort et à Bordeaux (1). Cette note (2), composée d'après les souvenirs de Marceline, avait été rédigée par son mari, acteur tragique et écrivain solennel à l'excès. Elle assure qu'à Bordeaux, « la directrice fit banque-route et, lorsque la jeune actrice osa lui demander un léger acompte sur ce qui lui était dû, cette misérable femme lui donna un soufflet, en lui disant qu'à son âge on n'avait pas besoin d'acompte. Deux jours passèrent sans que le pain entrât dans leur humble refuge, et quand Marceline voulut en sortir pour s'en procurer, elle tomba

(1) Elle y connut un enfant de six ou sept ans qui, dix-sept ou dix-huit ans plus tard, devait être son mari (I, 191).

(2) Communiquée par M. F. Delhasse à M. Rivière.

évanouie. Une jeune actrice, M^{lle} Tigé, sa voisine, lui offrit tout ce dont elle pouvait disposer et la sauva ainsi que sa mère. M^{me} Desbordes et sa fille partirent alors pour Pau, où Marceline joua les rôles d'adolescents ». Probablement elles allèrent aussi à Toulouse et à Tarbes, avec une troupe dont Monvel faisait partie (1). Enfin, « à Bayonne, une dame chez qui elles logeaient s'intéressa aux deux femmes et leur avança l'argent nécessaire au voyage projeté ». Or, Catherine Desbordes n'avait pas oublié sa chimère. Loin de retourner près de son mari, à Douai qu'elle n'aurait jamais dû quitter, elle fut tout droit à Bordeaux s'embarquer pour les Iles (fin de 1801).

*
* * *

Dix années avant Marceliné, M. de Chateaubriand, drapé dans sa mélancolie, voguait noblement sur l'océan. M. de Cha-

(1) Cf. une lettre de Monvel à Marceline, publiée par M. Pougin, pages 41-42, et cette lettre inédite de Marceline à son mari (8 août 1844) : « Pour moi je me sens toujours attirée avec toi vers Pau, Toulouse, ou Tarbes, ou Bagnères... Cette idée s'élargit de plus en plus en moi parce que je t'ai beaucoup aimé dans ton passé, et que j'aurais bien voulu le confondre avec le mien qui a erré par là aussi. »

teaubriand avait l'âme fort triste, et c'est pourquoi il passait une partie de ses jours dans la hune et ses nuits sur le tillac, « roulé dans son manteau ». Pourtant il employait le reste de son temps à noter soigneusement ses observations sur les mœurs des marins et les contenance de ses compagnons de voyage, parmi lesquels il n'est même pas défendu de croire qu'il distinguait quelque une de ces émouvantes créoles, dont il s'est apparemment ressouvenu en rythmant cette phrase délicieuse : « Quand vont et viennent ces jeunes femmes nées du sang anglais et du sang indien, qui joignent à la beauté de Clarisse la délicatesse de Sacontala, alors se forment des chaînes que nouent et dénouent les vents parfumés de Ceylan, douces comme eux, comme eux légères (1). » Mais, lorsqu'elle traversa l'Atlantique, la petite Marceline n'éprouvait point la même tristesse que René, et c'est pourquoi elle ne nous a jamais raconté son voyage dans ses livres, sinon dans ces quelques lignes de l'*Atelier d'un peintre* : (2)

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, I, page 333.

(2) Page 105.

« Nous nous regardions avec épouvante [ma mère et moi], comme si nous ne nous reconnaissons plus ; elle me serrait le bras, elle me collait contre elle à chaque roulis de cette maison mouvante, fragile et inconnue, dont les mouvements la faisaient malade à la mort. »

Il est probable que Marceline ne se souvenait plus de cette terrible époque de sa vie que comme d'un mauvais rêve, et qu'elle n'en distinguait plus les détails qu'à travers un voile de souffrance. La petite actrice meurtrie et misérable de 1801 « allait devant elle, serrée contre sa mère. Elle ne parlait ni ne pleurait plus » (1). Bref, elle ne songeait nullement à la littérature.

Or, tandis que Catherine Desbordes, rêvant à la fortune du cousin d'Amérique, voguait avec sa fille vers la Guadeloupe, la colonie était en pleine révolution. Le 21 octobre 1801 les hommes de couleur s'étaient soulevés à la Pointe-à-Pitre et avaient embarqué de force le gouverneur Lacrosse pour la France. Un gouvernement provisoire, composé de quelques subordonnés de

(1) Note déjà citée.

Lacrosse, ne parvenait qu'à grand'peine à maintenir un semblant d'ordre dans les villes. Les nègres tenaient la campagne, brûlaient les habitations, dévastaient les champs, égorgeaient les blancs en signe de joie, exactement comme ils avaient fait aux premiers temps de la proclamation de leur liberté afin de marquer combien ils en étaient dignes (1). Quand Marceline et sa mère débarquèrent à la Pointe-à-Pitre, le nègre Duvictor, s'étant installé en qualité de commissaire général de police, favorisait les désordres de son mieux ; un autre nègre était capitaine du port. Les soldats, noirs pour la plupart, pillaient, violaient, incendiaient dans les faubourgs. Et le plus terrible, c'est que le cousin avait disparu... Les deux femmes se trouvèrent donc seules, sans argent, dans un pays en révolution, où elles ne connaissaient personne, où tout les étonnait, où tout les terrifiait. Bientôt, pour comble de malheur, Catherine Des-

(1) Colonel Eugène-Edouard Boyer-Peyreleau, *Les Antilles françaises, particulièrement la Guadeloupe...* (Paris, 1825, 3 vol. in-8°), III, pages 75-142. — A. Lacour, *Histoire de la Guadeloupe* (Basse-Terre, 1855, 3 vol. in-8°), III, pages 166-361.

bordes prit la fièvre jaune et elle mourut... Plus tard, Marceline se rappelait seulement qu'elle avait été recueillie par une certaine « M^{me} Guédon », dont son imagination troublée faisait la femme du gouverneur de la colonie. Elle voulait partir à tout prix, nous dit-elle, quitter au plus tôt cette île désastreuse. « Un tremblement de terre, peu de jours auparavant, m'avait précipitée sur mon lit tandis que je tressais mes cheveux devant un miroir. J'avais peur des murs, j'avais peur du bruit des feuilles, j'avais peur de l'air ! Les cris des oiseaux m'excitaient à partir ! » Mais on n'accordait aux blancs aucun passeport pour quitter la colonie. C'est seulement après l'arrivée du général Richepanse (mai 1802) que Marceline put trouver place sur un navire de commerce. Ce n'était guère, nous dit-elle, « qu'un grand canot couvert. Cette embarcation marchande emportait en Europe des morues sèches, de l'huile de baleine, et ne recélait d'autres provisions que quelques pièces de bœuf salé et du biscuit à rompre au marteau. Le feu de l'habitacle et celui des pipes était le seul qui devait s'allumer pour le réconfort d'un si long voyage... »

Le bâtiment mit à la voile vers le milieu de septembre. (1)

La pauvre Marceline eut encore à subir bien des malheurs sur ce triste bateau. D'abord une tempête — tempête formidable, si l'on en croit les notes provenant de ses papiers que nous avons déjà citées (mais vraiment ces notes poussent tout un peu au noir, je crois) — et durant laquelle la jeune fille, telle M. de Chateaubriand, se fit attacher au mât, afin de contempler héroïquement le « spectacle de l'océan déchaîné ». Puis, et surtout, les tentatives du capitaine sur sa vertu. On imagine quelque grosse brute, puant l'alcool et le goudron, et qui s'efforce, d'une voix de rogomme, de persuader à la pauvre enfant qu'elle ait à lui céder sans plus attendre. Il paraîtrait même que le brutal capitaine finit par ameuter son équipage : on le menaçait de déposer une plainte contre lui à l'arrivée de son bateau en France et il dut renoncer à ses entreprises... Et si même tout cela paraît d'une vérité légèrement romanesque

(1) En effet, Marceline arriva en France vers le début de novembre 1802.

et embellie, notre petite orpheline avait par ailleurs assez de raisons de trouver triste sa traversée.

Quand elle atteignit Dunkerque, Marceline s'y trouva sans argent. Ce fut à grand'peine qu'elle put gagner Lille. Je pense qu'elle dut y rencontrer son père ou l'une de ses sœurs ; ou bien la dame amie de Catherine Desbordes l'aida. Quoi qu'il en soit, le théâtre donna une représentation à son bénéfice (1), et elle put enfin se rendre à Douai qu'elle avait quitté deux ans plus tôt.

(1) D'après les notes citées. Les journaux de Lille ne parlent pas du théâtre à cette époque.

CHAPITRE III

THÉÂTRE

Marceline au Théâtre de Douai, — de Rouen, — à l'Opéra-Comique. — Succès. — Son talent. — Elle quitte Paris pour Lille, — puis pour Bruxelles. — Retour à Paris.

Lorsqu'en novembre 1802 la petite actrice de seize ans rentra dans sa maison, sa mère n'était plus là pour lui faire accueil. Son frère Félix s'était engagé afin de n'être pas à la charge du père; il guerroyait en Espagne (1). Elle courut revoir ses amies d'enfance : l'une d'elles était morte et il paraît que la mère de Rose-Marie ne la reconnut pas (2). Sa belle enfance était

(1) Il était né en 1782. En l'an VIII (1800), il appartenait à la « 5^e, 7^e brigade, chef M. Teste ». (Archives nationales O⁴ 504, dossier 7890.)

(2) I, 129, *La Guirlande de Rose-Marie*.

passée : il lui fallait désormais venir en aide à sa famille, et, puisqu'elle était actrice, travailler de son métier.

Elle débuta donc à Douai même, dont le théâtre était alors desservi par la troupe de Lille. La *Feuille de Douai* porte, le 30 brumaire an XI (1), l'annonce suivante : « Aujourd'hui dimanche, pour les débuts de M^{lle} *Marceline Desbordes* et de M. *Masson*, une première représentation du *Philinte* de Molière, comédie en cinq actes, suivie du *Roman d'une heure* ou la *Folle gageure*, comédie. » Et M^{lle} *Marceline Desbordes* dut obtenir un certain succès, puisque, le 7 mai suivant, nous voyons qu'elle est engagée au Théâtre des Arts de Rouen. (2)

Or, c'était là une des premières scènes de France (3). Les Rouennais se piquaient d'être connaisseurs et ils se rappelaient avec fierté que chez eux le parterre avait osé, un soir,

(1) 21 novembre 1802. — Cité par Rivière, I, page 199.

(2) J. E. B. [Bouteiller] *Histoire complète et méthodique des théâtres de Rouen* (Rouen, 1860-1880, 4 vol. in-8°), pages 90 et suivantes, d'où je tire les détails qui suivent.

(3) Encore en 1818, l'inspecteur des théâtres Duverger considérait que les premiers théâtres de province étaient ceux de Bordeaux, Lyon, Marseille et Rouen. (Archives nationales, O³ 1621.)

siffler Talma (1). Certainement ces dilettantes de province n'auraient pas accepté l'engagement d'une jeune comédienne inconnue, si elle n'eût pas fait preuve de talent. Au surplus, l'*Année théâtrale, almanach pour l'an XII* (2) (1803), apprécie de la sorte la débutante :

« M^{lle} Desbordes, qui joue la comédie par instinct et comme doit le faire une jeune fille de dix-huit ans, douée d'une jolie figure, d'une douce sensibilité, d'une expression ingénue, remplit bien les rôles de jeunes amoureuses. Elle joint à tous ces dons le soin bien rare de mettre toujours une grande simplicité et une grande décence dans sa parure comme dans son jeu. On s'en étonnera peu quand on saura que Granger est son maître. Il sait combien le respect pour les convenances ajoute aux avantages naturels ou étudiés d'un comédien. »

Ce Granger (3) était alors directeur du Théâtre des Arts, et sa jeune élève devait

(1) Pougin, page 63. — Plus tard, ils devaient siffler cruellement Valmore, le mari de Marceline. Voir plus loin.

(2) Paris, Courrier, 1803, page 292.

(3) Il avait débuté à la Comédie-Française où il avait réussi à porter quelque ombre à Granval et à Molé. Il fut ensuite au Théâtre Italien. En 1819, il fut nommé professeur au Conservatoire.

avoir fort à faire sous ses ordres. Comme presque tous les théâtres de province, celui de Rouen donnait non seulement la comédie, mais encore l'opéra, et certains acteurs de sa troupe devaient déclamer dans l'une et chanter aussi dans l'autre. Pour sa part, Marceline avait à tenir l'emploi d'ingénue dans la comédie et celui d'amoureuse dans l'opéra, ou, si cela vous paraît plus clair, de « jeune première, forte seconde ingénuité, seconde et troisième amoureuse d'opéra ». Il lui fallait apprendre les pièces du répertoire, étudier le chant et la musique, composer, préparer et même copier ses rôles, répéter apparemment tous les jours, jouer plusieurs fois par semaine, danser au besoin (1), enfin confectionner peut-être, coudre, recoudre et entretenir ses costumes avec l'aide de ses sœurs, qui vivaient chez elle et sur ses appointements, dont elle envoyait pourtant chaque mois une partie à son père. Certes, c'était là une dure exis-

(1) Le 5 février 1804, première représentation de la *Flotille*, « divertissement en un acte et en vers, mêlé de chant, d'évolutions militaires et d'une allemande à trois, dansée par Dominique et par M^{mes} Desbordes et Fresinet. » C'était une pièce de circonstance sur les projets de débarquement en Angleterre.

tence pour une enfant de dix-sept ans, et Marceline en avait gardé dans sa vieillesse « des souvenirs durs comme des pointes de fer ». (1)

Elle avait une jolie voix, quoique un peu faible et voilée, et chantait avec grâce. Elleviou et Martin, de l'Opéra-Comique, étant venus donner des représentations à Rouen (2), la remarquèrent et la firent engager à leur théâtre. Et c'est ainsi que, le 29 décembre 1804, elle débuta à Paris dans un opéra de Grétry, *Lisbeth*, et dans le *Prisonnier* de Della Maria. Elle y eut du succès, le *Journal de Paris* (3) déclara que, si sa voix n'était pas étendue, du moins elle savait s'en servir à merveille, et que son jeu avait beaucoup de naturel et de simplicité. Et ce qui prouve que le public partagea la bonne opinion du critique, ce sont ces *Vers impromptus donnés à M^{lle} Desbordes après son début dans le rôle de Lisbeth*, que le *Journal de Paris* publia le 5 janvier 1805, et dont il

(1) Lettre à Frédéric Lepeytre, 9 juillet 1852 (Pougin, page 65, note).

(2) L'un du 12 au 25 messidor an XI, l'autre du 13 au 28 thermidor an XI (Bouteiller, pages 98-99).

(3) 30 décembre 1805.

est à croire que la jeune actrice ne les trouva pas si risibles que nous :

Que j'aime ce talent aimable
 Qui, sans effort et sans projet,
 Dans le beau rôle de Lisbeth
 Rend Desbordes recommandable !
 Qu'avec délices j'ai pleuré !

.

De plaisir je suis enivré
 Et je crois vous entendre encore.
 Lisbeth, j'ai senti tes douleurs
 Quand par tes cris plaintifs tu veux fléchir un père,
 Dont le plus grand effort, dans sa juste colère,
 Est de résister à tes pleurs.

.

D'un théâtre charmant, ah ! sois toujours l'appui !
 Tu nous dois le bonheur de plus d'un rôle encore,
 Et le début heureux que tu fais aujourd'hui
 Des beaux jours qu'il promet est la brillante aurore.

D. H.

Le talent aimable qui, sans effort et sans projet, rendait Desbordes recommandable, plut assez à Spontini pour qu'il lui confiât le rôle principal de *Julie ou le Pot de fleurs*, « comédie en un acte mêlée de chants » (1), dont la première représentation eut lieu le

(1) Paroles de M. A. J***, musique de MM. Fay et Spontini (Paris, Cavanach, an XIII (1805), in-8°, 37 pages).

12 mars 1805. Marceline tenait le personnage de Julie — « ingénue, vive, mise simple, des fleurs dans les cheveux », dit le livret, — et elle y fut charmante, non pas « niaise comme il arrive quelquefois aux innocentes des autres théâtres », mais « franche et naïve » : « Que de bonnes qualités presque enfouies à ce théâtre ! car M^{lle} Desbordes joue et débite très bien, mais elle ne chante pas ; elle n'a pas de voix ; il faudra que l'orchestre s'humilie ou s'anéantisse : on lui composera exprès des demi-vaudevilles qui seront bien plus agréables que ces grands airs, aussi fatigants pour les auditeurs que pour les cantatrices. » (1) (Note pour les musiciens d'aujourd'hui : cette musique *fatigante* est celle de Spontini.)

Durant l'année 1805, Marceline joua ainsi à l'Opéra-Comique un grand nombre de rôles. On l'entendit dans le *Traité nul*, dans le *Calife de Bagdad*, dans *Camille ou le Souterrain*, dans le *Tableau parlant*, dans *l'Amoureux de quinze ans*, dans *l'Habit du*

(1) « Cette jeune actrice a un vrai talent », déclare le *Journal de Paris*, 16 mars 1805.

Chevalier de Grammont, dans *Alexis ou l'Erreur d'un bon père*, etc., etc. Et toujours elle plut :

« C'est une actrice très distinguée pour les ingénuités ; et son jeu est d'autant meilleur qu'elle ne copie personne... M^{me} Saint-Aubin est une ingénue un peu éveillée et dont la finesse perce trop à travers la naïveté. M^{lle} Desbordes a plus de naturel, plus de simplicité et de sentiment : sa voix n'est pas étendue, mais elle est pure, douce, expressive, très propre pour la romance et pour tous les airs d'un chant facile et d'une sensibilité vraie. » (1)

Grétry et sa femme avaient pris Marceline en amitié : « M. Bouilly, écrivait-elle plus tard (2), voulait me faire un rôle de princesse déguisée quand j'étais à Feydeau, parce que M. Grétry disait que j'avais l'air d'une petite détrônée (3). Je ne me souviens pas d'avoir régné nulle part, je n'ai senti ni mon sceptre, ni ma couronne... » Le vieux maître lui donnait des conseils, et elle jouait sans cesse car il fallait vivre.

(1) *Journal de l'Empire [Débats]*, 15 septembre 1805.

(2) A Constant Desbordes, 21 juin 1826.

(3) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, II, page 101, note : « Grétry l'appelait un petit roi détrôné. »

L'Opéra-Comique ayant fait relâche pour des travaux de réparation, Marceline s'en vient à Lille donner cinq représentations, du 22 au 30 juillet, devant le public de ses débuts (1). Rentrée à Paris, elle reprend son emploi au Théâtre Feydeau. Elle crée le rôle d'Adèle de Florval, dans le *Grand-Père ou les Deux âges* de Jadin (2). On la voit paraître très souvent, et toujours avec succès, jusqu'en janvier 1806. Puis, peu à peu, son nom disparaît de l'affiche. Et enfin, à Pâques 1806, elle refuse de renouveler son engagement.

Elle a expliqué elle-même les raisons d'une détermination si bizarre dans une lettre à Sainte-Beuve :

« [A l'Opéra-Comique] tout m'y promettait un avenir brillant ; à seize ans [*lisez* : dix-neuf ans], j'étais sociétaire, sans l'avoir demandé ni espéré. Mais ma faible part se réduisait alors à quatre-vingts francs par mois, et je luttais contre

(1) Léon Lefebvre, *Histoire du Théâtre à Lille*, II, pages 234-235.

(2) Comédie en un acte, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le lundi 22 vendémiaire an XIV... (Paris, Masson, an XIV — 1805, in-8°, 40 pages).

une indigence qui n'est pas à décrire. Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et, dans l'intérêt de mon père, je retournai en province. »

Or, il n'est pas besoin de remarquer que, assez ordinairement, c'est surtout sur la scène que les *ingénues* se dévouent ainsi pour leurs *pères nobles*, et que, dans la vie, la partie d'elles-mêmes que les demoiselles de théâtre sacrifient le moins volontiers, c'est leur vanité. Quand Marceline envoyait ses appointements à sa famille, c'était très bien. Mais quand cette petite comédienne de dix-neuf ans, applaudie et fêtée à l'Opéra-Comique, avait le courage de renoncer à tout pour s'aller enterrer en province, cela était mieux. Et que si, par hasard, elle n'aimait pas du tout son état, malgré ses succès, il faudrait en admirer davantage, il me semble, une actrice si supérieure à son métier.

Quoi qu'il en soit, en mai 1806, nous trouvons M^{lle} Desbordes dans la troupe de Jolly, au Théâtre de Lille (1). Puis elle passe à Rouen (2), mais on ne sait trop si elle y joue.

(1) Lefebvre, *Histoire du Théâtre à Lille*, II, 243.

(2) Elle y est arrivée le 26 octobre, que Grétry lui écrit une lettre qu'on trouvera dans le *Guide musical* de mars 1887 et dans Pougin, pages 83-84.

En 1807, elle est engagée au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, pour y tenir les rôles de jeune première dans la comédie et de dugazon dans l'opéra, aux appointements de 4.800 francs par an (1). Le 4 mai elle y débute dans la *Femme jalouse*, comédie de Desforges, et *Une Heure de mariage*, opéra-comique de Dalayrac. Le public, mécontent de la composition de la troupe, accueillit froidement M^{lle} Desbordes, paraît-il.

« Qu'elle se rassure, écrivit aussitôt le critique de l'*Esprit des Journaux* (2); les amateurs de la bonne comédie ont su l'apprécier. Sa tenue, son maintien ne laissent rien à désirer. Elle ne court pas, comme la grande majorité des acteurs de province, après les applaudissements. Elle ne fait pas des vers faux, comme cela arrive souvent au Théâtre de Bruxelles et ne prend pas le ton déclamatoire. Sans être jolie dans l'acception qu'on donne à ce mot, sa figure attache et plaît chaque jour davantage. On doit féliciter l'administration d'avoir fait un pareil choix. »

Et, après les seconds débuts de Marceline dans *Les deux Frères* de Patrat et dans *Lisbeth*

(1) Cf. Fr. Faber, *Histoire du Théâtre français en Belgique* et Edouard Fétis, dans le Supplément littéraire de l'*Indépendance belge*, 20 août 1893.

(2) Juin 1807, VI.

de Grétry, le galant rédacteur de s'écrier encore :

« Si j'eusse été ce père et que ma fille eût ressemblé à M^{lle} Desbordes, malgré les cris de la raison et de l'honneur outragé mes bras se seraient ouverts et j'aurais serré Lisbeth contre mon cœur. »

Marceline joua de la sorte avec succès pendant un an. Mais son talent, pour rare et unique qu'il fût au dire des journaux, ne pouvait suffire à assurer le succès d'un théâtre qui n'avait pas la faveur du public. En avril 1808, la troupe se trouvait en pleine désorganisation et M^{lle} Desbordes se vit bientôt sans emploi. Elle revint alors à Paris pour en chercher un. Mais ce n'est pas un engagement de théâtre qu'elle y trouva.

CHAPITRE IV

AMOURS

La figure de Marceline. — Romantisme. — Son « âme sensible » et ses dons d'actrice. — Elle rencontre son « perfide amant ». — Délia. — Coup de foudre. — Liaison. — L'enfant. — Rupture. — Dates approximatives.

Marceline n'a jamais dû être jolie. Sur le plus célèbre de ses portraits, le médaillon de David d'Angers (1), elle ressemble plus à quelque sèche et osseuse anglaise qu'à la tendre et poétique personne que nous voudrions imaginer. D'ailleurs, il faut dire que

(1) Musée Carnavalet. On en trouvera une mauvaise reproduction dans l'édition Lacaussade, en tête du tome III, et une meilleure dans l'album de M. Armand Dayot sur la *Restauration*, page 73.

ce médaillon ne lui plut guère quand elle le vit pour la première fois : « Je me trouve d'un laid aux larmes, écrivit-elle à son mari (1). La coiffure est belle, pourtant, et te plaira, j'en suis sûre. Il [David] dit que je ressemble aux filles des bardes de Girodet, enfin tu verras. » Et elle ajoutait avec sa candeur ordinaire : « [Jacques] Arago pousse des cris sur la ressemblance. *Moi, je ne connais pas bien mon profil...* »

Au surplus, le médaillon est de 1832, et Marceline avait alors quarante-six ans. Malheureusement, ses autres portraits (2) sont également postérieurs à sa jeunesse. Les plus anciens sont ceux qu'avait peints ou dessinés son oncle, le peintre Constant Desbordes, et doivent dater, d'après le costume, de 1820 environ. On y voit qu'elle

(1) 10 décembre 1832 (Rivière, I, pages 38-39). Voir diverses lettres relatives à ce médaillon dans Pougin, page 192 et note, pages 195-196.

(2) Portraits de Baugé et Langlois (1833); deux dessins, un portrait à l'huile (1820 environ) et le tableau de *l'Inoculation de la vaccine* (1822), par Constant Desbordes; une gravure de Devéria d'après des dessins de Constant Desbordes; enfin, un portrait par Champmartin, appartenant à M. Henri Lavedan, exposé en juin 1908, au pavillon de Bagatelle, mais où elle est (si c'est bien elle, et j'en doute) très embellie.

avait la tête forte et le cou trop court, les traits lourds et accentués, un nez important, une grande bouche, les joues creuses et une bien longue figure. Sainte-Beuve (1), Hippolyte Valmore et M. Lacaussade (2), qui l'avait connue, nous apprennent que ses cheveux étaient châains (sa chevelure blonde d'enfant avait dû foncer avec l'âge), ses yeux d'un brun clair, et son teint mat; elle était vive et alerte, mais petite de taille. Et maintenant, puisqu'elle jouait avec un grand succès les rôles sympathiques, il faut bien admettre qu'elle avait pourtant de la grâce et de la séduction. « Elle est d'une faible complexion, et les traits de sa figure manquent de régularité; mais sa physionomie douce et mélancolique inspire d'abord de l'intérêt (3). » « Sans être jolie, sa figure attache et plaît (4). » C'est à peu près ce que disent tous ceux qui l'ont vue à ce premier période de sa vie. En somme, on comprend bien que tout le charme de sa personne était dans sa physionomie, et cette

(1) *Portraits contemporains*, II, page 126, note.

(2) II, pages 371-372; I, page X, note.

(3) *Journal de Paris*, 30 décembre 1805.

(4) *L'Esprit des Journaux*, juin 1807 (déjà cité).

« mobilité inconcevable » de ses traits dont nous parle un contemporain (1) est bien propre à nous inspirer, à l'endroit de ses portraitistes, cette sage défiance qu'elle ressentait elle-même : « Tu me fais frémir en me parlant de mon portrait dans l'*Illustration*, écrivait-elle un jour à son mari (2); tu sais comment ils m'arrangent ! »

D'ailleurs, si elle ne conquérait pas les cœurs par sa beauté, Marceline avait d'autres moyens de les séduire. Non certes qu'elle eût de l'esprit ! Il suffit d'ouvrir sa correspondance pour s'assurer du contraire : je crois bien qu'il n'y a pas, dans ces neuf cents lettres, une seule phrase simplement ironique ; et bien plus, Marceline se fût certainement fâchée qu'on l'en eût crue capable. Car l'ironie lui paraissait de la simple méchanceté. En quoi elle était bonne romantique. Il n'est pas besoin de rappeler que, durant le temps que Jean-Jacques triompha chez nous sur les jeunes âmes, le sourire ne fut point précisément à la mode ;

(1) *Journal de Paris*, 30 avril 1813.

(2) 14 août 1844. — Il s'agit d'une mauvaise reproduction du médaillon de David, parue dans l'*Illustration* du 22 juin 1844.

il ne s'agit plus de railler et de s'amuser quand on voulut plaire, il s'agit d'être « vertueux » et surtout d'être « sensible », car c'est assez exactement, je pense, contre l'« esprit » au nom du « cœur », que se fit la révolution romantique. Et puis, la première qualité d'un poète lyrique, ce sera toujours l'inintelligence totale de la notion du ridicule. Lorsqu'elle lut, dans le *Génie du Christianisme*, le chapitre intitulé *Examen de la Virginité sous les rapports poétiques*, M^{me} de Staël fut consternée : « Vous me voyez désolée, dit-elle à M^{me} Récamier, ce pauvre Chateaubriand va se couvrir de ridicule, son livre va tomber (1). » Mais la jeune génération de 1802 aurait déjà pu dire, avec cet admirable Lamartine que M. de Chateaubriand, lui-même, ne pouvait se tenir d'appeler *un grand dadais* : « Prenez votre sérieux tout à fait... La gaieté est amusante, mais au fond c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre? Le bonheur est triste lui-même quand il est complet, car l'infini est

(1) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, page 189, note.

sublime, et le sublime n'est pas gai (1). »
— En effet.

Or, s'il ne fallait, en 1808, qu'avoir « l'âme sensible » pour plaire, en ce cas Marceline devait « enchaîner tous les cœurs ». Encore une fois, on pleurait beaucoup sous le Premier Empire et la Restauration; dans la poésie française, de Millevoye à Lamartine, ce ne sont que romances, ce ne sont qu'élégies : jeunes personnes éthérées, levant au ciel des yeux humides de larmes; tendres veuves éplorées, errant sous les saules pleureurs; pâles et mélancoliques amants, malades de la poitrine; vénérables et sensibles ermites, chevaliers gémissant sur leurs coursiers, plaintifs troubadours qui jurent d'aimer toujours. (Il faut bien distinguer entre ce romantisme pleurard et sentimental, et le romantisme frénétique de la génération de 1830; à partir de 1824 environ, sous l'influence de Byron, tout l'attirail et le décor changent : alors apparaissent les orgies infernales, les Don Juan sataniques, les courtisanes échevelées, les

(1) Lamartine à M^{me} de Girardin, juillet 1811 (*Correspondance*, V, page 549).

outlaws, les vampires, et tout le reste.) — Mais ce qu'il faut retenir, c'est que Marcelline est simplement à la mode de son temps quand elle se lamente, dans ses lettres, avec une mollesse évidemment excessive pour nous.

Elle avait le cœur le plus tendre, et aussi un talent naturel pour l'exprimer, non seulement par ses vers et sa prose, mais encore par ses gestes, par sa voix, par toute l'exubérance de sa personne. Elle était née actrice. Quand elle parut sur la scène, elle sut du premier coup émouvoir et séduire le public. Car il est à remarquer que tous les journaux, sans exception, qui nous parlent avec quelque détail de son talent de comédienne, en vantent invariablement la spontanéité et la sincérité. C'est très frappant : « Cette jeune personne paraît sentir tout ce qu'elle dit » ; « accent juste, vrai » ; « aisance, simplicité, naturel » ; « naturel, simplicité, sentiment » ; « elle ne prend pas le ton déclamatoire » ; « sensibilité vraie ou naturelle, voix touchante, accent qui va au cœur, sentiment profond » ; « sensibilité vive et entraînante » ; etc., etc. Un critique, J.-B.

Vautier, qui l'avait vue jouer, dépeignait ainsi son talent :

« Ce qui lui avait été refusé du côté de la physionomie, les grâces de sa diction et de son maintien nous le rendaient amplement. Elle n'était pas élève de l'art, mais celui de son instinct, et cet instinct, tout dramatique, la secondait à merveille. Dans les rôles passionnés, dans ceux surtout qui avaient quelque rapport de situation avec ceux qui, par intervalle, ont rembruni son existence, M^{me} Desbordes-Valmore se laissait aller à une émotion tellement visible que, sans la présence d'esprit de ses camarades, l'actrice aurait pu faire oublier la pièce et le personnage. Nos yeux ont bien souvent surpris de véritables larmes dans les siens. » (1)

Donc, retenons que Marceline avait naturellement l'instinct du théâtre : c'est sans effort et tout naïvement qu'elle était touchante à la scène, — et à la ville, apparemment. Avec sa « petite mine sentimentale », elle devait figurer très bien, dans ces robes flottantes et virginales qu'on portait alors, la jeune personne angélique que chantent les romances de l'Empire ; et cela ne devait pas lui déplaire ; et elle ne devait pas s'ef-

(1) Cité dans le *Ménestrel*, 12 juillet 1896.

forcer particulièrement à éprouver d'autres sentiments que ceux de ces tendres héroïnes, dont elle exprimait si bien, à l'Opéra-Comique, les larmes et les alarmes. Car, lorsqu'avec une âme prodigieusement dénuée d'ironie on a pour métier d'incarner tous les soirs des personnages sympathiques et admirables, il est tout naturel qu'on s'applique à leur ressembler jusqu'à un certain point dans la vie. (Ce qui ne veut pas dire qu'on ne soit pas sincère, puisqu'on finit presque toujours, même s'ils n'y sont point, par trouver en soi les sentiments qu'on y cherche.) Ainsi, le métier même de Marceline devait exalter beaucoup sa sensibilité. *Jeune première*, elle n'était occupée par profession qu'à imaginer et à exprimer l'amour. Elle avait, pour ainsi dire, le cœur merveilleusement « entraîné ». Et quand on possède une belle imagination de poète avec une candeur sans pareille, et quand on vient de sentir, pendant cinq actes, tous les pudiques transports d'une amoureuse de Florian ou de Jadin, n'en garde-t-on pas, en quittant le théâtre, une certaine langueur d'âme qui ne dispose que trop à n'être point cruelle ?

*
* *

C'est chez une actrice nommée Délia que Marceline connut l'homme qui devait lui inspirer la passion qu'elle attendait. Elle nous l'a dit, avec beaucoup de grâces, dans une pièce charmante et apprêtée que je citerai ici :

A DÉLIE

Par un badinage enchanteur
 Vous aussi, vous m'avez trompée !
 Vous m'avez fait embrasser une erreur :
 Légère comme vous, elle s'est échappée.
 Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait
 Vous avez abusé de votre esprit aimable ;
 Et je vous trouverais coupable,
 Si je pouvais en vous trouver rien d'imparfait.
 Je l'ai vu, cet amant si discret et si tendre,
 J'ai suivi son maintien, son silence, sa voix.
 Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?
 Ses regards vous parlaient, et j'ai su les entendre.
 Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.
 J'ai lu ces vers charmants où son âme respire.
 C'est l'Amour qui l'inspire,
 Et l'inspire pour vous.
 Pour vous aussi je veux être la même.
 Non, vous n'inspirez pas un sentiment léger :
 Que ce soit d'amitié, d'amour, que l'on vous aime,
 Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.
 Laissez-moi ma mélancolie ;
 Je la préfère à l'ivresse d'un jour :

On peut rire avec la Folie,
 Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.
 Laissez-moi fuir un danger plein de charmes,
 Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous :
 Le badinage le plus doux
 Finit quelquefois par les larmes.
 Mais je n'ai rien perdu : la tranquille amitié
 Redeviendra bientôt le charme de ma vie.
 Je renonce à l'amant, et je garde une amie :
 C'est du bonheur la plus douce moitié. (1)

« Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait... » Ainsi Marceline avait déjà aimé avant de trouver chez Délia « cet amant si discret et si tendre » (2). On ne saurait s'en étonner quand on songe que leur rencontre dut avoir lieu entre avril 1808 et octobre 1809 (3); M^{lle} Desbordes avait alors vingt-deux ou vingt-trois ans et elle appartenait au théâtre depuis une huitaine d'années. Dans un autre poème, elle nous apprend que, « à quinze ans », elle avait eu une première intrigue, — un flirt, — mais que son ami n'était pas sérieux, car il ne cherchait

(1) I, 68.

(2) Cf: « Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître?... L'amour jamais n'eut de moi que des larmes... » reproche-t-elle ailleurs à Délia (I, 66).

(3) C'est en avril 1808 que Marceline quitta Bruxelles, et son enfant naquit le 24 juin 1810.

que « le plaisir », et qu'il rompit dès qu'il vit que les choses menaçaient de s'engager pour de bon :

Je m'ignorais encor, je n'avais pas aimé.
 L'amour! si ce n'est toi, qui pouvait me l'apprendre?
 A quinze ans, j'entrevis un enfant désarmé;
 Il me parut plus folâtre que tendre :
 D'un trait sans force il effleura mon cœur;
 Il fut léger comme un riant mensonge;
Il offrait le plaisir, sans parler de bonheur.
 Il s'envola. Je ne perdis qu'un songe. (1)

Et je croirais volontiers que c'est à ce premier amoureux qu'elle donnait des rendez-vous dans une église, au temps de sa « jeunesse blonde » :

Eglise où chaque dalle usée,
 D'un tendre poids scandalisée,
 Dénonça *deux ans*, jour par jour,
 Des pas que rejoignait l'Amour. (2)

Et que cette église était à Rouen. (« Rive enchantée, berceau de mes amours », dit-elle dans une élégie *A la Seine*.) Elle fut, en effet, au Théâtre de Rouen depuis

(1) I, 81.

(2) II, 338.

mai 1802 jusqu'à décembre 1804 ; il est vrai qu'elle avait alors dix-sept ans et non pas quinze, mais nous avons déjà remarqué qu'elle aime à se rajeunir quand elle rappelle ses années de théâtre et d'aventures : cela « fait mieux » d'abord ; et peut-être aussi que : « à quinze ans », cela ne veut rien dire pour elle de beaucoup plus précis que : « quand j'étais jeune ».

Est-ce de ce premier amour qu'elle était encore attristée en 1809 et que Délia voulut la distraire ? Rien ne nous empêche de le croire. Et Marceline étant son amie, Délia, par une touchante attention, résolut de lui choisir un amant de sa main (1). Même, après avoir relu le petit poème cité ci-dessus, je ne puis m'empêcher de penser qu'elle avait un peu éprouvé par elle-même le jeune homme qu'elle fit connaître à sa camarade. C'était une bonne personne, cette Délia.

Elle était née en Grèce d'une famille honorable, et fille d'un consul, comme elle ne détestait pas qu'on le sût :

(1) « Vous avez malgré moi disposé de mon cœur... Mais ce perfide amant... Que vous avez instruit dans l'art de me séduire... » (I, 65.)

« Mon père, M. Joseph Amoureux, consul général de Sa Majesté Louis Seize à Smyrne, est mort à son poste lors de la Révolution ; ses biens ont été perdus. Le Roi actuel a eu la bonté de lui écrire lors de son séjour à Vérone, et mon père a défendu la cause des Bourbons jusqu'au moment de sa mort, arrivée par suite du traitement affreux dont il a été la victime.

« Ma mère a obtenu, en raison de ses services, une pension de 1,000 francs sur les fonds de l'Etat et elle s'est réfugiée à Constantinople. Les massacres qui menaçaient les chrétiens l'ont forcée de fuir, et, après avoir échappé aux plus grands dangers, elle vient de débarquer à Trieste, sans avoir pu enlever son mobilier. Elle est donc sans ressources... » (1)

On ne sait par quelles aventures la fille du « consul général de S. M. Louis XVI » avait été amenée à embrasser la profession de comédienne, et c'est dommage. Quoiqu'il en soit, en 1809 M^{lle} Amoureux recevait à Paris les leçons que lui donnait Fleury, de la Comédie-Française (2). Son professeur la garda trois ans, puis il voulut

(1) 5 octobre 1822. (Archives nationales, O³ 1786.) Lettre au Ministre de la Maison du Roi pour obtenir une représentation à bénéfice.

(2) Voyez l'excellent *Dictionnaire des Comédiens*, de M. H. Lyonnet, en cours de publication.

la faire débiter au Français. Mais, après l'avoir entendue, le Comité décida que son talent avait besoin de se confirmer et il lui conseilla de jouer quelque temps en province pour y prendre l'habitude de la scène et des planches. C'était une sottise : M^{lle} Amoureux, dite Délia, étant née *grande coquette*, n'avait rien à gagner à prendre l'air de la province. Alexandre Duval la devina et l'engagea pour l'Odéon, où elle débuta avec succès, le 8 mai 1812, dans le rôle d'Araminthe des *Fausse Confidences* (1). Elle avait de la distinction et de l'esprit, paraît-il, et son jeu plaisait fort, puisqu'en 1815, lors de la réorganisation de l'Odéon, elle fut nommée sociétaire à 7/8 de part, quand sa camarade, appréciée pourtant, M^{lle} Desbordes, n'obtenait pas la même faveur. (2)

« C'est une femme d'un vrai talent, dit un rapport inédit (3). Il y a bien un peu de manière,

(1) Porel et Monval, *L'Odéon*, page 259.

(2) Les sociétaires étaient : Clozel, 1 part ; M^{lle} Délia, 7/8 de part ; Armand, M^{lle} Adeline, Perroud, Chazet, 3/4 de part ; M^{lle} Fleury, 5/8 de part ; Walville, Thénard, 1/2 part. (Archives nationales, O³ 1783, 1784.)

(3) De Picard, directeur de l'Odéon, au baron de la Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, décembre 1817. (*Ibid.*)

mais il y a de l'esprit et de l'âme dans son jeu. Malheureusement, le répertoire de l'Odéon ne peut pas offrir beaucoup de développement à son genre, et elle ne fait rien pour réparer ce malheur. Elle a peu de zèle et jamais de complaisance. Elle pourrait se rendre plus utile en jouant des mères et il a fallu presque des menaces pour la forcer à jouer dans la *Querelle des Frères*; et, après y avoir obtenu quelque succès, elle a quitté le rôle. Non seulement elle ne veut pas jouer les mères, mais elle élude même de jouer beaucoup de premiers rôles. Elle a des rhumes pour telle pièce et n'en a pas pour telle autre. Si elle était aussi nécessaire au répertoire que M. Clozel, elle nous tyranniserait bien davantage... »

En somme, Délia finit par avoir si souvent des rhumes que ses co-sociétaires s'efforcèrent par tous les moyens de l'évincer de l'Odéon. Mais elle se défendit : elle était fort appuyée au ministère... Enfin, en 1822, on la mit définitivement à la retraite avec une pension de 1.750 francs. Elle joua encore à la Porte-Saint-Martin, puis à Londres où « un lord immensément riche » la protégea, puis au Vaudeville en 1825 et 1826; après quoi je ne sais ce qu'elle devint. En 1829, elle touche encore sa pension. (1)

(1) Archives nationales, O³ 1599.

Telle était l'amie chez laquelle Marceline rencontra son perfide amant. Or, M^{lle} Desbordes, elle, n'était pas faite pour jouer les grandes coquettes ; à peine l'eut-elle vu, cet homme admirable, à peine l'eut-elle entendu nommer, qu'elle en tomba éperdument éprise. Ce fut le coup de foudre par lequel débutent invariablement, comme on sait, les amours des romantiques :

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie en se formant fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu ;
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour, et je perdis la voix ;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre ;
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.

Et que devint-elle quand *Il* tomba à ses genoux pour lui faire sa déclaration ! (Car tel était l'usage en ce temps : non seulement on faisait des déclarations en forme, mais encore on les faisait à genoux, et cela ne semblait pas du tout excessif, mais simplement poli : voyez plutôt *le Messager des Amans ou l'Art de séduire en amour*, et les romans de M^{me} de Montolieu.)

. Que suis-je devenue
 Quand je vis mon idole à mes pieds reconnue !
 ... J'osai me croire aimée, alors toute la terre
 Tressaillit avec moi, me rapprocha des cieux.
 Pour écouter longtemps, je sus longtemps me taire,
 Et je ne répondis qu'au regard de ses yeux :
 J'osai le soutenir, et je perdis mon âme ;
 Je ne me souvins plus, je n'entendis plus rien ;
 L'univers, c'était lui ; lui m'appela son bien ;
 Et tout s'anéantit dans notre double flamme. (1)

Ailleurs Marceline a soin de nous laisser entendre qu'elle fit une résistance honorable. Délia *leur* ménageait des entrevues chez elle (sans doute Marceline habitait avec son père ou avec ses sœurs?) Là ils échangeaient avec passion des propos indifférents, et souvent ils étaient gênés, alors elle se mettait au piano — non, à la harpe :

Que de fois pour tromper l'embarras le plus doux
 Cette harpe, au hasard, parla seule entre nous ! (2)

J'imagine que Marceline, naturellement, avait dit à son amoureux : « Je serai votre meilleure amie, ne m'en demandez pas plus. » Elle nous a appris, dans un de ses poèmes, qu'il lui « soumettait ses

(1) I, 167.

(2) I, 168.

troubles » ; comprenez qu'il lui confiait les inquiétudes de son grand cœur : c'était un jeune homme romantique. Et elle écoutait ces confidences éminemment tendancieuses... Si bien qu'un jour ce qui devait arriver arriva :

J'étais seule avec lui, j'écoutais son silence
 ... Pour arracher mon cœur à sa peine chérie
 Et distraire du sien la sombre rêverie,
 Je cherchai le secours de ces accords puissants
 Qui de plus d'un orage avaient calmé ses sens.

(Entendez par cette métaphore qu'elle se mit à jouer de la harpe : elle voulait faire diversion à la mélancolie de son amant, qui la troublait.)

Et j'unissais ainsi la ruse à l'innocence...
 ... « Non, dit-il, non jamais tu n'as connu l'amour ! »
 J'ai voulu me sauver... il pleurait à son tour ;
 J'ai senti fuir mon âme effrayée et tremblante :
 Ma sœur, elle est encore sur sa bouche brûlante. (1)

Marceline, qui était honnête, dut s'efforcer tout d'abord de cacher sa liaison. Mais bientôt cela ne fut plus possible, car, pour employer son langage, le ciel ne tarda point à lui envoyer un « gage adoré de ses

(1) I, 86-87.

amours » (1). — C'est le 24 juin 1810 que naquit à Paris son fils, Marie-Eugène (2), et elle fut fort malade :

Quand celui qui me fuit ne songeait qu'à me suivre,
Le cours de mes beaux ans fut près de se tarir... (3)

Mais elle se trouvait heureuse. Sa liaison était devenue quasi-officielle : son père, son oncle, ses sœurs l'avaient acceptée ; et puis elle avait tout à fait quitté le théâtre qu'elle n'aimait guère (d'ailleurs, elle avait perdu sa voix) ; enfin son amant l'adorait, ou elle pouvait le croire, quoi qu'il ne fût pas toujours aimable et qu'il lui fit des scènes de jalousie dont elle souffrait (délicieusement) :

Incrédule, inquiète, ingrate jalousie !
Amour, aveugle amour qui méconnaît l'amour !
Qui regarde un ciel pur, et demande le jour :
O que je... que je t'aime, aimable frénésie ! (4)

(1) M. Arthur Pougin a paru un peu scandalisé que M. Rivière eût *dévoilé* l'existence de cet enfant. Mais Marceline parle de son fils à chaque instant, et très explicitement, dans ses vers (par exemple, I, 73-75, et voyez l'édition 1820, page 93, et celle de 1825, pages 63-65 : *Le Rêve de mon enfant*, etc.). M. Rivière n'a donc rien « dévoilé » aux lecteurs de M^{me} Desbordes-Valmore.

(2) Voyez plus loin l'acte de décès de l'enfant.

(3) I, 114.

(4) Edition 1825, page 127.

Car « le jeune homme de Marceline » avait un caractère insupportable : cela ressort clairement des vers de sa maîtresse. Il se tourmentait et il tourmentait la tendre Desbordes avec rage. Et d'abord il avait commencé par lui dire à peu près : « Ne m'aimez pas ; je ne puis aimer ; je suis fatal et maudit » :

Il a parlé. Prévoyante ou légère,
Sa voix cruelle et qui m'était si chère
A dit ces mots qui m'atteignaient tout bas :
« Vous qui savez aimer, ne m'aimez pas!...
... Jamais sur moi n'a plané le bonheur.
Je suis bizarre et peut-être inflexible... » (1)

Et la pauvre Marceline avait beaucoup pleuré de ce stupide langage. — Ensuite, il n'avait cessé de ressentir des « troubles » et d'avoir mal à sa grande âme, bref, comme je l'ai dit, de faire à la jeune fille des scènes atroces après lesquelles il lui demandait pardon.

Je l'aimais ! j'adorais ce tourment de ma vie,
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor,
Il me faisait mourir, et je disais : « J'ai tort »
A douter de moi-même il m'avait asservie...

(1) II, 282.

... Oui, je disais : « J'ai tort » en me sentant mourir...
 ... Quel doux saisissement, Dieu! quel muet délire,
 Quand mon front se cachait sur ce cœur éperdu
Qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,
 Que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire!
 Je n'avais pas souffert, il pleurait... (1)

Mais enfin Marceline était heureuse... Elle ne songeait même pas à reprocher à son ami de n'avoir pas osé parler à sa famille ni de leur liaison ni de l'enfant qui en était né, tant elle avait de générosité et de confiance. Je ne pense pas que le jeune homme lui eût promis le mariage, car, bien moins encore qu'aujourd'hui, *on* n'épousait alors les comédiennes. Pourtant, elle devait espérer vaguement... Et, d'avance, cette bonne âme aimait tendrement le père de son amant; et elle l'imaginait vénérable, avec des cheveux blancs naturellement : un vrai père de romance :

... Tu pars donc? Oui, tu veux voir ton père.
 ... Et dans tous les baisers d'un enfant qu'il adore
 Lui porter les baisers de *l'enfant qu'il ignore.*
 Mets sur son cœur mon cœur, mon respect, mon
 Il est aussi mon père, il t'a donné le jour. [amour :

(1) I, 116-117.

Partir ! Que je voudrais, invisible et hardie,
M'asseoir sur tes genoux, près de ses cheveux blancs !
Le toucher de mes mains, et, sous tes bras tremblants,
Contempler le mortel à qui je dois ta vie ! (1)

Sont-ce les objurgations de ce mortel qui décidèrent l'ami de Marceline à abandonner sa maîtresse et son enfant ? Je ne le pense pas. On devine, en effet, par les élégies incohérentes et parfois admirables où la pauvre femme crie son désespoir au lendemain du départ de son ami, que la jalousie et les inquiétudes du jeune homme avaient rendu leur vie infernale. C'est après une dernière scène, à laquelle elle ne comprit pas grand'chose, que son amant lui déclara : « Je ne veux plus te voir ! » Et « par orgueil », comme elle le dit humblement, elle ne voulut pas renouer et implorer la première. Alors la rupture devint définitive... Mais c'est ici surtout qu'il faut la laisser parler elle-même ; je ne sais rien de plus pathétique et de plus émouvant que le début de cette imparfaite élégie, où elle a vraiment rythmé ses sanglots :

(1) *Les Pleurs* (1833), pages 59-60. Ces vers me semblent tout à fait de la première veine de Marceline, quoi qu'ils n'aient paru qu'en 1833.

Ma sœur, il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !
 Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,
 Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne...
 Je n'ai pas une larme et j'ai besoin de pleurs.
 Tu gémis ! Que je t'aime ! O jamais le sourire
 Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours :
 Tourne vers moi les yeux, si tu plains mon délire ;
 Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours ;
 Mais retiens tes sanglots. Il m'appelle, il me touche,
 Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma
 [bouche.

Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,
 Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux...
 ...Sais-tu ce qu'il ma dit : Des reproches... des larmes...

Il sait pleurer, ma sœur !

O Dieu ! que sur son front la tristesse a de charmes !
 Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur !
 Sa plainte m'accusait ; le crime... je l'ignore :
 J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.
 Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :

« Je ne te verrai plus »... (1)

... Pâle, presque à genoux, suppliante, craintive,
 J'ai dit... Je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs...
 ... Dis qu'il va revenir, qu'il revient... Trompe-moi,
 Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.
 Va le lui demander, va l'implorer... Demeure :
 L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.
 N'est-ce pas qu'il me fuit et qu'il faut que je meure ?
 N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel ?
 Ne l'accuse jamais, songe que je l'adore
 Puisque je vis encore... (2)

(1) I, 83.

(2) I, 116.

En somme le douloureux bonheur de Marceline avait duré un an et demi ou deux ans. Je pense en effet que la scène qui y mit fin dut se passer dans la seconde moitié de 1811, et voici pourquoi je le pense : A la suite de sa rupture, Marceline partit, quitta la ville où elle avait aimé et souffert : « *Quand tu partis, oui j'ai plaint ton courage* », se fait-elle dire par une amie dans un de ses poèmes, « j'avais tout lu dans tes yeux qui parlaient : tes vœux brisés, ta blessure profonde », etc. (1). (Et voyez aussi *Le Retour chez Délie*) (2). — D'autre part, dans les élégies sur sa rupture, Marceline s'adresse à l'une de ses sœurs. Qu'elle ait pris en réalité pour confidente à ce moment soit Cécile, soit Eugénie, qui l'avait élevée, qu'elle ait été lui raconter son chagrin et ses peines et chercher près d'elle les consolations dont elle avait besoin, cela n'a rien que de très naturel. (3)

Or les sœurs de Marceline habitaient toutes deux Rouen ou ses environs. Cela nous mène à penser que Marceline avait dû,

(1) Edition 1825, page 237.

(2) I, 164.

(3) II, 68, 71 ; III, 196.

en quittant Paris, se réfugier à Rouen. Et justement nous avons une lettre d'elle à son frère, datée du 24 décembre 1811 et de Rouen (1) où elle se donne comme logée à demeure. Donc, son arrivée à Rouen doit être antérieure à décembre 1811, mais pas de beaucoup, de quelques mois, seulement, puisque, dans son élégie *Le retour chez Délie* (2), elle dit que :

Trois étés se sont écoulés

Depuis que, m'exilant sur des rives sans fleurs,
Je n'emportai que le triste courage
En pleurant de cacher mes pleurs,

c'est-à-dire depuis son départ de Paris, lors de sa rupture (voir la suite de l'élégie). — Or, c'est dans l'été de 1813 que Marceline retrouva Délia à l'Odéon (3), et par conséquent, durant l'été de 1811, *approximativement*, qu'elle avait dû rompre avec son ami.

(1) Publiée par M. Pougin, page 133 sq.

(2) I, 164.

(3) Voir plus bas.

CHAPITRE V

NOUVELLES AMOURS

Marceline pleure et chante son amant qui voyage en Italie. — Elle rentre au théâtre pour gagner sa vie. — Elle y joue ses chagrins. — Succès. — Réorganisation de l'Odéon. — Pourquoi Marceline part pour Bruxelles. — Elle avait renoué sa liaison. — Nouveaux tourments. — Seconde rupture. — Mort de son enfant. — Lettres.

Cependant que Marceline pleurait à Rouen, son ami voyageait en Italie.

Rome, où ses jeunes pas ont erré, belle Rome !... (1)

Vingt-six ans plus tard, M^{me} Valmore passait à son tour les Alpes, et elle écrivait de Milan à sa confidente Pauline Duchambge :

(1) *Bouquets et Prières* (1843), page 141.

« ... Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome ? la trace rêvée *qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi...* (1) » — En 1812, comme elle devait donc rêver à l'absent, la pauvre fille ! Evidemment elle se disait que « le cruel » l'aimait encore, puisque, pour l'oublier, il avait dû s'enfuir jusqu'au-delà des monts. Et, sans doute, elle l'imaginait errant mélancoliquement sur la terre étrangère et tout occupé d'apprendre à l'écho le nom de sa maîtresse, à l'instar de ces tendres et amoureux bergers dont elle mettait si suavement les amours en romances... Car c'est à cette époque — non pas qu'elle commençait de s'essayer à la poésie : bien longtemps auparavant elle avait écrit ses premiers vers (2) — mais qu'elle se décidait à publier quelques pièces : le premier recueil où j'aie découvert un poème signé de « M^{lle} Marceline D*** » est le *Chansonnier des Grâces* de 1813. C'est un billet à l'amant, et je le donnerai ici, malgré qu'il ne soit pas fort

(1) 20 septembre 1838. Les mots soulignés ici l'ont été par Marceline elle-même sur l'original.

(2) Voir ci-dessous le chapitre VIII.

bon, tant en témoignage des sentiments de notre Marceline que parce qu'il n'a jamais été recueilli dans ses œuvres (1); — mais quel dommage de ne pouvoir reproduire la musique langoureuse qui l'accompagne dans le *Chansonnier des Grâces*, et que nos grand-mères durent si tendrement soupirer sur la harpe!

JE VOUS ÉCRIS

Je vous écris à l'ombre du mystère,
Puisque s'écrire est se parler tout bas ;
Mais je l'avoue, en ce lieu solitaire,
Tout est tranquille et mon cœur ne l'est pas :
Je vous écris.

Je vous écris : Quand l'âme est oppressée,
Le temps s'arrête, il n'a plus d'avenir ;
Ah ! loin de vous, je n'ai qu'une pensée
Et le bonheur n'est plus qu'un souvenir ;
Je vous écris.

Je vous écris... M'aimeriez-vous encore ?
Si votre cœur n'est plus tel qu'autrefois
Faites, du moins, faites que je l'ignore ;
S'il est constant, dites-le, je le crois.
Je vous écris.

M^{lle} MARCELINE D***.

(1) Sous cette forme, du moins, car cette petite pièce parut à nouveau, refaite, dans le *Chansonnier des Grâces* de 1816, et dans la première édition des *Poésies*.

« M'aimeriez-vous encore ? » On sent bien qu'elle n'en doutait pas... Cependant, comme elle n'avait pas de quoi élever son enfant, elle se voyait contrainte à reprendre son métier d'actrice. Ce que cette résolution dut lui coûter, on l'imagine. D'abord la petite bourgeoise de Douai s'était toujours sentie dépaycée parmi les comédiens : « On était loin d'être revenu alors des préjugés contre les personnes de théâtre... Sans doute, depuis Adrienne Lecouvreur, les comédiennes d'esprit et de talent avaient fait un pas et avaient conquis un point essentiel dans la considération : elles voyaient ce qu'il y avait de mieux en hommes, mais les femmes ne les voyaient pas. Il a fallu en venir à M^{lle} Rachel pour que tombât cette dernière barrière », constatait Sainte-Beuve en 1869 (1). Donc, tendre, modeste et décente, la fille de l'ancien administrateur des pauvres de Douai souffrait de n'être pas « bourgeoise ». Et en 1812 surtout, comment eût-elle oublié que sa profession venait peut-être d'empêcher que son amant ne l'épousât ? « Ne songe jamais à prendre le théâtre, recommandera-

(1) *Nouveaux Lundis*, XII, 143-144.

t-elle un jour à son frère (1). C'est le pire des métiers quand on n'y brille pas; et encore quels dégoûts l'entourent et flétrissent la vraie gloire qu'il présente! Talma lui-même, ce colosse de talent, ce prodige qui fait l'admiration et l'envie de ceux qui le suivent dans son art, n'est-il pas en butte à mille soucis de toute espèce? Voici un passage d'une élégie que j'ai faite sur quelques-uns de mes malheurs. » [Elle s'adresse à *Délie*]. (2)

Le monde où vous réglez me repoussa toujours.
 Il méconnut mon âme à la fois douce et fière,
 Et d'un froid préjugé l'invincible barrière
 Au froid isolement condamna mes beaux jours.
 L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie,
 L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs;
 Mais je sentis parfois couler mes pleurs
 Sous le bandeau de la Folie.

Dans ces jours où l'esprit nous apprend à charmer,
 Le cœur doit apprendre à se taire;
 Et lorsque tout nous ordonne de plaire,
 Tout nous défend d'aimer.

Oh! des erreurs du monde inexplicable exemple,
 Charmante Muse, objet de mépris et d'amour,
 Le soir on vous honore au temple
 Et l'on vous dédaigne au grand jour...

(1) 15 novembre 1817.

(2) L'élégie a été publiée dans les *OEuvres de Marceline* (I, 61). Cette lettre inédite nous en donne la date.

Cependant, au début de l'année 1813, il fallut bien que la pauvre Marceline demandât encore « aux temples de Thalie » ses moyens d'existence. Le 3 mars, elle écrit à son frère, alors prisonnier en Angleterre : « Ayant quitté Paris depuis plusieurs années, c'est avec bien de la peine que je parviens à y retrouver une place. Enfin, le moment approche, je l'espère, où ma persévérance sera récompensée... Adieu, mon ami, peux-tu me dire à quoi tu t'occupes là-bas? Cultives-tu quelque talent? Je vois bien que tu ne négliges ni ton écriture, ni ton style, qui est naturel et correct... Moi, j'ai cultivé la guitare et j'y suis devenue forte. C'est le seul instrument qui convienne à ma voix et à ma fortune. Mais, en reprenant le théâtre, je renonce à chanter. Ma santé en souffrirait, et j'ai besoin de ma santé pour mon père, cher ami, qui serait malheureux s'il me perdait... » Bref, le 29 avril suivant, nous voyons que M^{lle} Desbordes débute à l'Odéon dans le rôle de *Claudine*, de Florian. (1)

(1) *Almanach des Spectacles de Paris*, 4^e partie pour l'an 1815, page 224.

Claudine est l'histoire d'une jeune fille innocente, timide et Suisse. Elle rencontre un jour, dans le vallon voisin de son village, un poétique voyageur qui la séduit et la rend mère en un tournemain. Bientôt l'infortunée Claudine se voit abandonnée et oubliée pour une autre. Mais elle touche le cœur de sa rivale et elle finit par obtenir que celle-ci lui laisse le père de son enfant... Ah! que M^{lle} Desbordes fut donc sincère, et pathétique, et attendrissante dans un pareil rôle! Comme elle pleura de vraies larmes en récitant les tirades de la tendre délaissée!... Pourtant nous ne pouvons nous empêcher de songer que sûrement elle avait choisi elle-même la pièce de ses débuts, et que par conséquent elle avait pensé qu'elle saurait simuler et mimer parfaitement bien, en public, plusieurs fois par semaine, l'amour et les souffrances qu'elle venait de ressentir quelques mois plus tôt, — et tout de même, c'est là un état d'âme bien singulier. Mais les comédiens sont ainsi faits... En tout cas, si nous n'en avons pas eu déjà la preuve, il faudrait bien que nous admettions maintenant que Marceline avait très naturellement l'instinct dramatique, et

même, si vous voulez, un brin de cabotinage ; enfin, qu'aucune pudeur ne l'empêchait de donner son cœur et son amour en spectacle, et qu'elle était le plus spontanément du monde actrice, ou femme de lettres.

Son succès dans *Claudine* fut très grand, et elle n'en eut pas moins dans les autres pièces où elle parut ensuite. Qu'elle représentât, dans *le Vieillard et les Jeunes Gens*, « un très petit jeune homme aimable et gai », ou, dans *l'Habitant de la Guadeloupe*, « une jeune veuve, une mère touchante par son caractère et par ses malheurs », qu'elle fût l'infortunée Cécile de *l'Honnête Criminel*, la tendre Eulalie de *Misanthropie et Repentir*, la douce Adeline d'*Une journée d'Ermenonville*, la sentimentale Clémence de *Clémence et Waldemar*, les journaux (1) se trouvèrent invariablement d'accord pour célébrer sa vérité, sa candeur, sa sensibilité, le « naturel de ses tendres soupirs » et le « charme

(1) *Journal de l'Empire (Débats)*, 17 juin, 29 juillet, 17 août, 23 septembre, 23 décembre 1813, 8 septembre 1814. — *Journal de Paris*, 16 mai, 23 mai, 15 juin, 28 juillet, 29 juillet 1813, 9 septembre 1814. — *Mercure de France*, 1^{er} et 8 mai 1813.

de ses naïfs accents ». « Les époux et les épouses, les mères et les filles, les amants et leurs maîtresses, viendront apporter en tribut leurs pleurs à l'Odéon », constate M. le chevalier Dupuy des Islets, qui est fleuri. « Non seulement du parterre au cintre on sanglotait, mais l'acteur et l'actrice en s'écoutant versaient des larmes. »

Et le souffleur oyant ceci
Loin de souffler pleurait aussi.

Si, dans *la Coquette fixée*, M^{lle} Desbordes ne joue que « raisonnablement » le personnage d'une « prude hypocrite et sans mouvement », c'est qu'un tel rôle n'est pas du tout dans ses moyens. Mais, quand elle représente *Evelina*, « elle s'insinue dans le cœur avec une douceur touchante » et c'est « son âme plus que sa voix » qui chante une romance au premier acte. Bref, après l'avoir entendue dans *Mathilde*, de M^{me} Degatty (1), Martainville conclut ainsi son article :

« Le célèbre Sacchini disait d'un chanteur que nous possédons encore [Garat], et auquel le dieu

(1) Représentation au bénéfice de M^{lle} Desbordes.

du chant semble avoir révélé tous ses secrets : « Il est la musique. » On peut dire aussi de mademoiselle Desbordes : « Elle ne joue pas le drame, elle est le drame. »

Cependant l'Odéon faisait, selon sa coutume, d'assez mauvaises affaires et on résolut « en haut lieu » de l'organiser en société sur le modèle de la Comédie-Française. Furent désignés comme sociétaires, six acteurs : Clozel, Chazel, Armand, Perroud, Walville et Thénard ; et deux actrices : Délia et Fleury (1). Comme on voit, M^{lle} Desbordes n'était pas appelée. Ses camarades adressèrent aussitôt la protestation suivante à Duval, commissaire spécial du théâtre : (2)

« Monsieur,

« Mademoiselle Desbordes, notre camarade, faisant partie de la Comédie française (3) depuis plusieurs années, d'après les propositions que nous lui avons faites, a accepté d'être sociétaire aux appointements et prorata de trois mille francs par an ; ses talents nous sont indispensables, et

(1) Archives nationales, O³ 1756, 1783, 1784.

(2) *Ibid*, O² 45.

(3) La Comédie française de l'Odéon : le local de l'Odéon servait également à la troupe italienne.

nous vous prions, M. le Commissaire Impérial, d'avoir la complaisance d'en faire la demande à M. le Surintendant, afin qu'il veuille bien confirmer l'admission de cette actrice dans notre société.

« Nous avons l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre est datée du 27 juin 1815, et l'on ne trouve pas, dans les papiers conservés aux Archives, qu'il y ait été donné suite. Sans doute Marceline n'intrigua pas beaucoup pour rester à l'Odéon : après ses succès, après la lettre de ses camarades qui montre le cas que l'on faisait d'elle, elle l'aurait pu si elle l'eût souhaité. Mais on lui offrait de beaux appointements à Bruxelles, au Théâtre de la Monnaie ; et peut-être aussi qu'elle avait d'autres raisons pour ne point désirer de demeurer à Paris.

*
* *

Il est à croire qu'après sa rupture, Marceline avait continué de correspondre avec son amant : un beau jour, on lui avait apporté une lettre d'Italie, et elle avait

répondu, comme nous l'avons dit (1). En tous cas, quand elle revint à Paris et qu'elle rentra au théâtre, elle retrouva son ami, et malgré ses craintes, presque malgré elle-même, elle renoua sa liaison. C'est la facile Délia qui s'entremet encore. Tout d'abord Marceline résista. Elle répondit à sa camarade, assez exactement, j'en suis sûr, ce qui suit :

En me réunissant à lui,
Croyez-vous n'inventer qu'une ruse innocente ?
Je n'ai donc pas souffert ? Regardez-moi ! L'amour
N'est donc qu'un mot frivole, un rêve, un badinage,
Un lien sans devoir égarant le jeune âge,
Qu'il brise et reprend tour à tour ?
Je ne sais ; mais, adieu ! Fière autant que sensible,
Dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,
J'ai fui ; laissez-moi fuir. Quoi ! pour cet inflexible,
C'est vous qui me priez !

« Il le veut », dites-vous. Il veut ! toujours le même :
Voilà comme il régnait sur mes esprits confus ;
J'obéissais toujours, mais je disais : « Il m'aime ! »
Ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus ?
Que veut-il ? Mon bonheur ? eh bien ! je suis heureuse,
Je suis calme, je suis... voyez ! je vis encor...

.

(1) Cf. I, 185. Mais cela n'est pas tout à fait sûr. « Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence », dit-elle dans *Le Retour chez Délie* (I, 164).

Le revoir ! ô terreur ! l'entendre ! lui répondre !
 Reconnaître ses yeux qui m'ont donné la mort,
 Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord !
 Balbutier son nom, m'égarer, me confondre !...

Non ! laissez-moi m'enfuir. Que je doute moi-même
 Si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime !
 Ah ! je ne le hais pas, je ne sais point haïr :
 Mais laissez-moi douter... mais laissez-moi m'en-
 [fuir ! (1)]

Et pourtant, elle ne s'enfuit point, et elle
 revit son amant, et elle lui céda. Encore
 une fois, il n'est pas douteux qu'ils n'aient
 renoué : lisez plutôt l'élégie. « Dusses-tu me
 punir de rompre la première. — Le serment
 imprudent qui fit pleurer l'Amour » (2),
 ou *Son image* (3), ou *Son retour* (4) :

... Dans le baiser pur du retour...
 ... Il dit qu'il ne s'en ira plus...

ou bien ce *Billet de Femme* (5), si triste, si
 désabusé et si tendre :

(1) I, 168-169.

(2) I, 101.

(3) I, 41.

(4) II, 159.

(5) II, 54.

Puisque c'est toi qui veux nouer encore
 Notre lien,
 Puisque c'est toi dont le regret m'implore,
 Ecoute bien :
 Les longs serments, rêves trempés de charmes,
 Ecrits et lus,
 Comme Dieu veut qu'ils soient payés de larmes,
 N'en écris plus.

.

Si c'est ainsi qu'une seconde vie
 Peut se rouvrir,

.

Ce soir, où veille et te rêve une femme,
 Viens ! et prends-moi !

Hélas ! les deux amants ne furent pas beaucoup plus heureux par cette seconde liaison qu'ils ne l'avaient été par la première. Je croirais assez que Marceline eut lieu d'être jalouse (1). Bref, il y eut une nouvelle rupture. D'un commun accord, les amants jurèrent de s'oublier :

Il est fini, ce long supplice !
 Je t'ai rendu tes serments et ta foi
 Je n'ai plus rien à toi.

.

On ne saura jamais lequel fut le plus tendre
 Ou le plus malheureux.

(1) I, 161.

.
 A t'oublier, c'est l'honneur qui m'engage
 Tu t'y soumets, je n'ai plus d'autre loi.

Je t'ai permis de trahir tes amours
 Mais moi, pour t'adorer, je serai libre encore
 Je veux l'être toujours.
 Adieu ! mon âme se déchire !
 Ce mot, que dans mes pleurs je n'ai pu prononcer,
 Adieu ! ma bouche encore n'oserait te le dire,
 Et ma main vient de le tracer. (1)

C'est, je pense, après cette seconde séparation, que la triste Marceline voulut partir pour la Belgique.

*
 * *

Donc, le 11 septembre 1815, M^{lle} Desbordes débuta au Théâtre de la Monnaie, dans le rôle de Charlotte des *Deux Frères* de Patrat, et dans celui d'Angélique de *l'Épreuve Nouvelle* de Marivaux. Elle était engagée pour les premiers rôles, aux appointements de 5.000 francs (2). On n'a point de détails sur

(1) I, 68.

(2) Edouard Fétis, dans le Supplément littéraire de *l'Indépendance Belge*, 20, 27 août 1893.

ces représentations de 1815 ; les journaux de cette année-là ne s'occupent guère de théâtre : c'est qu'il se joue sur la scène politique une pièce assez passionnante. On sait seulement que Marceline remporta un grand succès dans le fameux drame de *la Pie voleuse ou la Servante de Palaiseau*, où elle tenait le rôle de la jeune fille accusée injustement. Et l'on sait aussi que bientôt un nouveau chagrin vint fondre sur elle. Son fils, « gage adoré de ses tristes amours », tomba malade au mois de février 1816.

Après soixante jours de deuil et d'épouvante
 Je criais vers le ciel : Encore, encore un jour !
 Vainement ! J'épuisai mon âme tout entière.
 ... Je criais à la Mort : Frappe-moi la première !
 Vainement. Et la Mort, froide dans son courroux,
 ... En moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre
 La mère expirante à genoux. (1)

Le petit garçon avait cinq ans et demi, ainsi qu'il appert de son acte de décès (2). C'est maintenant que la pauvre Marceline put s'écrier tristement :

(1) Edition 1825, page 68 ; voir aussi *Ibid.* pages 63, 65 ; édition 1820, pages 83, 93 ; I, 75.

(2) Que l'on trouvera plus loin.

J'ai tout perdu ! mon enfant par la mort,
Et, dans quel temps ! mon ami par l'absence,
Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance,
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort. (1)

Elle eut pourtant le courage de continuer son métier. Encore une fois, il fallait vivre, surtout il fallait faire vivre son père. Donc, elle reparut sur la scène, et l'on sent, dans les lettres qu'elle écrit à son frère à cette époque, combien cet effort lui coûta :

« 5 septembre 1816. — ... Il faudrait te tromper, mon cher ami, pour te dire que ce pauvre cœur brisé se rattache à ce monde si triste à présent pour moi. Non, rien, rien ne pourra remplir ce vuide qui n'a pas d'expression dans l'abattement qu'il me cause; seulement il me semble que ma raison n'est plus en danger d'être tout à fait troublée comme on l'a craint, et moi-même. Je trouve la vie si longue à présent, elle a été pour moi si cruelle!... Non, je ne puis rendre par des mots tout ce qui me fait mal, ou plutôt l'unique douleur qui pèse nuit et jour sur ma poitrine et mon cœur déchiré.

« Papa se porte mieux... Il est si vrai que c'est pour lui seul que j'ai pu me résoudre à continuer le théâtre ! C'est le plus grand sacrifice de raison que j'aye jamais fait... »

(1) I, 73.

« 2 janvier 1816 [lisez : 1817]. — Est-il trop tard, mon cher Félix, pour t'embrasser avec toute la tendresse d'une sœur, d'une amie? Tous les jours, tous les mois se ressemblent pour ceux qui s'aiment, et tu sais que je t'aime de tout mon cœur. Patiente encore pour mon portrait, mon ami, tu ne tarderas plus à le posséder. Si l'image d'une sœur, d'un être malheureux, peut satisfaire ton amitié, tu seras content. Ta lettre m'a charmée. Tu parais tranquille sur ton sort, cette idée repose un peu mon triste cœur, et je t'aurais embrassé pour m'avoir fait éprouver un sentiment qui ressemble à de la joie. Si la prière d'une âme qui n'a plus rien à demander pour elle-même est entendue de Dieu, mes parens que j'aime avec tant de sincérité seront tous exempts des peines douloureuses et profondes que j'éprouve. Il me semble, mon cher frère, que je souffre assez pour plusieurs... Quelle année vient de s'écouler pour votre pauvre Marceline! — et ce qu'elle m'a ravi ne me sera jamais rendu, mon ami, non jamais dans ce monde! Il faut attendre la fin d'un voyage pour moi bien long! Mon cher fils! mon aimable enfant m'en rendait toutes les peines plus légères. Jamais un enfant adoré, pleuré à chaque heure par sa malheureuse mère, n'a mieux mérité de l'être. T'en souviens-tu? Qu'il était beau! qu'il était bon!

(Dans la précédente lettre, Marceline dit de même : « C'était l'innocence *et la bonté*

sur la terre. » Or, cet enfant n'avait que cinq ans...

« Je ne sais qu'ajouter à ma lettre, je n'ai plus une idée fixe quand je parle de mon malheur. Il est tel pour moi que rien ne peut m'en distraire. — Papa se porte bien, il m'écrit. Je désire et j'espère aller l'embrasser au printemps. Je fais tout ce que je peux pour son bonheur, mais ce que je peux est bien loin de ce que je désire ! Il ne sera jamais si bien que ce que je voudrais, ce bon père ! Mais il sait au moins avec quel sentiment je lui offre ce qu'il accepte de moi !

« ... Ecris-moi, mon ami. Ne fais pas trop d'attention sur mon peu d'exactitude à te répondre. Je suis à moitié morte et découragée, à tel point que me plaindre n'est pas un soulagement. Je suis engagée dans cette triste ville pour l'année suivante. Je l'ai fait pour papa. Les autres provinces sont moins sûres pour le paiement des appointements, et Dieu sait avec quelle douleur j'ai signé un acte qui me retient dans une ville où toutes mes blessures se rouvrent à chaque pas... Ma santé peut-elle résister sans miracle à cet état de l'âme que je ne puis décrire ni surmonter ? Adieu. Du bonheur pour toi, pour ma pauvre Eugénie, pour mon oncle et mon père, voilà ce qu'il me faudrait. Je t'embrasse et je t'aime de toute mon âme, et pour la vie crois-moi ton amie sincère, comme ta sœur.

M^{ne} DESBORDES.

*
* *

Est-ce à cette époque de la vie de Marceline qu'il faut rapporter tous ces poèmes (souvent beaux) où elle se plaint que son amant se soit engagé dans une nouvelle liaison, et qu'il l'ait remplacée par une autre femme ?

Une nouvelle voix à son oreille est douce... (1)

et :

On disait ton bonheur et tes belles amours... (2)

et :

Qu'il vive enfin... (cruel, juge si je t'aimais...)

Qu'il vive pour une autre et m'oublie à jamais... (3)

Etc. (4)

Il est possible. Pourtant, dans les vers que j'ai cités plus haut, Marceline dit for-

(1) I, 114.

(2) I, 213.

(3) I, 121.

(4) I, 94, 161. Je remarque que tous ces poèmes paraissent pour la première fois dans l'édition de 1825.

mellement qu'au moment de la mort de son enfant, sa seule consolation, c'est qu'elle put douter de l'inconstance de son amant. — Alors, faut-il penser que c'est après 1817, qu'ayant rencontré son amant avec une autre femme, « objet nouveau de son volage amour », elle s'en trouva jalouse? Mais le 4 septembre 1817, M^{lle} Desbordes était devenue la femme de Prosper Valmore : donc elle aurait revu son amant après son mariage? Et quand on lit dans *l'Étonnement* : (1)

D'où sait-il que je l'aime encore ?
 ... Il dit que l'amour sait attendre,
 Et deux cœurs mariés s'entendre?
 Et ce lien défait par lui,
 Il vient le reprendre aujourd'hui.
 ... Dieu! sera-t-il mon maître ?

on devrait penser que Marceline, *mariée*, renoua avec son ami, marié aussi? Et l'élégie : « Dusses-tu me punir de rompre la première. — Le serment imprudent qui fit pleurer l'amour » (2) témoignerait donc que M^{me} Valmore retrouva son amant après les serments de s'oublier qu'ils avaient

(1) I, 230.

(2) I, 101.

échangés lors de leur seconde rupture? Et peut-être un certain nombre de poésies se rapporteraient à cette troisième liaison? Hélas! qu'en sait-on? Pour l'instant, tout ce que nous puissions tenir pour sûr, c'est ceci :

M^{lle} Desbordes fut séduite; elle eut un enfant en 1810, qui mourut en 1816, son amant l'abandonna pour voyager en Italie; il revint, ils renouèrent, ils rompirent; alors Marceline pleura toute sa vie et elle fut si malheureuse qu'elle trouva dans son cœur un peu de génie.

CHAPITRE VI

LE JEUNE HOMME DE MARCELINE

Son nom? — Marceline l'appelle Olivier. — Autres renseignements qu'elle donne. — Acte de décès de son enfant naturel, — dont le père n'est pas Eugène De Bonne, — ni Jeucier, — ni Saint-Marcellin, — ni Marcellus, — ni Tardieu de Saint-Marcel, — ni Dupuy des Islets, — ni H. Audibert. — C'est Latouche. — Témoignages.

Et maintenant quel est le nom de l'inconnu qui sut inspirer une si brûlante passion?

Dans ses premières poésies, c'est par le nom d'*Olivier* que Marceline désigne toujours son amant (plus tard elle ne le nomme plus) :

Pourquoi, mon Olivier, m'as-tu fait des serments?...

(1)

(1) Cf. édition 1820, pages 15, 41, 107, 121, 165; édition 1825, pages 121, 133.

De même, c'est encore Olivier qu'elle appelle l'amoureux héros d'une petite pastorale intitulée *Marie*, qui est probablement sa première œuvre en prose. *Marie* a paru tout d'abord dans l'édition originale des poésies, donnée par le libraire Louis à la fin de 1818 et datée de 1819. La Bibliothèque de Douai possède un exemplaire de ce recueil devenu rarissime : l'exemplaire même que lui a laissé Valmore, le mari de Marceline. On n'ouvre pas sans émotion cette mince plaquette où sont notées pour la première fois quelques-unes des clameurs les plus sincères et les plus déchirantes qu'Amour ait jamais tirées d'un cœur de femme ; mais, hélas ! quand on arrive aux pages qui devaient contenir *Marie*, on s'aperçoit qu'elles ont été soigneusement arrachées (1). Est-ce là un effet — déplorable — de la jalousie de Prosper Lanchantin, dit Valmore ? C'est peu probable, car la nouvelle est d'une innocence plus que rassurante : c'est, à la manière rose de M^{me} Deshoulières, l'histoire

(1) Il n'existe à ma connaissance qu'un seul exemplaire complet de cette édition de 1819, que beaucoup de bibliographes ont ignorée, comme M. G. Vicaire.

de deux jeunes bergers ; on y voit Olivier et Marie échanger de « tendres aveux » sous l'œil de leurs agneaux ; après quoi Olivier, qui est pauvre, refuse la main de Marie parce qu'elle est riche ; il s'éloigne, mais un vieux berger l'adopte ; alors il revient et épouse sa bien-aimée. Tout cela n'est pas méchant. Sans doute, on sent bien qu'en écrivant cette pastorale Marceline songeait à sa propre histoire, et qu'elle y racontait ses amours, du moins tels qu'elle aurait voulu qu'ils se fussent passés. Mais notre candide héroïne pensait bien plus encore à sa passion, et surtout avec une chaleur plus dangereuse, quand elle composait ses poèmes ; et c'est pourquoi je ne comprends pas pour quelle raison Prosper Valmore (si c'est lui) aurait tenu particulièrement à faire disparaître cette fade historiette, — à moins qu'il ne s'y trouvât quelque allusion qui nous échappe, ou, qui sait ? un souvenir manuscrit, même un nom sur l'exemplaire, peut-être...

Quoi qu'il en soit, *Olivier* n'est pas un nom de pastorale ou d'élégie, et que Marceline donne à son ami seulement dans ses vers ; c'est le nom dont elle l'appelait au

temps de leur liaison; et nous en avons la preuve par un billet qu'elle lui adressait apparemment en 1809 ou 1810 — billet infiniment précieux pour nous, car c'est la seule lettre d'amour de Marceline qui ait été conservée : (1)

« Janvier.

« Ne viens pas demain, bien aimé, j'ai mille corvées à faire, des visites d'obligation. Hier, j'ai reçu celle d'un gros homme d'esprit tout poudré, qui s'est d'abord mis à deux genoux pour demander merci. J'ai ri et j'ai reçu l'hommage de ses bonbons et de ses almanachs, que dis-je! des plus précieux recueils du monde, puisque le nom de tout ce que j'aime s'y trouve. J'ai baisé ce nom qui décidera de mon sort. Adieu, mon Olivier.

« Et mes trois frères, mes trois amis? Apporte-les-moi donc, je t'en prie, ne laisse pas écouler un jour sans travailler. Songes que tu t'occupes de mon bonheur. Je la veux, cette jambe de bois chérie, ce pauvre poète déchiré, et surtout ce barbier laid et intéressant; que tu as bien fait de les mettre en Espagne! Ils n'ont jamais froid. Viens-y, petit ami, viens nous

(1) Voyez Louis Vérité, *Un Episode peu connu de la vie de Marceline Desbordes-Valmore*, d'après une lettre inédite écrite à son amant, reproduite en fac-similé (Douai, 1896, in-12). M. B. Rivière, qui a vu l'original de cette lettre, m'assure qu'il est indubitablement authentique.

chauffer au soleil le plus pur. En attendant je te verrai samedi au coin du feu de mon amie. »

Enfin nous avons un autre indice sur le nom du jeune homme : « J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu ; ma vie en se formant fut promise à la tienne », s'écrie M^{me} Valmore dans une *Élégie* : (1)

Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu,
 Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.

 J'ai deviné par lui mon amant et mon maître.

 Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent
 Au fond de ce regard ton nom se révéla.

Et ailleurs :

Ton nom, partout ton nom console mon oreille ;

 Tu sais que dans mon nom le ciel daigna l'écrire
 On ne peut m'appeler sans te jeter vers moi ;
 Chaque lettre en est mienne et me mêle avec toi (2) ;

(1) I, 79.

(2) Ces vers de Marceline très intéressants pour nous, et que l'on ne connaissait que sous leur seconde forme, ont paru dans un ouvrage très bizarre : *le Miroir des Salons*, par M^{me} de Saint-Surin (Paris, 1834, in-8), page LII. — Voici une autre variante que j'ai relevée dans un des manuscrits de Marceline : « Tu sais que dans ton nom le mien ne peut l'écrire (*sic*), — On ne peut m'appeler sans le jeter sur moi ; — Chaque lettre en est mienne... »

vers qui sont devenus dans la rédaction définitive :

Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire ;
On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi,
Car depuis mon baptême il m'enlace avec toi (1),

ce qui veut dire, si je comprends bien, que, dans les prénoms de M^{me} Valmore, à savoir : Marceline-Félicité-Josèphe, il y a le nom de famille ou de baptême de son amant.

Voilà tout ce que nous savons sur le nom du « jeune homme de Marceline ». Mais nous avons quelques détails sur sa personne. D'abord il avait les yeux bleus (2) et une voix très agréable ; Marceline ne nous dit nulle part qu'il était beau, comme elle l'écrira plus tard de son mari, mais elle nous parle souvent de la voix « tendre et voilée », de la voix « saisissante » d'Olivier, de cette « flamme sonore », qu'elle croyait voir (3). — Nous savons encore que, peu après la rupture de sa liaison, Olivier fit une maladie grave.

(1) *Un nom pour deux cœurs.*

(2) Edition 1830, III, page 349.

(3) Edition 1825, page 27 ; I, 88, 99, 200.

Qu'ai-je appris ! le sais-tu ? sa vie est menacée ;
 On tremble pour ses jours.
 J'ai couru... Je suis faible... et ma langue glacée
 Peut à peine... Ma sœur, je l'aime donc toujours ! (1)

Enfin nous savons qu'Olivier possédait un chien, dont sa maîtresse parle souvent (2) ; qu'il était poète de son métier, et que, malgré sa jeunesse, il avait déjà d'assez grands succès littéraires au temps de sa liaison, de la « gloire » même (mais cela, c'est Marceline qui le dit) :

J'ai lu ces vers charmants où son âme respire. (3)

.
 Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,

.
 D'un éloge enchanteur toujours environné,
 A mes yeux éblouis il s'offrait couronné. (4)

.
 Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis ;
 Qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide
 Vers ces lauriers lointains que le bel âge adore ! (5) [encore,

(1) I, 120.

(2) *Le Chien d'Olivier*, etc.

(3) I, 63.

(4) I, 80.

(5) I, 121 ; cf. I, 91, 214.

En somme, il ressort de tout cela qu'Olivier était un jeune littérateur habitué des coulisses et ami de Délia, chez qui Marceline le rencontrait « au coin du feu ». Joignez ce que nous savons par ailleurs : qu'il était d'un caractère plutôt difficile ; qu'il avait encore son père en province, qui ignorait sa liaison ; enfin qu'au temps de ses amours avec Marceline, il collaborait apparemment à quelque *Almanach des Muses* ou *Chansonnier des Grâces*, et qu'il écrivait soit un roman, soit une pièce de théâtre, dont la scène se passait en Espagne, avec un « barbier laid et intéressant » et un « pauvre poète déchiré » pour personnages, et une « jambe de bois » brochant sur le tout, si j'ose dire ; — et vous conviendrez que nous possédons en somme pas mal de renseignements sur le jeune homme de Marceline.

Mais son véritable nom ? — Il y a déjà longtemps qu'on le réclame. En 1896, M. Jules Lemaître, traitant de M^{me} Desbordes-Valmore, dans son feuilleton des *Débats*, se demandait déjà qui avait pu être l'ami de M^{lle} Desbordes. M. Rivière, M. Pougin, M. Frédéric Loliée, et bien d'autres, se sont posés la même question. Ce qui

augmente la difficulté, c'est qu'on ne connaît pas de lettres de notre héroïne qui soient antérieures à 1813. Peut-être Marceline parlait-elle de son amant dans l'épître qu'annonce en ces termes le catalogue d'une vente d'autographes :

« M^{lle} Desbordes (M^{me} Desbordes-Valmore) à Grétry, 12 octobre 1809 : curieuse lettre écrite peu de temps après que M^{me} Desbordes-Valmore avait quitté le théâtre. » (1)

En octobre 1809, Marceline devait avoir déjà rencontré son séducteur et sans doute est-ce à cause de lui qu'elle venait d'abandonner la scène. Malheureusement cette lettre a disparu comme toutes celles de la même époque, et il faut bien nous passer de témoignages contemporains.

*
* *

Voici l'acte de décès de l'enfant naturel de M^{lle} Desbordes :

(1) Vente Charavay, du 21 mai 1892 (renseignement communiqué par M. Rivière). — Le conservateur du musée Grétry, à Liège, interrogé par M. Rivière, lui a répondu que cette lettre ne se trouve pas dans les collections dont il a la charge.

« Du onzième jour du mois d'avril, l'an dix huit cent seize, à onze heures, acte de décès de Marie-Eugène De Bonne, décédé le 10 de ce mois, à neuf heures de relevée, âgé de cinq ans neuf mois et seize jours, né à Paris (Seine), demeurant rue de l'Evêque, 5^e section, n^o 1377, fils de M. Jean-Eugène De Bonne, négociant, et de dame Marceline Desbordes, conjointe.

« Sur la déclaration du père âgé de cinquante-trois ans, et de Jean-Henri Bataille, fabricant, âgé de trente-cinq ans, demeurant même rue, qui ont signé.

« Constaté par moi, baron Louis Devos, chevalier de l'ordre du Lion de Belgique, officier de l'état civil, soussigné. Duquel acte il a été donné lecture.

« Signé : J. BATAILLE, J. Eugène DE BONNE,
le baron DEVOS. »

Qu'est-ce donc que ce Jean-Eugène De Bonne qui se prétend époux de Marceline (*conjointe*) et père de l'enfant? On trouve que le Théâtre de la Monnaie avait un caissier de ce nom entre 1801 et 1804 (1). Peut-être De Bonne était-il encore employé au théâtre en 1808, lors du premier séjour de Marceline à Bruxelles, et même en 1816; ou bien, si à ce moment il s'était « retiré »,

(1) A. Pougín, dans le *Gaulois*, 1^{er} mai 1898.

sans doute était-il resté en relations avec l'actrice qu'il avait connue huit ans plus tôt; et alors, par complaisance, pour épargner à son amie un aveu humiliant, il put se dire le père de l'enfant, comme nous voyons qu'il se déclara le mari de M^{lle} Desbordes... Voilà bien des hypothèses, mais comment expliquer autrement cet étrange acte de décès? Car, admettre que le séducteur de Marceline ait été ce « négociant » belge de cinquante-trois ans, il n'y faut point songer: tout ce qu'elle nous a laissé deviner de son roman s'y oppose. L'enfant s'appelait *Eugène* comme De Bonne, c'est vrai. Mais bien d'autres personnages ont traversé la vie de M^{me} Valmore, qui portaient cet harmonieux prénom, et notamment l'acteur Eugène Ordinaire (1). En outre, une des sœurs de Marceline s'appelait *Eugénie*, et il est très naturel de supposer qu'elle avait servi de marraine au petit garçon.

Autre chose. Dans une de ses lettres inédites à Caroline Branchu (3 novembre

(1) Marceline le mentionne dans une lettre publiée par M. Pougin. Cf. une notice de sa vie donnée à *L'Intermédiaire des Chercheurs*, LVII, 698, par M. H. Lyonnet.

1837), M^{me} Valmore écrit : « Merci, ma Caroline, de bien accueillir mon bon et vieux ami Jeuclier. *Il m'a servi de père et m'a sauvé l'honneur*, pauvre fille que j'étais ; c'est une digne et bonne créature. » Qu'est-ce à dire ? Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur ce Jeuclier, dont Marceline parle quelquefois au cours de sa correspondance. A-t-il joué un rôle dans la vie de notre amie ? au moment de la naissance de son enfant ? On ne sait.

M. Jules Lemaître incline à reconnaître le séducteur de M^{lle} Desbordes dans Saint-Marcellin, fils naturel de Fontanes, ou dans le comte de Marcellus, père du diplomate qui découvrit la Vénus de Milo ; et leurs noms s'accordent en effet avec ce que Marceline nous dit sur celui de son amant :

Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire, etc.

Mais Jean-Victor Fontanes, dit Saint-Marcellin, était né le 11 mai 1791 ; il aurait donc eu dix-sept ans à peine lors de ses relations avec M^{lle} Desbordes. En outre, à cette époque, il devait étudier encore à l'Ecole militaire de Fontainebleau. Ce fut

un officier très brave, qui ne fit point de littérature tant qu'il put se battre. Sous la Restauration seulement, il publia deux vaudevilles en un acte : *les Arrêts* (1818), *le Bal à la mode* (1818), et un opéra-comique en trois actes : *Wallace ou le Ménéstrel écossais* (1818). Il mourut en duel, le 2 février 1819, d'une balle dans le bas-ventre. On a encore imprimé sous son nom, en 1823, une *Relation d'un voyage à Gand en 1815*. Dans tout cela, il n'est nullement question de poète, de barbier, de l'Espagne, ni d'*Olivier*.

Quant à Louis-Marie-Auguste Demartin du Tyrac, comte de Marcellus, je ne crois pas qu'il ait jamais pu passer, même aux yeux de sa maîtresse, pour un « homme d'un talent immense. »

Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis...

Vers 1810, s'il était glorieux, c'était pour avoir publié *la Vie de M. Martin de Bonfond, curé de Marmande* (Bordeaux, 1810), et il n'était plus, en tout cas, dans le jeune âge comme l'amant de Marceline, attendu qu'il avait trente-quatre ans, étant né en

1776. Quant à son fils, le secrétaire d'ambassade de Chateaubriand, il était âgé de quinze ans lors de la naissance de l'enfant de M^{lle} Desbordes. Il aurait donc fallu qu'il séduisît notre amie à quatorze ans. C'est jeune.

J'ai trouvé un Tardieu de Saint-Marcel, auteur d'un poème épique sur Charles Martel et collaborateur de *l'Almanach des Muses* en 1813 (1). Mais c'est tout ce qu'on sait sur lui. Et cela prouve que, si M. de Marcellus le père ne fut pas fort glorieux, Tardieu de Saint-Marcel le fut moins encore.

Dans un agréable article, M. Frédéric Loliée a mis en avant le nom du chevalier Dupuy des Islets (2). Ce gentilhomme publiait des vers dans *l'Almanach des Muses*. De plus, il tenait le feuilleton dramatique de la *Gazette de France* et du *Mercure de France*; il avait donc une certaine importance dans le monde des coulisses. « En même temps que Marceline, écrit M. Loliée, le chevalier Dupuy des

(1) Jullien, *Histoire de la poésie à l'époque impériale*. I, page 218 sq. — Quérard, *France littéraire*, au mot : *Saint-Marcel*.

(2) *Revue des Revues*, 1^{er} mars 1898.

Islets courtoisait Zélia [Délia?], une Grecque de naissance, sensible à la flatterie et au plaisir. C'est à celle-ci qu'il écrivait, en 1813 :

J'aime tes grands yeux noirs en amandes fendus,
Prédicateurs charmants des plaisirs défendus. »

A cela j'ajouterai un détail qui a échappé à M. Loliée, c'est que Dupuy des Islets a consacré, dans *le Mercure de France* (1), deux articles très louangeurs à notre héroïne, lors de ses débuts à l'Odéon en 1813. Mais Marceline avait remporté là un succès éclatant : tous les journaux publièrent sur elle des articles enthousiastes, et ceux du chevalier Dupuy ne sont même pas les plus aimables. En outre, je crois bien que c'est lui qu'elle remerciait par cette lettre, qui est datée du jour même qu'avait paru le second article du *Mercure* :

« J'aurais bien de la peine, Monsieur, à vous exprimer le plaisir que j'ai ressenti en lisant votre article et la reconnaissance dont il m'a pénétrée. J'y ai reconnu votre extrême bonté, — pouvais-je espérer quand j'eus l'honneur de vous

(1) 1^{er} et 8 mai 1813.

voir pour la première fois, que vous deviez un jour me faire tant de bien? Vous m'en avez fait, Monsieur, plus que je ne saurais le dire; je vous dois de respirer librement, et c'est un grand bonheur, vous le devinerez sans peine en songeant de quelle importance est un tel article au sort d'une personne dont l'existence entière repose sur l'opinion du public.

« Je suis, Monsieur, en attendant le plaisir de vous voir et de vous remercier, votre humble servante.

« M^{ne} DESBORDES. »

Paris, le 8 mai 1813. (1)

Joignez que ce Dupuy des Islets était un être assez vil. « Auteur de quelques misérables poésies, il s'est traîné à la suite de tous les gouvernements en chevrotant de pauvres vers sur tous les tons; c'est l'inévitable des almanachs chantants et le plus grand fabricant de louanges plates », déclare sans aménité le *Petit Dictionnaire des Girouettes* (1826) (2). Il était créole, né vers 1770 à Saint-Domingue. Sous l'Empire, en même temps qu'il tenait plusieurs rubriques dramatiques, il collaborait sans trop d'éclat

(1) Lettre inédite communiquée par M. Pierre Louÿs.

(2) *Petit Dictionnaire des Girouettes par une Société d'immobiles* (Paris, 1826, in-32), page 45.

à *l'Almanach des Muses*, au *Souvenir des Ménestrels*, ou aux *Hommages poétiques*. Il est l'un des auteurs d'une comédie en un acte et en vers : *Rouffignac ou le Donneur de conseils*, jouée à l'Odéon en septembre 1810. De plus il a écrit sur la naissance du roi de Rome quelques-uns des vers les plus irrésistiblement comiques qui aient paru à cette occasion :

Le bronze a retenti, quel charme involontaire
Saisit mes sens ? Il naît, cet enfant précieux ;
 Il naît et d'un cri glorieux
Il frappe de nos rois l'asile héréditaire ;
D'un héros immortel, immortel rejeton,
France, il semble sourire à ton joyeux tonnerre ;
Et, du berceau chargé des destins de la terre,
 Il révèle Napoléon.

En 1814, ce bonapartisme dithyrambique fit subitement place au royalisme le plus échevelé : Dupuy dédia à Madame, duchesse d'Angoulême, une romance intitulée *la Vertu couronnée*, et une cantate sur le roi à Monsieur ; enfin, c'est lui qui s'écriait, en voyant tomber quelques gouttes de pluie, le jour de l'entrée de la duchesse de Berry : « Ce sont les larmes des bonapartistes ! » Pour le récompenser de tant de services,

Louis XVIII le nomma major de cavalerie et chevalier de Saint-Louis (1). Il n'y a décidément aucune raison pour que ce soit ce chevalier Dupuy des Islets que Marceline ait adoré toute sa vie...

Mais voici une piste qui pourrait être plus sérieuse. Au dos de la précieuse lettre de M^{lle} Desbordes à Olivier que nous avons citée, un inconnu, probablement l'un des possesseurs de l'autographe, a écrit ceci :

« Lettre autographe de M^{me} Desbordes-Valmore adressée à M. H. Audibert, ami de Talma, secrétaire de M. de Martignac, conseiller d'Etat et auteur d'ouvrages sur le théâtre, M. Audibert, comme on le voit, était l'amant de M^{me} Desbordes, actrice à cette époque (1820-1825) de l'Odéon ; il est appelé ici « Olivier. » (M. Audibert était marseillais). Dans ses poésies, M^{me} Desbordes parle souvent d'un Olivier. « Le plus précieux recueil du monde », comme il est dit dans cette lettre, était un album de musique avec paroles de M. Audibert, de cet Olivier qui devait décider le sort de M^{me} Desbordes ! Quant à la « jambe de bois chérie », je ne sais ce que c'est ; M. Audibert n'a jamais eu, que je sache, de jambe de bois. Le coin du feu de son amie

(1) *Biographie nouvelle des contemporains*, par Arnault, Jay, Jouy, Norvins, etc.

était le coin du feu de M^{lle} Délia, actrice à l'Odéon et par conséquent camarade de M^{me} Desbordes. »

Cette note fourmille d'erreurs qu'il n'est pas besoin de relever, et tous ceux qui l'ont examinée jusqu'à présent l'ont déclarée absurde pour cette raison qu'Audibert, étant né en 1797 comme le disent tous les dictionnaires biographiques sans exception, n'a pu être l'amant et le séducteur de M^{lle} Desbordes en 1809, à douze ans. Seulement, Audibert n'est pas né en 1797 : j'ai trouvé son acte de naissance à la mairie de Marseille, et l'on y voit qu'il était venu au monde le 3 avril 1786, sur la paroisse des Accoules. D'où il suit qu'il avait non pas douze ans en 1809, mais vingt-trois ans, et qu'il a pu être un ami très sérieux pour Marceline. Ainsi, l'auteur de la note a raison contre les dictionnaires ; cela prouve qu'il devait connaître bien l'homme dont il parle, s'il connaissait mal la biographie de M^{me} Valmore ; il répète apparemment des propos qui couraient dans l'entourage d'Audibert, et son témoignage n'est pas sans intérêt.

Louis-François-Hilarion Audibert était le

fil d'un avocat d'Aix (1), et il nous apprend lui-même (2) qu'il avait fait ses classes au lycée de Marseille. A Paris, il suivait la profession d'avocat, comme son père, quand il fut attaché au cabinet du ministre Chateaubriand. Nommé ensuite maître des requêtes, il démissionna en 1830 par royalisme et pour ne pas servir Louis-Philippe. Il collaborait à *la Quotidienne* et il était « fort spirituel », dit M^{me} Ancelot (3). Voilà tout ce que nous savons sur lui. Je puis vous affirmer qu'il n'était pas doué d'un « talent immense ». Mais il avait bien pu donner des conseils à M^{lle} Desbordes quand elle débutait. En 1809 et 1810, il publia dans l'*Almanach des Muses* un *Madrigal* et une romance : *l'Hermite* (4). (Rappelez-vous la phrase de Marceline dans sa lettre à Olivier : « ... ses almanachs, que dis-je ! les plus précieux recueils du monde, puisque le nom de tout ce que j'aime s'y trouve ».) Puis, sa collaboration cesse, et l'on ne re-

(1) Son père, Jean-Baptiste Audibert; sa mère, Marie-Anne-François-Xavier Port.

(2) *Histoire et Roman*, page 183.

(3) *Un salon de Paris* (in-16), page 46.

(4) Réimprimée dans l'*Almanach dédié aux Dames* de 1816, page 81.

trouve plus son nom que dans l'*Almanach des Muses* de 1815 (1). Était-il en voyage? Peut-être; en tout cas, je n'ai pas découvert dans ses ouvrages le moindre souvenir d'Italie.

Ils ne sont pas nombreux, ses ouvrages. Ce sont, outre des vers qui n'ont pas été réunis et des discours légitimistes couronnés par la Société des Bonnes-Lettres, quelques études et nouvelles parues en 1834 (2) et en 1839 (3), enfin des *Indiscrétions et Confidences, souvenirs du théâtre et de la littérature* (4). Audibert qui, tel l'ami de Marceline, avait beaucoup fréquenté dans sa jeunesse le monde des coulisses, y avait connu Talma, et il publie, dans *Histoire et Roman*, une *interview* qu'il avait « prise au grand acteur », comme on dirait aujourd'hui. Mais ce qui nous intéresse, c'est une nouvelle du même recueil, intitulée *Gavino* (5).

(1) Page 255, *Stances*.

(2) *Histoire et Roman* (Paris, 1834, in-8°).

(3) *Mélanges de littérature et d'histoire* (Paris, 1839, in-8°). Même ouvrage : *Louis XI, le cardinal de Retz et Talma* (Paris, 1845, in-8°).

(4) Paris, 1858, in-12. Il n'est point question, dans ce volume, de M^{lle} Desbordes ni de personne de son entourage.

(5) Réimprimée dans les *Mélanges de littérature et d'histoire*, sous ce titre : *le Marchand de Zamore*.

Rappelez-vous d'abord ce passage de la lettre de M^{lle} Desbordes à Olivier : « Et mes trois frères, mes trois amis ? Apporte-les-moi donc, je t'en prie, ne laisse pas écouler un jour sans travailler... Je la veux, cette jambe de bois chérie, ce pauvre poète déchiré, et surtout ce barbier laid et intéressant ; que tu as bien fait de les mettre en Espagne ! » Et maintenant, apprenez que *Gavino* est l'histoire de deux frères dont l'un est *barbier et laid*, et dont l'autre, après avoir servi comme soldat, revient dans son village avec une *jambe de bois* ; et la scène de la nouvelle se passe en *Espagne*. Malheureusement *Gavino* manque cruellement de *poète déchiré*, et c'est fort contraignant. Serons-nous réduits à croire que ce personnage figurait dans la première rédaction qu'avait connue Marceline, et qu'Audibert l'a fait disparaître en refondant sa nouvelle ? En ce cas, il resterait encore à trouver, dans Louis-François-Hilarion Audibert, le nom de Marceline, ou de Félicité, ou de Josèphe : « On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi », assure M^{me} Valmore... Tout de même, c'est encore Audibert qui, jusqu'à présent, pourrait passer avec le plus

de vraisemblance pour le « jeune homme de M^{lle} Desbordes », et j'avoue qu'il ne me déplairait pas trop qu'à défaut d'un grand homme, ce fût au moins cet homme d'esprit et de mérite que notre amie eût chanté toute sa vie... Hélas! ce n'est pas lui : c'est H. de Latouche, il n'est guère possible d'en douter.

En 1838, comme Sainte-Beuve préparait son article sur les *Pleurs* de M^{me} Desbordes-Valmore (1), il reçut d'Ulric Guttinguer une lettre dont voici un fragment :

« Vous voilà donc, mon cher ami, dans les vers de M^{me} Valmore, bien jolis par doux éclairs, et, comme des éclairs, étincelants dans l'obscurité. Vous y rencontrerez le *Loup de la Vallée*, dont elle ne s'est pas encore réveillée, dit M^{me} Duchambge, et pour qui ont été exhalés tous ces beaux élans de passion désolée, qui la mettent tant au-dessus et au-dessous des autres femmes. C'est l'André Chénier femelle, et le malheur, fiction, hélas! et réalité! »

Le « *Loup de la Vallée* » dont il est question ici, Sainte-Beuve l'a indiqué lui-même sur l'autographe de son correspondant : c'est l'hôte de la Vallée aux Loups, Latouche,

(1) L'article parut en janvier 1839 dans la *Revue des Deux-Mondes*.

qui possédait à Aulnay, non loin de celle de Chateaubriand, une petite maison où avait habité André Chénier pendant quelque temps, et qui, récemment encore, appartenait au poète Sully-Prudhomme. Or, quand il reçut la lettre de Guttinguer, Sainte-Beuve ignorait le nom du séducteur de la pauvre Marceline :

« Je ne savais pas, répondit-il le 2 juillet à son ami, que ce fût pour *le loup* que *la colombe* avait tant gémi. Je ne m'étonne plus que l'autre jour, elle m'en ait parlé : « Il est bon », me disait-elle ; « il n'aspire plus qu'au profond repos. » Elle veut me le faire connaître. En vérité, je ne le crains pas trop. Quel mal peut-il faire désormais, ou même vouloir ? Nous sommes un peu tous des débris... »

Et comme — tout « débris » que fût à ce moment l'ami délaissé de M^{me} Victor Hugo — il ne négligeait pas pour cela ses petites informations, il prit soin de noter sur un de ses cahiers encore inédits, à la page 61 :

« L'amant-poète, célébré dans les élégies de M^{me} Valmore, est Latouche, et celui des élégies de M^{me} Dufresnoy est Fontanes. » (1)

(1) Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, pages 232-233, notes.

Après quoi, il s'empresse, avec sa libéralité ordinaire, de faire part à ses amis de la nouvelle qu'il venait d'apprendre :

« M^{me} Valmore est une femme si charmante, quand on la connaît, si naïve! — écrivait-il par exemple aux Olivier (15 juillet 1838). — Savez-vous (comme biographie) que ses belles élégies brûlantes sont pour Latouche, le *loup de la vallée*, dont elle ne s'est pas encore réveillée, dit Guttinguer ? »

Guttinguer était lié avec Pauline Duchambge, la meilleure amie et la confidente de Marceline; étant né en 1785, il avait pu connaître lui-même M^{lle} Desbordes en son jeune temps, ou tout au moins entendre parler d'elle. Et ce qui rend décisif son témoignage, c'est que le propre fils de Marceline disait exactement la même chose que lui; du moins M. Lacaussade, ami d'Hippolyte Valmore, l'affirme (1). Donc, on n'en peut guère douter, c'est ce sombre et amer Latouche qui fut l'amant adoré par notre candide et larmoyante Valmore. Amour est aveugle et frappe comme il peut.

(1) Dans deux interviews (*Echo de Paris*, 22 avril 1896; *Événement*, 8 juillet 1896).

CHAPITRE VII

LATOUCHE

Jeunesse. — Succès académiques. — Voyage en Italie. — Esprit et goût. — Manque de talent. — Ses tours. — Ses ennemis. — Sa neurasthénie. — Raisons de croire qu'il a été l'amant de Marceline. — Faiblesse des raisons contraires. — Lettres de Marceline.

Hyacinthe-Joseph-Alexandre Thabaud de Latouche naquit à La Châtre, le 3 février 1785, c'est-à-dire un an avant Marceline Desbordes. Son père portait les mêmes noms que lui. Sa mère s'appelait Marie-Anne Cuinat (1). On ne sait pas grand'

(1) Renseignements communiqués par la mairie de La Châtre à M. B. Rivière qui m'en a aimablement fait part; le mariage du père et de la mère de Latouche avait été célébré à La Châtre le 27 avril 1784. *L'Intermédiaire des Chercheurs* (II, 414) dit qu'il était le neveu du conventionnel Guillaume Thabaud. *Latouche* était un nom de terre pris par son père pour se distin-

chose sur sa jeunesse. Il fut le condisciple de M. de Lourdoueix au collège de Pontlevoy — événement considérable évidemment, puisque c'est le seul que ses biographes aient jugé intéressant de rapporter. D'ailleurs, il n'apprit pas grand'chose à Pontlevoy, et, quand on l'eut envoyé à Paris pour faire son droit, il s'y occupa surtout à écrire des vers, à quoi l'on reconnut immédiatement que sa vocation était d'être fonctionnaire.

Ses oncles, Thabaud, administrateur de la Loterie, et le sénateur Porcher de Richebourg le firent entrer au Ministère des Finances (1), sous les ordres de Français (de

guer de son aîné, selon l'usage constant — Sur H. de Latouche, voir P. F. [Pauline de Flaugergues] *H. de Latouche* (S. l., s. d., 15 pages in-8°). — Chaudes-Aigues, *Les Ecrivains modernes de la France* (Paris, 1841, in-12). — E. Perraud de Thoury, *Notice bibliographique sur M. H. de Latouche* (Extrait du *Panthéon universel*, Paris, 1858, 8 pages in-8°). — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, III, pages 474-502. — G. Sand, dans *le Siècle* des 18, 19, 20 juillet 1851. — G. Sand, *Histoire de ma vie*, t. IV, pages 121-152. — Notice par Ch. de Comberousse en tête de *Clément XIV et Carlo Bertinazzi*, correspondance inédite par H. de Latouche (Paris, Lévy, 1867, in-12), etc.

(1) Je n'ai pu retrouver aucune trace aux Archives Nationales du passage de Latouche dans l'administration; quelques dates nous auraient été fort utiles. Le

Nantes), directeur des Droits réunis. Là H. de Latouche, qui était fort recommandé, se garda bien de montrer un zèle déplacé; c'est pourquoi il réussit à merveille. En 1808, il avait le grade de sous-chef. « Je me souviens qu'en allant à la division, je trouvais toujours un chapeau sur la table pendant son absence », note M. Jacques-Salbigoton Quesné (1). C'est que Latouche avait de la délicatesse et s'efforçait au moins de laisser imaginer sa présence au Ministère. D'ailleurs le comte Français de Nantes, qui goûtait beaucoup les hommes de lettres pourvu qu'ils eussent autant d'esprit qu'il en avait lui-même, montrait à son endroit des trésors d'indulgence. Lisez plutôt cette anecdote rapportée par Sainte-Beuve : (2)

Un jour le Directeur avait résolu de « laver la tête » au coupable, et l'ayant fait appeler dans son cabinet : — « Eh bien ! Monsieur, lui dit-il sévèrement, on m'apprend que vous ne venez qu'à deux heures à votre

Thabaud qui touche un traitement de 4.000 francs en l'an X, comme inspecteur de la Loterie est son oncle (AF, IV, 1078).

(1) *Confessions de J.-S. Quesné* (Paris, 1828, 2 volumes in-8°), tome II, page 130.

(2) *Lundis*, III, pages 476-477.

bureau... — Il est vrai, Monsieur le Comte, j'arrive un peu tard; la rue Sainte-Avoie est si loin du Faubourg Saint-Honoré où je demeure! — Mais, Monsieur, on part une heure plus tôt. — C'est ce que je fais, Monsieur le Comte; mais ces boulevards, avec les caricatures, vous arrêtent à chaque pas; une heure est bientôt passée: j'arrive devant le Café Hardi, mes amis me font signe; il faut bien déjeuner. — Mais enfin, en deux heures, Monsieur, on a raison de tout cela; et, parti à neuf heures de chez vous, vous pourriez encore être rendu à onze. — Oui, Monsieur le Comte; mais au boulevard du Temple, on rencontre les parades, les marionnettes. — Les marionnettes! reprend vivement Français (de Nantes). Comment, Monsieur, vous vous arrêtez aux marionnettes! — Hélas! oui, Monsieur le Comte. — Eh! mais, comment cela se fait-il? je ne vous y ai jamais rencontré ».

En somme, des jours assez doux coulaient pour le sous-chef Latouche. A peine âgé de vingt-trois ans (1), il s'était marié à

(1) « Vers 1807 » (Comberousse, page 3).

M^{lle} de Comberousse, fille de l'ancien président du Conseil des Anciens. Fonctionnaire, il consacrait à la littérature ses studieux loisirs. Il écrivait une tragi-comédie sur *Denys-le-Tyran*, dont il n'a jamais publié que des fragments (il a bien fait) (1). En 1811, il prenait part au concours de poésie de l'Académie française, et il en obtenait l'accessit pour avoir célébré *la Mort de Rotrou* par des vers d'une sagesse que l'on conçoit sans peine ; voici d'ailleurs les lignes qui le concernent dans le rapport du secrétaire perpétuel, Suard (2) :

« La pièce n^o 15, ayant pour épigraphe : *Il était digne d'avoir des talents car il eut des vertus*, a obtenu l'accessit, et la classe a témoigné le regret de n'avoir pas un second prix à donner à cet ouvrage (3). L'auteur est M. de Latouche, parent de Guimond de Latouche, à qui nous devons la tragédie d'Iphigénie en Tauride. Son nom n'avait paru encore dans aucun de nos concours ; mais le talent qu'il annonce, excité par ce premier succès et perfectionné par

(1) Voyez *Un Mirage*.

(2) *Recueil des discours... de l'Académie française, 1803-1819*, page 791.

(3) C'est Millevoye qui avait remporté le premier prix.

de nouvelles études, semble lui promettre, s'il rentre dans la lice, des triomphes plus complets. »

Quelques mois après, Latouche « rentrait dans la lice », en effet, et il faisait représenter à l'Odéon une comédie en un acte et en vers : *les Projets de Sagesse*, qui lui valait un succès d'estime (1). Bref, couronné de lauriers académiques, auteur d'une pièce jouée, c'était un jeune littérateur assez notoire.

« Sur ces entrefaites », dit M. de Comberousse (et on ne peut malheureusement préciser davantage), Français de Nantes lui fit donner une mission pour l'Italie (2). Il demeura trois ans au delà des Alpes, et il paraît qu'il séjourna à Naples et à Rome. Puis il revint à Paris. En 1815, durant les Cent-Jours, il servit de secrétaire au maréchal Brune. D'ailleurs, il était plus républicain que bonapartiste, mais républicain à la

(1) *Les Projets de Sagesse*, comédie en un acte et en vers, représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre de l'Impératrice, le 3 décembre 1811, par M. de Latouche (Paris, Barba, 1811, in-8°).

(2) Perraud de Thoury place ce voyage en 1816 et ne le fait durer qu'une année. Mais Latouche était à Paris durant les Cent-Jours. Du reste, la très courte notice de Perraud de Thoury est excessivement vague et suspecte.

manière de Carnot. C'est pourquoi celui-ci, qui avait accepté de Napoléon le Ministère de l'Intérieur, fit du secrétaire de Brune un sous-préfet de Toulon (1). Et déjà, paraît-il, Latouche avait commandé son uniforme, quand la bataille de Waterloo vint lui enlever l'espoir de le porter.

Alors le sous-préfet *in partibus* s'adonna au journalisme et collabora au *Constitutionnel*. Chargé par la *Gazette de France* des comptes rendus de la fameuse affaire Fualdès (2), il eut l'idée de publier une *Histoire et procès complet de l'assassinat de Fualdès* (3), puis *les Mémoires de M^{me} Manson* (4), et ces volumes eurent un très grand nombre d'éditions, car ce n'est pas d'aujourd'hui que les « reportages » d'assassinats passionnent le public. La même année (1818), il fit représenter deux comédies en vers, écrites en collaboration avec Emile Deschamps : *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur*, dont la seconde, qui est ingénieuse, fut jouée plus

(1) Delécluze, *Souvenirs de soixante années*, pages 443-444.

(2) D'après le *Dictionnaire de la Conversation*.

(3) Paris, 1818, 2 vol in-8°.

(4) Paris, 1818, in-8°.

de cent fois (succès colossal pour l'époque). Puis, sans renoncer au journalisme, ni à la littérature industrielle, car l'état de sa bourse le lui interdisait, il publia des vers, des adaptations, des romans : *Olivier Brusson* (1823), *Olivier* (1826), *Clément XIV et Carlo Bertinazzi* (1826), *Fragoletta* (1829), etc.

C'était, nous dit Alphonse Karr (1), « un gros homme à figure fine, sensuelle et peu franche ». Encore enfant, il avait eu un œil crevé, mais cela ne se voyait pas, et il dissimulait cet accident avec soin. « Il n'était pas beau, et il plaisait pourtant. Il inspira plus d'un dévouement de femme... Son esprit, sa grâce, sa distinction, suppléaient à ses défauts physiques. Le son de sa voix était flatteur, insinuant, il avait de la sirène dans la voix. On avait peine à quitter sa conversation caressante, trop caressante, voluptueuse, bien que le perfide se plût toujours à vous lancer à la fin quelque parole amère qui corrompait le miel de ses cajoleries (2) ». C'était un homme très spirituel, caustique jusqu'à la cruauté, susceptible, ombrageux et ner-

(1) *Le Livre de bord*, I, page 327.

(2) Sainte-Beuve, *Lundis*, III, page 479.

veux comme une femme, un caractère insupportable et un causeur charmant : tous ceux qui l'ont connu s'accordent sur ce point. Il avait, en littérature, le goût le plus averti et le plus fin. On ne voit pas — et cela serait merveilleux pour un critique — qu'il ait jamais erré trop grossièrement dans ses jugements sur ses contemporains. Il sut deviner George Sand à ses débuts ; il admira *toujours* Alfred de Musset ; il comprit Stendhal ; il apprécia à sa valeur le gentil Hégésippe Moreau, que ses contemporains laissèrent mourir à l'hôpital ; il surveilla les premières éditions des poésies de M^{me} Desbordes-Valmore ; mais surtout il sauva André Chénier dont il donna la première édition ; et tant qu'il y aura des Français, ils devront se féliciter qu'en 1819 l'homme à qui l'on confia les papiers du divin poète ait été précisément H. de Latouche, quand ç'aurait tout aussi bien pu être Edmond Gérard, Chênedollé, Lamartine même, que sais-je ? — H. de Latouche, qui montra une originalité héroïque, et rendit un jugement définitif, qui est à présent son premier titre d'honneur et dont Sainte-Beuve a eu raison d'écrire, certes, qu'un tel « *acte de goût* est

aussi rare et plus rare encore qu'un *acte de courage* dans l'ordre civil ». (1)

Ainsi fait, avec de l'imagination, avec une grâce et une facilité de parole incomparables, avec tant d'esprit, de vivacité et de tact littéraire, ce pauvre Latouche manquait cruellement de talent et, plus exactement, de style. Quand il tenait la plume, il perdait ce don d'expression qu'il possédait en parlant. Il *écrivait* cependant très soigneusement et selon toutes les règles néo-classiques, c'est-à-dire qu'il évitait les « répétitions » avec une attention vraiment attendrissante, qu'il jouait fort agréablement des pronoms, qu'il s'appliquait à n'employer que des tournures châtiées, etc.; mais ce sentiment de la propriété des termes et de la force de chaque mot, ce sens juste et délicat du français, c'est ce qu'il avait le moins. « C'était une souffrance de voir un si fin esprit si mal servi par son talent, et il était le premier à en souffrir », raconte son collaborateur Emile Deschamps (2). Et il semble fort probable, en effet, que Latouche sentait obscurément, s'il

(1) *Loc. cit.*, page 482.

(2) Sainte-Beuve (*Ibid.*, page 478). — G. Sand nous dit à peu près la même chose.

ne s'en rendait pas nettement compte, tout ce qui manquait de grâce, de justesse et d'harmonie à son style tendu, raide, impropre; et sans doute cette impossibilité d'exprimer en artiste ce qu'il avait dans l'esprit n'était pas sans augmenter son amertume et sa malice naturelles.

Car il se moquait du monde avec volupté. Un des tours dont il était le plus content était celui qu'il avait joué au poète normand Ulric Guttinguer : il s'en vante encore dans ses *Adieux* en 1844 (1). Le brave Ulric, qui n'était pas méfiant, lui avait demandé une préface pour ses *Mélanges poétiques*; il composa à cet effet une épître en vers, qui est certainement le chef-d'œuvre de la littérature pince-sans-rire, intitulée *A un Amateur*, elle est trop longue malheureusement pour qu'on la cite ici, mais elle se termine par ce trait :

Publiez-les, vos vers, et qu'on n'en parle plus!

Or, le brave Guttinguer, qui n'avait pas du tout l'esprit porté à l'ironie, trouva le morceau charmant et le fit paraître en tête

(1) P. V.

de son livre (1824) (1) : ce fut un des plus beaux jours de son malin préfacier. — D'ailleurs on n'en finirait pas de rapporter les mauvais tours de M. de Latouche, dont quelques-uns sont restés célèbres, mais dont quelques autres n'eurent pas autant de succès. En 1826, par exemple, comme la duchesse de Duras avait lu à ses intimes une nouvelle intitulée *Olivier* qui n'a jamais été publiée, Latouche trouva charmant de composer à la hâte un petit roman fort scabreux (pour l'époque, car depuis...), qu'il orna de ce même titre : *Olivier*, et qui fut imprimé dans le format et avec les caractères d'*Ourika*. Les lecteurs ordinaires de la noble duchesse furent tout à fait scandalisés, car, sous Charles X, le Faubourg Saint-Germain n'était pas positivement porté à la pornographie. M^{me} de Duras protesta, et Latouche eut si peu les rieurs de son côté qu'il crut bon de jurer sur l'honneur, dans son journal, qu'il n'était pas l'auteur du livret. Il l'était pourtant, cela ne fait aucun doute (2).

(1) Latouche a reproduit cette préface, qui est d'ailleurs un de ses meilleurs morceaux, dans *les Adieux*, page 174.

(2) Tous ses biographes le reconnaissent, et même son apologiste, M. de Comberousse.

Or, à procéder de la sorte, notre Latouche ne tarda pas à se créer un solide groupe d'ennemis à toute épreuve. N'eut-il pas l'audace, en octobre 1829, de publier dans la *Revue de Paris* un article sur ce qu'il appelait, d'un mot inventé par lui et qui depuis a fait fortune, la *Camaraderie littéraire*? L'article « fit sensation » : il venait à son heure. Mais les gens de lettres le trouvèrent mauvais, naturellement. Selon l'usage, ils attendirent patiemment la première œuvre de Latouche pour lui faire sentir leur opinion ; et comme, le 5 novembre 1831, un grand drame romantique en cinq actes, *la Reine d'Espagne* (1), sur lequel il comptait passionnément, avait fait, sur la scène des Français, une chute dont on se souvient encore, Gustave Planche jugea le moment venu d'asséner à l'auteur blessé un des plus pesants articles qu'il ait jamais écrits (2), — et Dieu sait s'il s'en-

(1) *La Reine d'Espagne*, drame en cinq actes, représenté une seule fois sur le Théâtre-Français (5 novembre 1831). Paris, Levavasseur, 1831, in-8°.

(2) *La Haine littéraire*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, octobre-décembre 1831, pages 514-523. — Sainte-Beuve aussi répondit à Latouche en 1831, mais sous une forme perfide et modérée (*Portraits litté-*

tendait aux « éreintements », ce bourreau, comme l'appelait Sainte-Beuve. — Latouche n'y était désigné que par « Il ». Mais « Il » se voyait reprocher d'avoir démarqué successivement Coleridge, Hoffmann, l'abbé Galiani et M^{me} de Duras ; « Il » s'entendait dire des aménités de cette sorte : « Tout ce qui s'est fait en France depuis vingt ans d'éclatant et de beau, il l'a gâté ; il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner », etc. Bref, la chute de sa pièce et ce coup de massue accablèrent le pauvre Latouche ; dégoûté des hommes, il vint s'établir dans la Vallée-aux-Loups, à Aulnay, où il possédait une petite maison.

N'ayant pas réussi sa vie, il restait assez ardent et passionné pour devenir tout à fait méchant. D'ailleurs la neurasthénie faisait de lui-même sa première victime. Il passait sans cesse, et pour des raisons qui n'étaient claires qu'à ses yeux, de l'engouement le plus encombrant à la haine la plus inconce-

raires, I, page 430 sq.). — Voyez encore dans *les Rapsodies*, de Pétrus Borel, la préface datée de novembre 1831.

vable. « Lorsqu'il s'éprenait de quelqu'un, il ne le quittait pas un seul instant, jusqu'à ce que brouille s'ensuivît (1) » : Balzac, George Sand, les Valmore purent s'en apercevoir. A Aulnay, il travaillait beaucoup. De 1833 à 1835, il publia des nouvelles, des romans, des vers : *la Vallée aux Loups* (1833), *Grangeneuve* (1835), *France et Marie* (1836), *Adieux* (1844), *les Agrestes* (1845), etc. On le craignait : quand il venait à Paris et qu'il apparaissait à l'Opéra, spirituel, tendu, redoutable, beaucoup s'écartaient prudemment. D'ailleurs il souffrait de ne pas occuper dans la littérature française la place qu'il y aurait tenue si son talent eût correspondu à son goût, et peu à peu, son amertume tourna tout à fait à l'hypocondrie. Il était pourtant encore si charmant, qu'une jeune muse vint s'établir près de lui dans ses dernières années, et le soigna comme sa fille. C'est dans les bras de M^{lle} Pauline de Flaugergues qu'il mourut, dans son modeste ermitage d'Aulnay, le 9 mars 1851.

(1) H. Monnier, *Mémoires de Joseph Prudhomme* (Paris, 1857, in-12), tome II, page 100.

*
* *

Quelle étrange union que celle de notre naïve et larmoyante héroïne avec ce Latouche sarcastique et compliqué ! Et il faut reconnaître que, sans même compter les témoignages cités plus haut, on a bien des raisons pour y croire. En effet,

Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire !

dit M^{me} Valmore sur le nom de son amant ; or elle s'appelait Marceline-Félicité-*Josèphe*, et Latouche : Hyacinthe-*Joseph*-Alexandre : première raison. — Deuxième raison : nous avons remarqué que Marceline parle à tout moment de la séduction qu'exerçait sur elle la voix « tendre et voilée » de son ami. Ecoutez à présent les biographes de Latouche : « Sa voix, dit M. de Comberousse, était *un peu voilée*, mais d'autant plus pénétrante » ; et George Sand : « Il avait une voix *douce et pénétrante*, une prononciation aristocratique et distincte » ; et Sainte-Beuve : « Il avait de la sirène dans la voix... (1) » — Troisième raison : le séducteur de M^{lle} Des-

(1) *Lundis*, III, page 479.

bordes était, avons-nous dit, un jeune poète déjà notoire, répandu dans le monde des théâtres, et qui fréquentait chez Délia :

Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis...

Or, en 1811, Latouche remporte un prix de poésie à l'Académie (ce qui valait à cette époque encore plus de gloire qu'aujourd'hui) ; la même année, il fait représenter avec succès une comédie ; et où cela ? à l'Odéon, dont M^{lle} Délia fera partie l'année suivante. — Quatrième raison : le jeune homme de Marceline, ayant rompu sa liaison vers la fin de 1811, à ce qu'il semble, part pour l'Italie, où il reste trois ans : c'est exactement ce que fait Latouche ; l'amant de Marceline séjourne à Rome, comme Latouche ; enfin Latouche revient en France à la fin de 1814, et certainement en tout cas, avant les Cent-Jours : à cette date, Marceline est encore à l'Odéon, qu'elle quittera pour Bruxelles vers le mois de juillet 1815 ; donc il est possible que Latouche l'ait revue chez Délia et qu'ils aient renoué leur liaison pour très peu de temps. — En somme, tout cela concorde parfaitement, et les arguments contraires sont très faibles.

Le meilleur, c'est celui-ci : il semble bien que le prénom ordinaire de Latouche ait été *Hyacinthe* et non *Joseph* ; et Marceline, j'espère, on ne l'a jamais nommée *Josèphe*. Alors comment penserait-elle à Latouche quand elle écrit : « On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi ? » Il est vrai qu'on ne sait pas du tout par lequel de ses prénoms les amis de Latouche le désignaient vers 1810 ; lui-même, plus tard, signait toujours *H. de Latouche*, ce que beaucoup de gens traduisaient par *Henri* (plusieurs dictionnaires biographiques et M. Séché ont même répété cette erreur). Mais cela ne prouve pas qu'on l'ait jamais nommé *Joseph* — et encore moins qu'on ait appelé *Josèphe* M^{lle} Desbordes.

De plus, il y a ces vers de Marceline :

AVANT TOI

*L'année avait trois fois noué mon humble trame,
Et modelé ma forme en y broyant ses fleurs,
Et trois fois de ma mère acquitté les douleurs,
Quand le flanc de la tienne éclata !* Ma jeune âme
Eut dès lors sa promesse et l'attira toujours,
Toujours. (1)

(1) *Pauvres Fleurs* (Bruxelles, 1839), page 25.

Il est bien clair que Marceline veut indiquer par ces vers, d'ailleurs détestables, qu'elle était née trois ans avant « Lui ». Or Latouche était d'un an plus âgé qu'elle. Donc « Lui », ce n'est pas lui. — Seulement voilà ! est-ce bien à son amant que M^{me} Valmore s'adresse ici ? Elle dit un peu plus loin :

... Trois fois le jour de la naissance
 Baisa mon front limpide, assoupi d'innocence,
 Avant que ton étoile à toi, lente à venir,
 Descendit *marier notre double avenir*.
 Toi tu ne le sais pas *en ce moment* ; tu m'aimes,

 Je ne sais qu'inventer pour te faire un bonheur.

 Toi, ne sois pas jaloux. Quand *tu me vois* penchée...

Tous ces présents de l'Indicatif se rapportent plutôt à son mari, à qui elle s'adresse dans ses lettres intimes sur un ton beaucoup plus tendre encore que celui-là. Valmore, il est vrai, était né sept ans, et non pas trois ans, après Marceline. Mais nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que notre naïve héroïne ne détestait pas de se rajeunir un peu, à l'occasion, et il pouvait lui être désagréable d'avouer qu'elle avait sept années de plus que son mari.

Latouche, dit-on encore, s'était marié « vers 1807 ». M^{lle} de Comberousse, son épouse, lui donna un fils qui mourut à dix ans, « au commencement de la seconde Restauration ». Mais presque aussitôt après son mariage il s'était séparé de sa femme, avec qui il ne s'entendait pas : « Ces deux esprits étaient trop pareils dans leur distinction, leur impétuosité, leur facilité à se blesser et à s'émouvoir », paraît-il. Mais alors, puisque tout le monde, et jusqu'à ses amis intimes, ignorait que M. de Latouche fût marié (sa femme ne mourut pourtant qu'en 1843), puisqu'il vivait en célibataire, pourquoi Marceline n'aurait-elle pas été sa maîtresse ? On a beaucoup reproché au séducteur de M^{lle} Desbordes de n'avoir pas épousé son amie, ni reconnu son fils. Latouche avait au moins une raison péremptoire de ne le point faire : c'est qu'il avait déjà femme et enfant.

Cependant, ajoute-t-on, on ne trouve dans ses livres aucun « pauvre poète déchiré », aucun « barbier laid et intéressant », aucune sorte de « jambe de bois », ni même aucun roman, pièce ou nouvelle dont la scène se passe en Espagne, à part

les Dernières lettres de deux amants de Barcelone, ouvrage de circonstance et sans intérêt pour nous (ni d'ailleurs, je le crains, pour personne). Et l'on n'y voit pas davantage de héros portant le nom d'Olivier, sauf dans le pastiche de M^{me} de Duras que Latouche publia en 1826, et dans l'adaptation de la nouvelle d'Hoffmann : *Mademoiselle de Scudéri*, qu'il fit paraître sous le titre d'*Olivier Brusson* (1823). Mais qu'est-ce qui nous prouve que cette histoire espagnole, à laquelle M^{lle} Desbordes fait allusion dans sa mystérieuse lettre à Olivier déjà citée, et qui la passionne si fort, Latouche ne l'a pas détruite comme nous savons qu'il avait fait des autres ouvrages de sa jeunesse ? D'ailleurs, avec un peu de bonne volonté, on trouverait bien quelque analogie entre son roman de *France et Marie* et l'histoire de Marceline. C'est l'aventure d'un royaliste, Roger de Lavarenne, compromis dans la conspiration de Cadoudal et condamné à mort ; une jeune femme, son premier amour, l'épouse sans passion comme sans répugnance, afin de lui sauver la vie ; elle lui donne un enfant, mais bientôt Roger tombe éperdument épris de sa pupille,

Marie, qui l'adore à son tour : « La candeur, l'innocence, la sérénité, l'amour, respirent sur cette figure virginale », etc. (1). Cette Marie ressemble assez à notre naïve Desbordes, et la jeune femme que Lavarenne a épousée, et dont il a eu un fils, pourrait bien être M^{me} de Latouche..... Mais je crois qu'il est plus prudent de ne pas insister sur des rapprochements de ce genre.

En somme, rien jusqu'à présent ne nous autorise à mettre en doute les témoignages de Guttinguer et d'Hippolyte Valmore : tous deux s'accordent à nommer Latouche. Et nous possédons d'autre part une lettre qui laisse, semble-t-il, deviner bien des choses. Au lendemain de la mort de Latouche, Sainte-Beuve qui voulait lui consacrer un article (2), avait écrit à Marceline pour lui demander des renseignements (3). Voici la réponse qu'il reçut :

(1) *France et Marie* (Paris, 1836, 2 volumes in-8°). — Voir la *Revue des Romans*, par Emile G***, tome II, page 34.

(2) Paru au tome III des *Lundis*.

(3) On trouvera sa lettre dans Pougin, pages 107-108, et mieux dans Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, pages 233-234, note. M. Pougin a mal daté la lettre et son texte n'est pas exact.

« 18 mars 1851. — Un grand accablement m'a empêchée de vous répondre. Pardonnez-moi, je l'ai essayé plusieurs fois; mais dans quel coin de mon sort laborieux trouver de la solitude pour me recueillir?

« Pensez, cette fois, que c'est presque sur une tombe qu'il faut demander un peu d'ordre à mon esprit abattu. Comment oserais-je, de là, juger celui d'un autre? Quel jugement peut-on écrire avec des larmes dans les yeux?

« Oui, vous avez raison, ce serait par *éclair* (1), à mon insu, que vous saisissez les impressions gardées dans ma mémoire, la mémoire comprimée de cet esprit incompréhensible qui vous occupe. Mais nous ne nous voyons pas. Comment faire? Votre voix me ranimerait et je trouverais des paroles pour vous répondre. Ici, je suis trop en moi-même. C'est vraiment un triste asile, et je ne voudrais pas mêler un mot de tristesse personnelle à ma lettre. Mais je suis frappée à terre par tant de pertes irréparables! Ces cris sourds m'atteignent de partout comme une terrible électricité, et je sens bien que personne ne me tient compte de ce dernier coup de foudre, — que Dieu peut-être, qui sait tout, qui plaint tout! J'étais déjà en deuil, et à peine ai-je soulevé le voile qu'il faut le rabattre sur mon âme, et je n'en peux plus!

« D'ailleurs, je n'ai pas défini, je n'ai pas

(1) « Et qui mieux que vous peut m'en parler et m'en donner l'idée et *l'éclair*? » avait écrit Sainte-Beuve à Marceline.

deviné cette énigme obscure et brillante. J'en ai subi l'éblouissement et la crainte. C'était tantôt sombre comme un feu de forge dans une forêt, tantôt léger, clair, comme une fête d'enfant; un mot d'innocence, une candeur, qu'il adorait, faisait éclater en lui le rire franc d'une joie retrouvée, d'un espoir rendu. La reconnaissance alors se peignait si vive dans ce regard-là, que toute idée de peur quittait les timides. C'était le bon esprit qui revivait dans son cœur tourmenté, bien défiant, je crois, bien avide de perfection humaine, à laquelle il voulait croire encore.

« Il semblait souvent gêné de vivre, et quand il se dégoûtait de l'illusion, quelle amertume revenait s'étendre sur cette fête passagère!... Admirer était, je crois, le besoin le plus passionné de sa nature malade, car il était bien malade souvent, et bien malheureux! Non, ce n'était pas un méchant, mais un malade, car l'apparition seule d'un défaut dans ses idoles le jetait dans un profond désespoir, ce n'est pas trop dire. Il en avait un quand nous l'avons connu. Jamais il n'en parlait ouvertement dans nos entretiens, qu'il cherchait sans doute pour distraire un passé plein d'orages. Quelle organisation fut jamais plus mystérieuse que la sienne? Pourtant, à force de charme, de douceur sincère, mon oncle, qu'il aimait tout à fait, mon oncle, d'un caractère droit, pittoresque et religieux, le jugeait simple, candide, affectueux. Il l'a été! Il l'a été! Et heureux, et soulagé aussi de pouvoir l'être par cette affection toute unie!

« On l'a cru jaloux, littérairement parlant. Il ne l'a jamais été. Mais injuste, prévenu, oh ! oui. Sa colère et son dédain étaient si grands, quand il se détrompait d'un talent, d'une vertu, d'une beauté dont la découverte et la croyance l'avaient rempli de joie ! Après, quelle ironie contre sa propre simplicité ! Comme il se déchirait d'avoir été volé, disait-il, par lui-même ! Il souffrait beaucoup ; croyez-le et ne l'oubliez jamais. Il s'attendrissait d'une fleur et la saluait d'un respect pieux. Puis, il s'irritait d'oublier qu'elle est périssable. Il levait les épaules et la jetait dans le feu. C'est vrai.

« La politique ardente n'a-t-elle pas beaucoup aigri l'aménité native mêlée à son énergie ? Je l'ai souvent pensé. Un désintéressement incorruptible, qui lui eût fait supporter la misère sans une plainte, l'a rendu sans pitié pour les faiblesses de l'ambition, ou l'indolence — qu'il appelait crime, — dans le sentiment patriotique. Le secret de ses grandes solitudes est peut-être là.

« La patience minutieuse au travail était portée chez lui à un excès fatal à sa santé, comme à ses succès. Il s'y clouait en martyr. On eût dit alors (je le sais par d'autres que moi) que son cœur et sa tête s'emplissaient par degrés de fumée, et qu'elle étouffait quelquefois l'élan, l'abandon, le fluide, l'inspiration, que c'était alors comme une lampe qui n'a pas d'air. Si je dis mal ce qu'il me semble, vous devinerez le dessous. Ce n'est pas faire de la critique, mon Dieu ! Mais c'est plaindre son malheur et sa torture !

« Son enthousiasme pour la littérature allemande et pour la transformation de la vôtre l'a beaucoup subjugué. Depuis, j'ai osé m'étonner que sa poésie, bien qu'élégante, mais cérémonieuse peut-être, se fût à peine dégagée de l'esclavage dont il avait horreur, comme le prouvaient ses transports d'admiration pour les hardiesses cavalières de M. de Musset et les nouveautés de vous tous, qui le ravissaient d'espérance!

« Depuis lors, je n'ai plus rien su de distinct, ni pu regarder de près ce génie, devenu si amer. C'est par échos lointains, rares, tristes aussi, qu'il nous cherchait. Son livre de *Clément XIV* nous a rappelé ses entretiens les plus charmants avec mon oncle, qui l'excitait; *Fragoletta* m'a remplie d'étonnement et de terreur; *Grange-neuve* nous a ramenés depuis à nos instincts de le plaindre et d'espérer pour lui. Depuis, peut-être à force de contenir son imagination et sa parole écrite, il en a trahi la liberté et l'éclat. Ses derniers livres, je n'ai pas osé les lire!... Je vous le redis, peut-être inutilement; mais son esprit *parlé* était plus irrésistible quand il se croyait bien écouté et bien compris, et qu'il respirait de sa maladie noire. Seul, il songeait trop au public, qui juge à froid, juge formidable et sans appel! La flamme souffrait alors d'une rêverie trop longue. L'épouvante du ridicule paralysait l'audace qu'il applaudissait dans les autres. Il n'était pas homme à subir les humiliations de la terre, et il ne courait plus par

l'effroi de tomber !... Pour lui, plutôt périr immobile que d'exciter le rire en s'aventurant, ce rire qu'il n'épargnait pas toujours, dont il se repentait souvent ! Ne le croyez-vous pas aussi ? N'avez-vous pas bien judicieusement observé qu'il est loin *d'avoir fait le mal qu'il pouvait faire* ? C'est d'une justice et d'une charité profondes ce que vous dites là. (1)

« Quel immense empire n'a-t-il pas dû obtenir sur ses colères ? Quelle grandeur silencieuse de ne s'être pas vengé, lui dont l'orgueil brûlant s'est cru tant de fois si mortellement offensé, car le craindre, c'est l'insulter ! Il faut trouver dans ce courage qu'il a eu, muet et solitaire, de quoi racheter toutes les larmes qu'il a fait couler. Vous le pensez, n'est-ce pas ? Oh ! pensez-le, dites-le, comme vous savez tout dire, pour être équitable, car il y a des choses qui sont entendues entre ciel et terre, et qui peuvent consoler partout !

« Décidez si cette âme ombrageuse n'a pas limité elle-même son essor, si les souffrances du corps n'ont pas obscurci cette gloire, qui s'annonçait si haute !

« Voilà tout ce qu'entre vous et moi je puis formuler de ma pensée... En quoi peut-elle aider la vôtre ? Du moins, dans ce monde et partout,

(1) « ... Rendez-m'en l'impression vive, poétique, indulgente, comme il sied envers ceux *qui ont fait moins de mal qu'ils n'en pouvaient faire* ! » (Sainte-Beuve à Marceline.)

c'est ainsi que je vous la dirai toujours, parce que je crois en vous, à votre indulgente amitié pour la mienne, et pour l'obscurité de ma raison.

« Marceline DESBORDES-VALMORE. »

C'est quand on la compare aux autres lettres de M^{me} Valmore qu'on sent toute la valeur de cette épître clairvoyante et pathétique. Comme Marceline voudrait « trouver dans ce courage qu'Il a eu, muet et solitaire, de quoi *racheter toutes les larmes qu'il a fait couler!* » Comme elle voudrait se convaincre elle-même qu'Il était « simple, candide, affectueux! » « Il l'a été! Il l'a été! » Certes il n'y a pas, dans toute la correspondance de M^{me} Valmore, un seul portrait, non seulement aussi *senti*, mais aussi vrai que celui-là. D'ordinaire la bonne Marceline ne paraît guère distinguer les caractères, puisqu'elle ne décrit pas les ridicules. Elle considère le monde avec une bienveillance qui ne laisse pas de sembler un peu fade, à la longue. Pas une fois elle ne récrimine contre tant de gens qui l'ont cruellement déçue au cours de sa vie. C'est d'une sainte; mais cela enlève bien du piquant à sa correspondance. La seule per-

sonne dont elle se soit jamais permis d'envoyer à son mari un croquis presque méchant, c'est M^{me} O'Donnell, la sœur de Delphine de Girardin :

« 14 avril 1827. — J'ai dîné... avant-hier, avec la brillante M^{me} O'Donnell, la fille de M^{me} Gay. Je n'en veux pas beaucoup. On dirait un charmant gendarme déguisé. Elle parle... toujours ! et sa voix est grosse comme un basson. Elle montre ses dents avec une sorte de grincement qui fait mal, et sans doute elles jauniraient devant les tiennes, mon Prosper, si humblement cachées sous tes belles lèvres. Elle m'a dit un mal affreux de M. de L[atouche], à la bonne heure !... »

Seraient-ce par hasard ces médisances sur M. de Latouche qui ont fait trouver à Marceline la voix de M^{me} O'Donnell si « grinçante ? » Pourtant elle continue ainsi :

« A la bonne heure ! Il [M. de Latouche] est à la campagne, ce qui me dispense d'aucune démarche, où je ne suis pas portée. »

Et vraiment il m'est impossible de discerner dans ces lignes le témoignage d'une sympathie exagérée. — Or, dans ses autres lettres, Marceline montre tout aussi peu

d'affection pour M. de Latouche. Sans doute, elle admire son talent et ses ouvrages, puisque, dans un seul recueil de vers, les *Pleurs*, j'ai compté qu'elle lui emprunte jusqu'à sept épigraphes (1). Mais, de l'homme même, voyez sur quel ton elle parle :

« 4 décembre 1832. — ... En passant, je suis descendue chez M. de Latouche, à qui j'ai laissé mon nom et mon adresse. Je doute qu'il vienne, car il habite presque à demeure à la campagne. Enfin c'est comme un devoir rempli... »

« 29 juillet 1839. — Me voici de retour après l'avoir ardemment souhaité. Je ne suis bien nulle part et jamais je ne me ferai ma place dans cette maison [celle de Latouche] où toutes les instances, toutes les séductions m'entourent, et trop, tu le sais, pour me laisser la sécurité de l'avenir. Si c'est de l'ingratitude, j'en avais à mon insu, mais j'ai peut-être trop souffert pour ne pas avoir un étrange besoin de retirement et d'une liberté sauvage... »

Un simple mot explique tout : les lettres où Marceline s'exprime ainsi sur Latouche

(1) Et sur le manuscrit original d'une des pièces (qui m'a été communiqué par M. Louis Loviot), je relève encore deux épigraphes tirées de *Clément XIV et Carlo Bertinazzi*.

sont adressées à son mari. D'ailleurs, ce qui est curieux, c'est que c'est ordinairement Valmore qui engage sa femme à traiter en ami l'auteur de *Fragoletta*. Et ce Valmore était un « cabotin » insupportable, sans doute, mais délicat, ombrageux même en matière d'honneur, très jaloux de sa femme, tout à fait incapable d'on ne sait quelles complaisances. Ignorait-il donc le passé de Marceline? — Aussi bien serait-il temps de parler de lui.

CHAPITRE VIII

LE MARIAGE DE MARCELINE

Le beau Valmore. — La fanée Marceline. — Déclaration. — Mariage d'inclination. — Goût de Marceline pour son jeune mari. — Que ce goût s'accommode d'un amour romanesque.

Il avait fallu beaucoup de courage à la pauvre Marceline pour rester à Bruxelles après la mort de son enfant (11 avril 1816). Elle y demeura pourtant, et même elle y reprit bientôt le théâtre. On peut l'en croire quand elle nous dit que ce fut là « le plus grand sacrifice de raison » qu'elle eût jamais fait (1). Mais son père n'avait pour vivre que ce qu'elle lui envoyait d'argent.

Cependant, en avril 1817, la direction de

(1) Lettre citée du 5 septembre 1816.

la Monnaie engagea un jeune tragédien qu'on appelait Valmore au théâtre (de son vrai nom François-Prosper Lanchantin). Marceline l'avait connu tout enfant à Bordeaux, au temps qu'elle parcourait la France avec sa mère (1). Ce Valmore avait un oncle général de division et baron de l'Empire, paraît-il (2). Mais son père n'était qu'un pauvre acteur comme lui, qui jouait encore sur les scènes de province en 1822, et sans grand talent s'il en faut croire les notes que lui consacre Duverger, « inspecteur des Menus-Plaisirs du Roi », en 1818 : « Age : de cinquante-cinq à cinquante-huit ; physique : bon, mais physique dur ; appointements (en aperçu) : 4.500 ; observations : grande habitude, mais peu de paternité ou de sensibilité. » (3)

Prosper Valmore était fort beau, comme en témoignent ses portraits (4) ; et cette qualité naturelle, jointe sans doute à d'autres mérites, lui avait attiré, à dix-huit

(1) I, 191.

(2) Selon Sainte-Beuve, *M^me D.-V.*, p. 17, note.

(3) Archives nationales O³ 1621. — Cf. O³ 1786 ; F⁴⁷ 1299³.

(4) Bibliothèque et Musée de Douai.

ans, les leçons, les faveurs et la protection de M^{lle} Raucourt, qui alors ne comptait guère plus de cinquante-six printemps. C'est apparemment à cette illustre personne qu'il dut d'obtenir, le 12 février 1812, son ordre de début aux Français (1). Il monta pour la première fois sur la scène le 28 avril suivant dans le rôle d'Arsace de *Sémiramis*. M^{lle} Raucourt avait tenu à figurer aux côtés d'un si jeune ami, dont elle était fière. Jamais elle ne joua mieux *Sémiramis*, constatent les journaux du temps : « On voyait bien que le maître cherchait à électriser son élève. » C'est qu'elle lui était si attachée ! Il y parut surtout en 1813, quand Valmore fut atteint par la conscription : la désolée Raucourt fit son possible pour le conserver, et elle y parvint grâce au général Hulin qui, dit-on, ne fut pas insensible à ses charmes. C'est ainsi que le joli garçon continua de tenir aux Français « les seconds rôles tragiques et comiques et tous autres rôles qui lui seront distribués », par exemple celui de

(1) Il est engagé en avril 1812 aux appointements de 2.000 francs ; en avril 1813 à ceux de 2.400 francs. Il joue jusqu'en janvier 1815 (Archives nationales O² 45). Il fut ensuite à Nantes, puis à Bruxelles.

Jupiter dans *l'Amphytrion* de Molière. Hélas ! ce dieu amoureux, qu'il représentait si bien, lui porta malheur. Le 2 mai 1813, au moment qu'il apparaissait sur son nuage, beau, majestueux, armé de sa foudre et les pieds sur son aigle, la corde qui le soutenait en l'air cassa et le précipita de 45 pieds sur la scène. On l'emporta, moulu, brisé, rompu, et il dut garder le lit durant plusieurs mois (1). Cette maladie fut trop longue pour la constance de M^{lle} Raucourt, paraît-il. Au surplus, elle mourut peu après, de vieillesse, en 1816.

Après un court séjour à Nantes, Valmore s'en vint donc à Bruxelles. Il avait alors vingt-quatre ans. Jeune premier, il jouait sans cesse avec M^{lle} Desbordes, et il n'était presque pas de pièce où il ne lui fallut être amoureux d'elle, si bien qu'à force de l'adorer sur la scène il finit par croire qu'il se devait à lui-même de l'aimer à la ville. Marceline, pourtant, n'était plus dans sa première fraîcheur : l'inspecteur Duverger, qui la vit à Bruxelles en 1818, lui consacre,

(1) Note publiée par M. Rivière (I, 200). — *Mercur de France*, mai 1813, page 321.

dans son rapport sur les théâtres de province, ces brèves et sèches notes, plus émouvantes pour nous que de longs commentaires : « Genre d'emploi : jeune première ; âge : trente-six ans [erreur : elle en avait trente-deux] ; physique : très usé ; appointements : 6.000 ; observations : toujours du talent, mais trop de sensibilité (1). » Pauvre femme ! Au reste, en dépit de son « physique très usé », elle triomphait alors au Théâtre de la Monnaie, précisément par cette sensibilité romantique que le classique Duverger considérait comme un défaut ; et l'on comprend, en effet, qu'elle devait figurer une héroïne troublante pour des cœurs romanesques, cette Marceline si pâle, émue, éplorée, et toute tremblante de sentiment. Certainement ce sont ses larmes et sa tristesse qui enchantèrent le jeune Valmore, et il l'aima tout d'abord pour son beau chagrin.

Donc il lui fit sa déclaration, et elle en fut touchée, et elle en fut même flattée (n'oublions pas qu'elle avait alors trente et un ans, que Valmore en avait vingt-quatre,

(1) Archives nationales, O³ 1621.

qu'elle était fanée, qu'il était beau, et qu'il semblait même avoir du talent). C'est pourquoi — quand elle eut reçu une lettre où le séduisant jeune premier lui disait : 1° qu'il l'adorait et qu'il l'adorerait toute sa vie; 2° qu'il voyait bien qu'elle ne l'aimait pas; 3° qu'il allait la fuir (mais il était forcé de se jeter presque tous les soirs à ses pieds, sur la scène) — elle lui répliqua par l'épître qui suit :

« *Bruxelles, 1817.* — Non, Monsieur, je n'ai pas répondu. Je ne voulais donner aucune suite à ce que je regardais comme un badinage. Cette idée m'avait glacée de crainte.

« Quelle lettre vous m'écrivez aujourd'hui ! Qu'elle m'a troublée ! N'abusez pas des expressions, croyez-moi, n'en abusez jamais. Il n'y a rien de si sincère que mon cœur. Je ne puis vous le donner qu'en donnant ma vie, et ce n'est pas à votre âge, entouré de mille séductions, que l'on promet un amour sans bornes, sans terme que le tombeau !... Ne cherchez donc pas à l'inspirer à moi, — j'ai tant souffert !

« Oui, vous ferez bien de m'éviter. C'est tout ce qu'il y a de raisonnable dans vos projets que je ne comprends pas. Je vous éviterai aussi — j'en ai déjà pris la triste habitude. Que ne ferais-je pas pour être en repos avec moi-même. N'auriez-vous aucun regret si vous me rattachiez

à l'existence pour m'en faire un jour un autre genre de douleur? Ah! laissez-moi, je vous prie: triste comme je le suis, je ne suis pas faite pour aimer. Je ne puis l'être jamais non plus. Je ne crois pas au bonheur!

« Pourquoi dites-vous que votre mélancolie éloigne mon cœur du vôtre? Pensez-vous cela? Etes-vous bien naïf quand vous me l'écrivez?

« Vous faites un reproche à notre malheureux état de nous avoir rapprochés l'un de l'autre. Cette expression est bien dure. Si vous vous en plaignez, quel droit n'aurai-je pas de le haïr? Pardonnez-lui pourtant, il peut tout réparer en nous séparant bientôt. Il me restait à savoir que vous le désirez pour rendre ce départ plus certain.

« Non, ce n'est pas votre tendresse qui vous a conseillé jamais de m'écrire, — ce n'est pas non plus votre excellente mère, qui vous aurait détourné de troubler mon âme. Pour le monde entier, je ne voudrais affliger la vôtre, entendez-vous? De quoi m'accusez-vous donc? Quelle autre preuve puis-je vous donner à présent de l'estime que je vous ai vouée, et dont je renouvelle encore l'assurance pour toujours?

« M. DESBORDES. »

Ayant reçu cette lettre, Valmore dut en concevoir un grand espoir. Car c'est le sourire des dames qui décourage ordinairement les messieurs, et la crainte du ridicule est le

plus sûr bouclier des coquettes. Mais notre tendre Marceline n'était rien moins que souriante et coquette, et sans doute elle n'aurait pas eu grand'chance de résister à ce jeune amoureux pour peu qu'il eût été habile. Déjà, dans cette lettre écrite avec la plus naïve franchise, ne lui laissait-elle pas entendre qu'elle était touchée, quand elle le priait de ne plus lui parler en des termes qui la « glaçaient de crainte » et qui « troublaient son âme ? » Si elle ne l'aimait pas encore, du moins le lui déclarait-elle avec une douceur et une honnêteté tout à fait propres à ne le point décourager. Mais Valmore n'était pas plus roué que Marceline : en 1817, la mode n'est plus aux Valmont et elle n'est pas encore aux Don Juan sataniques et byronesques ; les jeunes gens, qui s'appliquent à traiter toutes choses avec la plus impitoyable gravité (voyez plutôt le ton de leur critique dans leurs petites revues littéraires) (1), font l'amour avec un sérieux imperturbable. Et d'ailleurs on peut aussi bien croire que Valmore était éperdument

(1) Le livre de M. Ch.-M. des Granges : *la Presse littéraire sous la Restauration* (Paris, 1908, in-8°), est bien instructif à cet égard.

épris de Marceline. Quoi qu'il en soit, il ne gagna sur elle aucun avantage, comme le montre la seconde lettre qu'elle lui écrivit :

« *Bruxelles, 1817.* — Monsieur, j'ai pris, dites-vous, votre timidité pour de la fierté. Vous avez pris ma tristesse pour du dédain. Nous nous sommes trompés mutuellement. Comment pourrait-on dédaigner quelqu'un que l'on a appris à estimer depuis longtemps? Mais pourquoi vous excuser avec moi? Quel reproche ai-je fait? Quel motif et quel droit pouvais-je en avoir?

« Vous avez la bonté d'attacher quelque prix à mon opinion, et vous voulez la connaître. Eh bien, Monsieur, la voici : je vous crois toutes les qualités d'un honnête homme, jointes aux penchans de votre âge.

« Toute ma pensée vous est connue à présent. Ne vous blessez donc plus d'une réserve naturelle aux personnes malheureuses. Ne l'attribuez jamais au dédain, s'il est vrai que vous l'avez pensé, et croyez que dans tous les temps de ma vie ce serait un bonheur pour moi de vous prouver, autrement que par ma gaîté, l'estime particulière que je me plais à porter à votre famille, et à vous, Monsieur.

« N'est-ce pas là tout ce que vous désirez savoir?

« Vous devez être assuré présentement que personne n'est plus sincèrement que moi votre humble servante. M. DESBORDES. »

On remarquera la phrase où Marceline laisse entendre à son amoureux qu'elle se méfie des jeunes gens de son âge et de leurs « penchants ». C'est donc sur ses intentions que Valmore eut tout d'abord à la rassurer. Mais quand elle sut à n'en pas douter qu'il voulait l'épouser, je pense qu'alors elle se sentit plus qu'à moitié séduite. Encore une fois, ce beau jeune homme, qui lui offrait l'occasion de refaire sa vie, avait sept ans de moins qu'elle, déjà fanée et marquée par le chagrin ; il était amoureux, il était aimable, et elle l'aima. Car ce ne fut pas une femme résignée qu'unit à Prosper Valmore, le 4 septembre 1817, ce même baron Devos qui enregistrait dix-huit mois plus tôt le décès de l'enfant de M^{lle} Desbordes (1) : ce fut une véritable amoureuse. Je n'oublie pas qu'elle assure, dans son poème de *l'Inconstance* (2), que son mariage fut un mariage de convenances ; — et, pour le dire en passant, on se demande avec curiosité ce que put bien penser Valmore lorsqu'il lut, en 1818 :

(1) L'acte de mariage a été publié dans *le Gaulois* du 1^{er} mai 1898.

(2) La pièce est incomplète dans l'édition Lacaussade, I, 55 ; voir l'édition 1819, page 48.

Inconstance ! affreux sentiment !
 Je t'implorais... je te déteste !

.

Pour me venger d'un cruel abandon,
 Offre un autre secours à ma fierté confuse.
 Tu flattes mon ennui, tu séduis ma raison :

Mais mon cœur échappe à ta ruse ! (1)

Oui, prête à m'engager en de nouveaux liens,
 Je tremble d'être heureuse, et je verse des larmes...

Oui, je sens que mes pleurs avaient pour moi des
 [charmes,

Et que mes maux étaient mes liens !

.

Si tu veux m'égarer dans l'amour que j'inspire,
 Si tu ne veux changer ton ivresse en remords,
 Arrache donc mon âme à ses premiers transports !

.

. En vain à mes genoux

Tu promets d'enchaîner un amant plus aimable,

.

Et mon cœur fut créé pour n'aimer qu'une fois !

Mais lisez à présent la lettre enflammée
 qu'elle écrivait à Valmore au temps de
 leurs fiançailles (2), ou bien celle-ci, qui
 date (du moins je l'espère) du lendemain de
 la noce :

(1) Variations de l'édition 1820, page 48 : « Tu flattes
 mon orgueil, tu séduis ma raison ; — Mais mon cœur
 est plus tendre ! il échappe à ta ruse ! »

(2) Publiée par M. Rivière, I, page 4.

« *Bruxelles, 1817.* — Sais-tu, Prosper, ce que j'ai trouvé dans ta lettre? — Une âme que la mienne attendait!... hier... tous ces jours qui semblent écoulés pour les autres ne le sont pas pour moi; ils m'entourent — le temps s'arrête pour me laisser libre de respirer — je mourrais s'il s'échappait trop vite. — Tomy! mon adoré Tomy! (1). Si ton cœur est agité, vois comme ma main tremble.

« Je suis heureuse. — Comme mon âme s'ouvre à ce mot oublié, effacé depuis... toujours! Tu l'as gravé pour moi au ciel, en ce monde... partout... Je le lirai dans tes yeux! Quoi! la vie est donc le bonheur?... Que Dieu te comble d'une félicité pareille [à celle] où je suis. Je ne sais où je suis : dis-le-moi, mon amour! Oh! oui, Tomy, prends garde à ma vie, on meurt de joie.

« As-tu vu hier, as-tu vu ma tendresse? dans ma douleur... dans l'ivresse qui l'a suivie? Oh! pourquoi regretter quelques heures d'un si vil tourment? Quel charme l'a payé! Quelle âme tu m'as donnée!... Oh! je ne sais plus écrire, en vérité. Adieu, Prosper, mon cher époux!

« Ton père m'aime beaucoup.

« J'ai tant d'égards pour lui que je vous aime un peu. N'est-il pas vrai que je suis bien polie?

(1) Ils avaient joué ensemble, à Bruxelles, une comédie de Desforges : *Tom Jones à Londres*, où son mari tenait le rôle de Tom, et elle-même celui de Sophie Western.

Vous allez voir tout à l'heure ma gracieuse révérence.

« Oh ! laisse-moi donc lire encore une lettre chérie qui me brûle le cœur !

Franchement, est-ce là le ton d'une femme qui s'est donnée par raison, et une modeste affection conjugale s'exprime-t-elle à l'aide de tant de points d'exclamation ? « Je ne te quitterai jamais. Promets-moi de ne plus me quitter ! Je n'existe qu'avec toi. Oh ! que cela est vrai ! » (1818.) — « Plus jamais, mon amour, plus jamais je ne m'arracherai de toi, c'est volontairement s'arracher le cœur ! » (22 mars 1820.) — « J'aime mieux te dire que je t'aime de toute mon âme, que je suis triste sans toi, que je n'ai pas non plus de courage si ce n'est pour t'écrire, et que tout mon être appelle l'instant de te presser dans mes bras : j'aurai bien de la force pour cela ! » (23 mars 1820.) — « Ah ! mon cher Prosper, que je m'ennuie sans toi ! En te quittant, je suis rentrée tristement à la maison. Qu'elle est grande et silencieuse ! Je me suis couchée comme un petit loup dans notre lit. C'était comme un désert. » (19 avril 1821.) — « Je te vois, je te parle et je t'aime. Je souffre

de tout ce qui te tourmente, mais quelle force je trouve dans ton Amour pour moi ! » (11 juillet 1839.) — « Je t'aime ! mon cher Mari. Je t'aime ! Ce devrait être ma vraie signature, mais qu'il est doux d'y joindre le nom que tu as bien voulu me donner ! » (20 août 1844.) — « ... Oui, c'est Jupiter que tu vois suspendu sur la mer. Je le vois ici, devant notre croisée, quand le vent n'éteint pas cette belle lumière. Avant de me coucher, je la regarde longtemps : c'est d'une douceur infinie. Que je t'aime de la partager et de me joindre à toi dans ce moment ! » (14 août 1844.) Connaissez-vous donc beaucoup d'époux de cinquante-huit et cinquante et un ans qui, pour se consoler d'être séparés, se promettent ainsi de regarder, à la même heure, les étoiles ? Et, je vous le demande, est-ce que cette ménagère est sans passion, qui termine une lettre avec tant de lyrisme domestique :

« J'ai tes chaussettes de soie noire, j'ai pour un gilet divin, j'ai mon cœur qui t'aime et te demande ! Au revoir !

« Ta femme, MARCELINE VALMORE. » (1)

(1) 14 août 1844.

Non, décidément M^{lle} Desbordes n'était pas femme à se marier seulement par raison et elle aima très vivement son jeune mari, je vous assure. — Mais non plus elle n'était pas femme à oublier celui qui l'avait fait souffrir avec une si irrésistible cruauté, et celui-là aussi, elle l'aima toute sa vie : « Mes genoux ployent encore, et ma tête est souvent courbée, comme la tienne, sous des larmes *encore* bien amères, écrit-elle en 1836 à Pauline Duchambge (1). La *seule* âme que j'eusse demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne. Quel horrible serrement de cœur à porter cela jusqu'à la mort ! » Et deux ans plus tard (2) : « Venir en Italie pour guérir un cœur blessé à mort d'... [*elle a laissé le mot redoutable en blanc sur le manuscrit*], c'est étrange et fatal ! » — Enfin, ne voit-on pas qu'après l'avoir célébré toute sa vie, elle chante encore son amant — et avec quels accents ! — dans ses poésies posthumes ?

Ainsi M^{me} Valmore aima bientôt ses deux hommes à la fois... Et pourquoi pas ? Ce qu'elle chante, dans ses poèmes écrits après son mariage, c'est un souvenir ; ce qu'elle

(1) 24 déc. 1836. C'est elle qui souligne *encore* et *seule*.

(2) 30 juillet 1838.

célèbre, dans ses derniers vers, c'est l'amant éternellement jeune, cruel et charmant qui l'a si voluptueusement blessée au temps de sa jeunesse. Qu'est-il devenu après leur séparation, qu'a-t-il de commun avec l'ami de son mari, avec ce mûr et neurasthénique personnage qu'est maintenant, vers 1830, M. de Latouche? Elle n'en veut rien savoir. Si Marceline n'avait plus jamais vu son ami après leur rupture, si elle n'avait plus jamais rien su de lui, elle aurait pu aussi bien écrire tous ses livres. Encore une fois, ce n'est pas un homme, c'est un souvenir qu'elle aime, et l'on conçoit très bien, il me semble, comment le goût positif qu'elle avait pour Valmore s'accommodait de cette passion excessivement littéraire. Littéraire, car, après tout, un sentiment qu'on passe sa vie à mettre en vers, devient forcément un « sujet » comme un autre. Et, d'autre part, on voit assez que les gens d'imagination sont fort enclins à se jouer à eux-mêmes leurs sentiments, même les plus sincères. Il y eut donc apparemment dans cette passion romanesque et chimérique pour un absent, beaucoup de littérature. Marceline l'éprouvait cependant, — et donc Valmore pouvait souffrir.

CHAPITRE IX

L'AMI DU MÉNAGE

Latouche entre en relations avec les Valmore. — Son influence sur le ménage. — Les services qu'il lui rend. — Valmore « savait »-il? — Il savait que sa femme avait eu une liaison. — Connaisait-il le nom de l'amant? — Sa jalousie. — Il souffre quand Marceline publie ses poèmes d'amour. — Conclusion.

Or Valmore était dans les meilleurs termes avec H. de Latouche. C'est à la fin de 1819 qu'il était entré en relations avec lui. Je sais une lettre inédite, datée du 5 octobre 1819, où Latouche écrit à Marceline comme à une femme qu'on n'a jamais rencontrée encore : il lui dit qu'il ira volontiers lui faire une visite dans sa famille et il ajoute : « Il me semble que je m'y présente comme un ami tant vos écrits m'ont déjà fait connaître et

estimer l'auteur (1). » Et voici maintenant une autre lettre inédite de M^{me} Valmore à Latouche, la seule qu'on connaisse ; elle doit être de 1820 environ :

« Monsieur,
« Monsieur de Latouche, homme de lettres,
« Paris.

« Monsieur,

« Je vous dois beaucoup plus que je ne puis exprimer pour les marques d'intérêt qui m'honorent et me touchent.

« Venez, comme un ami, n'oubliez pas que c'est vous-même qui avez tracé ce mot, et qu'il double le plaisir de votre lettre. Le même titre, si vous y tenez un peu, terminera la mienne, et je me rappelle qu'il y a longtemps que j'en éprouve pour vous les sentiments.

« M^{ne} DESBORDES-VALMORE.

« Demain, après-demain, tous nos jours vous appartiennent. Mon mari vous remerciera lui-même de votre présent. Je vous sais un gré infini du plaisir que m'a fait la lecture de ce charmant ouvrage. » (2)

Les relations, ainsi engagées entre Latouche et les Valmore, continuèrent. Même,

(1) Catalogue de la librairie Charavay, 15 décembre 1906.

(2) Bibliothèque nationale, ms. fr. n. acq. 2765, folios 106-107.

l'auteur de *Fragoletta* ne tarda pas à prendre une grande influence sur l'innocent ménage, comme on va le voir.

Le 3 décembre 1825, le duc Mathieu de Montmorency avait été élu à l'Académie (parce qu'il était fort grand seigneur et qu'il avait une conversation agréable). Il fit savoir qu'il voulait abandonner son traitement d'*immortel* à un littérateur malheureux. Aussitôt, M^{me} Récamier lui désigna M^{me} Desbordes-Valmore. Elle n'avait jamais vu Marceline, mais elle connaissait ses vers par Latouche qui les lui avait apportés et qui l'entretenait souvent de sa protégée. Donc M^{me} Récamier pria l'auteur de *Fragoletta* de se charger de la négociation. (1)

«... Je suis bien profondément touché de votre bonté pour M^{me} Desbordes, répondit-il aussitôt. Je vais lui écrire pour lui conseiller très fort de ne point refuser une faveur où votre intervention met tant de bon goût, et, *si elle vient du roi*, notre poète, qui est maintenant exilée à Bordeaux, s'empressera, j'ose en répondre, de témoigner toute sa reconnaissance. »

(1) Voyez *Souvenirs et correspondance tirés des Papiers de M^{me} Récamier*, II, pages 190-198.

Latouche n'était pas à ce moment très bien renseigné sur l'origine du bienfait qu'on offrait à Marceline. Dès qu'il sut que ce n'était pas une pension ministérielle, mais un secours, une aumône en quelque sorte du duc de Montmorency, il écrivit à M^{me} Récamier :

« *Lundi 11... (sic) 1825.* — ... Cette pension que vous appelez ingénieusement *académique*, cette faveur que vous avez obligeamment rêvée pour M^{me} Valmore, elle sera refusée. Je n'ai encore reçu, ainsi que vous, et je n'ai pu même recevoir aucune nouvelle de Bordeaux; mais cependant je vous prédis et je vous certifie le refus: refus noble, simple, empreint de reconnaissance pour vous, mais enfin un refus... »

Et en effet, le 23 décembre 1825, Marceline déclina, par une lettre fort adroite d'ailleurs (1), l'aide qu'on lui offrait. « L'humble et digne plébéienne, assure Sainte-Beuve (2), n'aurait pas supporté qu'on pût dire d'elle ce que le monde malin disait d'un autre littérateur assez distingué et le plus long de taille que j'aie connu,

(1) Cette lettre à M^{me} Récamier a été publiée par M. Pougin, pages 145 sq.

(2) Page 58.

qu'on avait surnommé *le pauvre de M. de Montmorency*. » En réalité, je ne crois pas beaucoup que ce soit Marceline qui ait tenu à refuser la pension : elle avait ses enfants, à peine de quoi vivre, et elle était modeste, humble même comme dit Sainte-Beuve. Mais son mari était là, qui veillait. Il avait tout à fait la manière noble de « l'illustre Delobelle » ce Valmore : il me semble l'entendre déclarer, par une expression qu'il chérissait, que sa « dignité d'homme » lui interdisait d'accepter une aumône déguisée. D'autre part, M. de Latouche encourageait en sous-main à décliner le secours, et l'innocent ménage l'écoutait comme un oracle, à ce moment... Bref, Marceline se laissa persuader, et, pour remercier son conseiller, elle décida, d'accord avec son époux, qu'elle lui ferait don de son portrait (1). — Vraiment, on ne peut s'empêcher de remarquer ici que l'infortuné Valmore choisissait là une malheureuse façon de témoigner sa reconnaissance.

Mais Latouche se comportait comme son meilleur ami et travaillait à le faire entrer

(1) Voyez plus loin la lettre du 26 février 1840.

aux Français (1). Il aidait aussi Marceline. Avec son goût très sûr, il s'était passionné pour le talent de notre amie ; il lui donnait des conseils ; il était en quelque sorte son directeur de conscience littéraire ; et la modeste femme de lettres finissait par s'en remettre entièrement à lui du soin de choisir parmi ses manuscrits, ceux qui paraîtraient dignes d'être publiés (2). Nous avons des lettres où elle dit à son oncle :

« 26 février 1826. — ... Vous le recevrez dans peu de jours [il s'agit d'un de ses poèmes : *le Pauvre Pierre*] avec d'autres pièces dans lesquelles M. de Latouche qui ne se lasse pas d'être toujours bien pour nous, choisira ce qu'il faut livrer à l'impression pour satisfaire à la demande de M. Ladvocat... Quoique M. de Latouche ait voulu se soustraire à ma reconnaissance en ne m'écrivant pas, je n'ai pu résister à lui en dire une partie, et puis j'ose croire qu'il devine ce que je pense. Toute ingrate que je suis, j'éprouve pourtant que c'est au fond du cœur que se gravent de tels souvenirs. »

(1) M^{me} Valmore à son mari, 28 mai 1833 au soir.

(2) Le Catalogue de la librairie Charavay de mars 1906 analyse ainsi une lettre de Marceline à son oncle (1825) : « Elle parle d'une nouvelle édition de ses poésies. Elle s'en remet à M. de Latouche pour leur publication ; il vient de lui écrire après un silence de cinq ans. »

« 21 juin 1826. — ... On m'a dit que M. de Latouche avait les vers que je destinais à l'impression et qu'il trouve mieux de garder pour une autre fois. Il ne m'écrit pas et je ne veux pas le fatiguer de mes lettres ; mais dites-lui, en le remerciant mieux que je ne le ferais moi-même, qu'il devrait me faire envoyer une épreuve pour que je regarde un peu comment on m'arrange, car ils font tout cela comme si j'étais morte... (1)

Ainsi vers 1826, Latouche surveille la publication des premiers recueils de M^{me} Valmore : il en choisit la matière ; il en corrige les épreuves, etc. Et bien des années plus tard, Marceline se rappelait cela avec émotion, quand elle écrivait mélancoliquement à Antoine de Latour :

« ... Une fois en ma vie, mais pas longtemps, un homme d'un talent immense m'a un peu aimée jusque-là de me signaler, dans les vers que je commençais à rassembler, des incorrections et des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais cette affection clairvoyante et courageuse n'a fait que traverser ma vie, envolée de côté et d'autre. Je n'ai plus rien appris, et, vous le dirai-je, Monsieur ? plus désiré de rien apprendre. Je monte et finis comme je peux une existence où

(1) Pougin, pages 148-149, 161.

je parle plus souvent à Dieu qu'au monde... Il faudrait, pour ma justification, redescendre dans des temps qui me font peur à repasser... » (1).

*
* * *

Eh bien! Valmore savait-il que l'homme dont sa femme et lui acceptaient ainsi les conseils et les services: son ami Latouche avait été le séducteur de M^{lle} Desbordes? Mais savait-il seulement que celle-ci avait eu une liaison avant son mariage?

Pour cela, il n'en faut pas douter. Songez que, lorsqu'il connut Marceline à Bruxelles (1817), il y avait à peine un an qu'elle avait conduit son enfant au cimetière; tout le monde avait vu ce petit garçon de six ans; et comment Valmore n'eût-il pas appris, ayant au théâtre tant de braves camarades, les malheurs de l'ingénue qu'il se proposait d'épouser? Lisez d'ailleurs ce fragment inédit d'une lettre de Marceline:

« 2 décembre 1846. — ... Je pense quelquefois, écrit-elle à son mari, qu'il doit quelquefois

(1) A Antoine de Latour, le 7 février 1837, en le remerciant d'un article sur ses poésies paru dans la *Revue de Paris* du 18 décembre 1836. (Voyez Sainte-Beuve, *M^{mo} D.-V.*, pages 119-120.)

remonter à ton âme de bien doux souvenirs en traversant ces rues désertes belges. Tes pieds doivent quelquefois brûler sur les pavés que tu pressais pour me chercher ! mon ami ! *Pourquoi n'étais-je pas digne de toi ? Pourquoi cette idée humiliante a-t-elle eu l'influence la plus funeste sur notre vie à deux ?* »

Il résulte clairement de ces lignes que Valmore connaissait le passé de M^{lle} Desbordes, et nous en sommes fort aises. Ah ! que nous l'excuserions, la pauvre fille, si elle avait oublié de conter sa triste histoire à son époux ! Mais tout de même, nous préférons qu'elle ne lui ait rien caché — pas même le nom de celui qui l'avait séduite. Malheureusement, cela, c'est plus douteux.

Car Valmore aurait-il ainsi accueilli Latouche, s'il avait *su* ? J'entends bien qu'étant acteur et romantique, il devait avoir du goût pour les situations dramatiques et compliquées. Même dans la vie de tous les jours, les comédiens aiment les beaux gestes et les grandes phrases (c'est pourquoi ils se conduisent souvent avec beaucoup de générosité). Quelle belle scène à imaginer dans le goût romantique que celle de Valmore, de Marceline et de

Latouche! Explications réciproques, franchise, magnanimité générale, serments d'amitié inviolable entre les deux hommes, etc., etc. (Cf. George Sand, Musset et Paganello). Vous pouvez lire des scènes de ce genre dans une centaine de romans parus de 1810 à 1850.

Pourtant on voit seulement dans la correspondance que Valmore était très jaloux et que, même, il ne savait pas toujours s'empêcher de reprocher à Marceline un passé qu'elle lui avait avoué. Ses parents avaient considéré comme une sottise le mariage de leur beau garçon avec une pauvre actrice, plus vieille que lui de sept ans, et ils ne manquaient pas de le lui dire, et il ne manquait pas d'en être influencé. De plus, comme il est naturel, il souffrait cruellement quand sa femme publiait tant de vers où elle se mourait de passion pour son premier amant, et il avait beau se dire que c'était de la littérature... Or, cette jalousie avait rendu très douloureuses, pour Valmore et pour Marceline, les premières années de leur vie commune : « Ta lettre... m'a reportée à des temps de torture et de malheur qu'il ne faut pas réveiller, puisque j'ai pu y sur-

vivre, écrit un jour notre amie à son époux (1). Quoi! j'impose, moi! moi si écrasée alors *dans le sentiment de dédain que je croyais t'inspirer...* Moi, si vraie, j'ose dire si naïve pour tous les autres, c'est toi qui me redoutais! quand j'avais le cœur martyrisé de ta froideur et de ta lassitude de me voir! » Et ailleurs elle lui dit encore non sans une sorte d'égarement : (2)

« Je lis et relis ce que tu as la cruauté de me dire sur ma tendresse; je pleure et je t'accuse dans mon étonnement. Quoi! cette pénible patience de t'avoir caché mes tourments n'est pas mieux payée, cher et ingrat ami! Des éclats qui t'eussent rendu malheureux, que je redoutais pour ton repos... et puis qui me semblaient devoir t'éloigner encore de moi, tu as pris tout cela pour de la froideur! Ah! c'est trop déchirant! et pourtant on eût profité de cela peut-être pour t'arracher à moi? J'ai manqué d'en mourir et d'étouffer de silence. Tu n'as rien compris, aveuglement d'un cœur dont j'ai cru si longtemps être effacée! tu te repentiras! n'est-ce pas? tu pleureras avec moi de ce qui me fait pleurer en ce moment. Tu ne vois pas clair sur toi-même, et moi! j'ai été aussi bien défiante.

(1) 18 novembre 1832.

(2) 1^{er} décembre 1832.

Quoi! tu m'aimais, Prosper, tu m'aimais!... tu me le diras cent fois, j'ai tant besoin de l'espérer! tout cela m'a brisée. »

Or, même après 1830, quand sa femme avait plus de quarante-cinq ans, Valmore s'inquiétait encore lorsqu'il voyait paraître les poèmes où Marceline, qui l'aimait pourtant, chantait sa passion éternelle. Sans doute, il s'efforçait de se persuader qu'il y avait là un certain miracle littéraire et que le mari d'une femme de plume ne saurait décemment être jaloux des sublimes héros qu'elle imagine, et c'est pourquoi il supportait la publication et le succès de ces volumes de vers; mais il fallait tout de même que Marceline l'assurât bien souvent qu'elle ne ressentait pas *pour de bon* les sentiments qu'elle dépeignait: « Ces poésies qui pèsent sur ton cœur soulèvent maintenant le mien de les avoir écrites, lui écrivait-elle (1). Je te répète avec candeur qu'elles sont nées de notre organisation: c'est une musique comme en faisait Dalayrac; ce sont des impressions observées souvent chez d'autres femmes qui souffraient

(1) 2 décembre 1832.

devant moi. Je disais : « Moi j'éprouverais telle chose dans cette position », et je faisais une musique solitaire, Dieu le sait. » Et, précisant davantage, elle lui expliquait que c'étaient les confidences de Pauline Duchambge qu'elle traduisait en vers, et les plaintes de son amie qu'elle donnait pour siennes (libre à lui de la croire) :

« 16 mai 1846. — ... Pourquoi lis-tu les miè-vretés que j'ai écrites? ce n'est ni fort ni sain dans l'ennui dont je voudrais te guérir. Non, je n'ai pas souffert tout ce que ces pages racontent. Je veux te montrer des lettres de notre pauvre Pauline qui ont servi de texte aux élégies dont j'avais, il est vrai, les éléments dans mon organisation. Les orages qu'elle me racontait, je les mettais en vers; j'en ai eu aussi, mais ne me plains pas de tous ceux que tu lis avec attendrissement; et puis, mon cher et bien aimé, tous ces tristes oiseaux ont fait place au doux repos de l'âme. Des infortunes plus austères ont fait de toi et de moi une proie moins harmonieuse. A présent notre réunion exemptée de l'effroi de la misère que nous avons soufferte depuis un an, et je me sentirai la plus heureuse des femmes... »

A l'époque où elle écrivait cette dernière lettre (16 mai 1846), Marceline avait soixante ans, et l'on conçoit qu'à relire ses douloureux poèmes, son mari ressentit alors

plus de pitié que de jalousie. Pourtant, neuf ans plus tôt, il fallait encore qu'elle s'occupât à le rassurer : « *Aime-moi sans nuage, avec la confiance du cœur au cœur,* et compte sur moi jusqu'au dernier soupir de la vie que je t'ai donnée (1). » Et si Valmore éprouvait ainsi des *inquiétudes* en 1837, que n'avait-il pas dû ressentir vingt ans plus tôt, le pauvre homme, quand, l'année même qu'elle lui donnait un enfant, sa femme lui donnait aussi, en publiant la première édition de ses poésies, le plus éclatant témoignage de son amour pour un autre (1818)? Non, vraiment il ne fait pas figure d'un mari résigné, ce Valmore.

J'avoue donc que je ne crois pas du tout qu'il savait les relations anciennes de sa femme avec ce Latouche, qu'il accueillait et dont il acceptait les services. Et c'est tant pis pour Marceline. Car maintenant, il nous faut admettre qu'après un an de mariage (1819), elle éprouve le désir d'introduire Latouche à son foyer; alors elle joue toute une comédie : elle feint d'entrer

(1) 30 juin 1837. Cf. une lettre du 23 juin 1839 Rivière, I, pages 157-158).

en relations avec son ancien amant, elle l'invite à venir la voir, elle le présente à son mari; pour rassurer Valmore, elle a grand soin de marquer de l'antipathie à Latouche... Vraiment on a peine à croire la candide Marceline capable d'une dissimulation si soutenue, et l'on préférerait supposer quelque tortueuse machination de Latouche: n'aurait-il pas contraint, on ne sait par quelles menaces, son ancienne maîtresse à l'introduire chez elle?... Mais aussi il est bien difficile de n'être pas frappé par ces vers et ces élégies que nous citons plus haut :

D'où sait-il que je l'aime encore?
... Il dit que l'amour sait attendre
Et *deux cœurs mariés* s'entendre,
Et ce lien défait par lui
Il vient le reprendre aujourd'hui...

Sans doute la pauvre Marceline le renoua, ce lien douloureux, et l'on se demande malgré soi si sa fille aînée, cette spirituelle et réservée Ondine, bizarrement nommée Hyacinthe à son baptême, et dont Latouche *n'avait pas été* le parrain, avait bien pour père Prosper Valmore... Que d'orages dans la conscience de Marceline!

CHAPITRE X

VALMORE

L'insuccès de Valmore et le succès de sa femme au théâtre. — M. Delobelle. — Les démarches de Marceline. — Comment elle juge l'illustre Valmore. — Amertume et souffrance du mari; dévouement de la femme.— « Son genre est perdu en province! » (1836). — Mais Valmore travaille toute sa vie. — Echantillon de son esprit.

Ainsi, Valmore n'a pas dû être toujours heureux, et d'autant qu'à sa jalousie d'époux se joignait peut-être un peu de jalousie d'« artiste ». Car, dans le temps que Marceline remportait au théâtre ses plus beaux succès, lui, il n'y brillait guère. Duverger le trouvait plus « propre à l'emploi des premier et troisième rôles raisonnateurs qu'à celui de jeune premier (1). » Quelle humi-

(1) Archives nationales, O³ 1621.

liation pour l'ancien comédien des Français qui se considérait à Bruxelles comme Ovide sous la tente des Sarmates ! Et il ne touchait que 5.000 fr. d'appointements quand sa femme en gagnait 6.000 (1). Et les journaux le citaient à peine quand ils se répandaient en éloges sur le précieux talent de M^{me} Valmore !

En effet, les spectateurs de la Monnaie goûtaient infiniment le jeu émouvant de Marceline, qui savait se faire applaudir même aux côtés de la célèbre M^{lle} Mars ou de l'illustre M^{lle} George (2). Mais c'est surtout quand Joanny vint donner des représentations à Bruxelles qu'elle triompha. Dans *Iphigénie en Aulide*, où le fameux tragédien fut trouvé froid, elle « surpassa l'attente générale » et « tous les applaudissements lui semblaient réservés ». Et lequel des Belges, pour une fois, aurait eu « la

(1) Voici, d'après Duverger, la liste des acteurs du Théâtre de la Monnaie en 1818 : Massin, 1^{er} rôle : 7.000 fr. ; Valmore, jeune premier : 5.000 fr. ; Linsel, comique : 6.000 fr. ; Folleville, père noble : 5.500 fr. ; Dubreuil, financier grime : 5.000 fr. ; M^{me} Ribout, 1^{er} rôle : 6.500 fr. ; Bermans, caractère : 3.600 fr. ; Valmore, jeune première : 6.000 fr. (Archives nationales, O³ 1599).

(2) Ed. Fétis, dans le Supplément littéraire de *l'Indépendance Belge*, 27 août 1893.

barbarie de lui refuser ses pleurs », alors qu'elle récitait si passionnément les grands vers d'*Andromaque* ?

« Elle a surtout arraché les larmes et les applaudissements dans la scène où, sur les menaces de Pyrrhus, sa confidente la presse d'accepter la main de ce héros afin de sauver son fils que les Grecs redemandent, constate le *Mercurie belge*... Elle n'a pas été moins intéressante, lorsque Andromaque revient, au 4^e acte, annoncer le dessein qu'elle a pris de s'immoler après avoir donné sa main à Pyrrhus. Le passage :

« Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre ! »

a produit une émotion générale par la tendresse avec laquelle il fut dit. Nous regrettons que M^{me} Valmore n'ait pas plus souvent l'occasion de paraître dans la tragédie. »

Et nous imaginons, en effet, que le tendre poète qu'était Marceline devait sentir profondément les vers raciniens ; et maintenant que nous la connaissons un peu, nous croyons facilement qu'elle devait « mettre de la sensibilité à rendre les sollicitudes » d'Andromaque, puisque c'était de son propre cœur d'amante et de mère qu'elle tirait la plainte

immortelle de la veuve d'Hector et de la mère d'Asryanax.

Cependant Valmore, à l'écouter, devait passer par des alternatives diverses...

*
* *

Il n'a pas eu de chance ce Valmore : les biographes l'ont invariablement traité avec la dernière sévérité. Pourtant, s'il n'était pas un héros, il n'avait pas non plus une âme méprisable. Mais d'abord il était le mari d'une femme célèbre, et c'est là un de ces torts qu'on ne pardonne point. Ensuite, il faut bien avouer qu'il fait cruellement penser à tous les vieux *cabots* de province, pompeux, misérables, infatués, aigris et ridicules, que plusieurs centaines de nos pièces et de nos romans ont mis en scène, et dont le type est en somme aussi consacré dans notre littérature moderne que celui de la soubrette et du valet dans les comédies classiques. Bref, il ressemble à l'*illustre Delobelle* d'Alphonse Daudet (1); et c'est pourquoi on croit re-

(1) Comme l'a remarqué M. Jules Lemaitre dans son charmant article des *Contemporains*, VII^e série, pages 7-8.

trouver à chaque instant, dans les lettres de Marceline, les sentiments mêmes de la femme et de la fille de cet inoubliable cabotin : leur admiration navrante, leur dévouement décourageant...

Ecoutez plutôt sur quel ton M^{me} Valmore s'adresse à son grand homme : « J'ai souvent renfermé des nuages qui auraient troublé ta vie, déjà fort agitée par ton caractère *qui ne te pardonne rien* [c'est elle qui souligne]. Je te le proteste : ta dignité d'homme, dont tu es quelquefois si jaloux, m'est aussi sacrée qu'à toi... » (1) — « Le journal joint à ta dernière lettre est d'une justice qui me fait un bien profond... Avec ta modestie outrée, ces opinions écrites te révéleront peut-être ce que tu es en effet aux yeux des gens qui pensent et font seuls les réputations durables... » (2) — « Vraiment tu me fâcherais à la fin ! Il faut donc crouler sous le fardeau pour avoir fait son devoir ? Tu n'es pas raisonnable... » (3) — N'est-ce point là le style même de M^{me} Delobelle ? Ecoutez encore : « Valmore est tout à fait réveillé de

(1) 11 novembre 1832.

(2) 24 mai 1839.

(3) 17 octobre 1846.

ses rêves d'artiste... Il veut nous emmener dans quelque cour étrangère, ou essayer d'une direction théâtrale à Paris. (1) » — « ... Tout ce que j'ai de génie de femme, d'inventions, de paroles et de silence utile, je l'emploie à dérober cette grande et humble lutte à mon cher mari, qui ne la subirait pas huit jours (!). Je sauve ses fiertés au prix de mes humiliations. » (2) — Et imaginez maintenant quelles missives à la fois théâtrales et geignardes Valmore devait adresser à sa femme, pour en obtenir des réponses comme celle-ci :

« 31 janvier 1834. — ... Les réflexions douloureuses dont ta lettre est pleine me vont au cœur et je les comprends toutes. Je sais, je partage ta constante aversion contre tous les théâtres de Paris, tu le sais, et Paris en lui-même ne me plaît guères, mais je t'avoue que, malgré des motifs qui nous effrayent pour la province, je ne peux me résoudre à te voir revenir aux Français, si tu en es si malheureux. Je ne pense pas que les chances incertaines d'un meilleur avenir t'imposent la loi de te déchausser, comme tu dis, pauvre ange, pour marcher sur des épines... Suis ton inclination. »

(1) 24 octobre 1836, à C. Branchu.

(2) 5 février 1846, à Fr. Lepeytre (Pougin, page 96).

Et quoi! fallait-il, en effet, que *l'illustre Valmore* entrât aux Français, où on ne lui offrait pas les premiers rôles? Rien qu'à cette pensée, je le vois d'ici « abaisser la bouche en signe de dégoût et d'écœurement, comme s'il venait d'avalier à la minute quelque chose de très amer » (1). Pourtant il insiste, pour se « sacrifier », car c'est un héros, l'illustre Valmore : sa femme et ses enfants avant tout!... D'ailleurs, il sait bien qu'il ne court pas grand risque et que Marceline est là pour le supplier de ne pas « se déchausser » :

« 12 février 1834. — ... Je persiste à te dire que je n'accepte pas le nouveau sacrifice que tu n'acceptes, toi, je le sens, qu'au prix de l'immolation de tous tes goûts. Ne viens pas aux Français, noyé d'avance dans cette amertume qui, chez l'homme, ne fait que s'accroître. Restons en province : c'est déjà quelque chose que d'avoir quatre mille francs d'assurés. C'est tout ce que tu aurais aux Français, moins l'honneur d'un premier emploi, pour lequel je sais que tu es fait. Je sais tout ce qu'un talent déplacé et dans un faux jour peut perdre et conquérir de médiocrité... »

(1) A. Daudet, *Fromont jeune et Risler aîné*, chap. V, début.

Et sur ce, Marceline, qui déteste la province et particulièrement Lyon, retourne en province et à Lyon. « Valmore avait refusé déjà les deux villes où je pourrais vivre. Une seule restait où je mourrai plus vite, et il a fallu la prendre. L'engagement est signé pour Lyon » (1). Donc, la voilà de nouveau sur les routes, car il faut qu'elle se partage entre la ville où son mari joue et Paris où elle doit solliciter pour le sempiternel engagement aux Français. Pénibles voyages que ceux de la pauvre femme, quand l'état de sa bourse ne lui permet pas même de louer le « coupé » de la diligence!

« 1^{er} décembre 1832. — ... Le voyage que je viens de faire, tu ne le concevras jamais... Arrivée après quatre mortelles nuits de la plus impitoyable diligence; partie le 27, à 10 heures du soir, j'arrive aujourd'hui, 1^{er} décembre, à 4 heures de l'après-dîné. Juge! Les routes sont impraticables, horribles. La diligence s'est embourbée; à 3 heures dans la nuit, nous avons été à dix-huit voyageurs obligés de descendre et d'errer dans l'eau, dans les pierres et l'obscurité. Mais aux grands maux les grands remèdes! Tout le monde en est sorti... »

(1) A Victor Augier, s. d. (Catalogue de la librairie Charavay, juin 1907).

« 25 juillet 1835. — ... Il ne m'est arrivé nulle part en ma vie de passer une nuit pareille à celle qui m'a amenée ici. J'ai pensé y mourir. Nous étions à huit dans l'intérieur, Inès (1) et mes deux paniers sur les genoux, une femme du peuple étendue sur mon épaule, des arrosoirs, des balles de savon, six chapeaux pendus aux filets, des parapluies et des jambes de géant partout, quinze personnes sur l'impériale; enfin j'ai été forcée de descendre et de faire autant de chemin que possible à pied pour ne pas étouffer dans cet étroit cabanon. Sois tranquille! pour le retour je prendrai le coupé. » (2)

Et aussitôt arrivée à Paris, Marceline commence ses démarches. On rencontre dans toutes les antichambres son turban de cachemire et sa douillette fourrée d'her-

(1) Sa seconde fille, qui avait alors dix ans.

(2) D'ailleurs Marceline préférait encore la diligence au chemin de fer, quelque lents et difficiles qu'y fussent les voyages. Il faut dire que beaucoup de gens étaient alors de son avis; cela passait presque pour un acte de bravoure que de confier sa vie à une locomotive. Voici ce que Marceline écrit à M^{me} Branchu, le 16 avril 1844 : « Augier me dit que l'on peut aller à Orléans autrement que par le chemin de fer, ce qui m'a causé beaucoup de joie. J'irai ainsi, car je n'aime pas ce *chemin* brutal, que je te conjure de ne jamais prendre. Tu peux lire dans tous les journaux les accidens funestes dont il est la cause. Ce n'est pas du courage que de les braver, chère sœur, c'est de la témérité... »

mine (1). C'est qu'il lui faut visiter les directeurs et les agents de théâtre, voir les amis influents, pénétrer jusqu'au Ministère, — bref intriguer, implorer pour Valmore et pour ses protégés (la bonne âme a toujours une troupe de protégés à placer). Voici d'ailleurs à titre de spécimen, l'emploi d'une de ses journées; je choisis sans beaucoup chercher, je vous assure :

« 4 décembre 1832. — ... Demain je porte sa lettre [celle d'un jeune acteur] à M^{lle} Mars pour l'appuyer, en allant chez Pauline, bien malade, réconciliée avec toi, et où je dois voir M^{me} Dorval. Après, j'irai chez M. Jars qui m'attend à midi. De là chez M^{me} Paradol, et à 5 heures chez M^{me} Nairac, jusqu'à 9 où je rentrerai pour recevoir M^{me} Favier, sa sœur, et Pétrus. David veut faire mon portrait..., etc. »

Or, ce qu'il y a de plus beau, c'est que Marceline se rend assez bien compte des défauts de l'homme pour qui elle se dépense ainsi. Cela, elle nous le laisse bien rarement deviner; pourtant, dans deux ou trois de ses lettres à Caroline Branchu, on sent

(1) C'est du moins vêtue ainsi qu'on nous la présente en 1837, Cf. [J. Lecomte], *Lettres sur les écrivains français*, pages 83-84.

qu'elle juge son Valmore, et alors sa plainte lui échappe comme malgré elle. La première lettre est datée de la ville qu'elle haïssait le plus et dont elle disait qu'elle s'y sentait mourir, — de Lyon, où Valmore avait préféré s'en retourner, en 1834, que d'accepter à Paris des seconds rôles aux Français :

« *Lyon, 6 septembre 1834.* — ... Un mot te dira tout, et pourquoi je ne pars pas, et pourquoi je demeure dans une position torturante. *Je ne suis pas libre* (2). Mon mari, que ta lettre a touché jusqu'aux larmes, est un homme tout entier, immobile dans ses aversions. Il abhorre Paris; rien ne pourra le changer, et sais-tu une chose? c'est qu'il faut que ce soit moi qui le console de cette manie qui nous perd. Car il s'avoue en secret qu'il détruit tout l'avenir pour lui et pour nous, mais sa sauvagerie l'emporte, et il ne veut pas que je paraisse en souffrir. Chaque homme est inexplicable au fond de lui, Caroline. Obéissons dans cette vie, et sauvons-nous dans l'espoir d'un avenir où rien ne nous opprimerà... »

Ah! qu'on l'imagine bien, l'illustre Valmore, « immobile dans ses aversions! » Il

(1) Souligné par Marceline.

a noblement secoué la poussière de ses sandales sur « la capitale », où on le méconnaît. Sans doute, à Lyon, sa femme se ronge d'ennui et de chagrin, et chaque jour il faut craindre que le théâtre, qui fait de mauvaises affaires, ne ferme et ne laisse les « artistes » sur la paille, mais au moins il y tient les premiers rôles : « Valmore m'a avoué qu'il préférerait toutes les chances désastreuses que nous éprouvons de faillite en faillite et de voyage en voyage à *rentrer* jamais à la Comédie-Française qu'il abhorre ; cette aversion, franchement déclarée au moment où nous sommes *ruinés* par elle, ne me laisse pas le moindre espoir de retourner jamais à Paris », constate tristement Marceline (1) ; et à ce moment, vraiment, sa chaîne lui paraît lourde :

« *26 novembre 1834.* — ... Ce dont il faut bien te persuader, chère Caroline, c'est que je suis enchaînée autant qu'une femme peut l'être, et que mon mari ne comprend pas du tout que je puisse quitter trois heures ma maison. Jamais, à cet égard, tes offres généreuses et charmantes ne pourront même effleurer sa résolution. Il en est touché

(1) A Caroline Branchu, 14 septembre 1834. Les mots en italique sont soulignés par Marceline.

jusqu'aux larmes, il t'en aime comme la seule femme au monde qui soit capable envers moi de cette naïve et profonde amitié, mais pour me laisser aller un mois sans lui quelque part que ce soit, il m'a fait jurer de ne jamais lui en parler(1). Tes bons yeux d'ange pénètrent facilement jusqu'à mon cœur pour y voir un renoncement absolu à toutes choses, plutôt que de troubler le peu de bonheur qu'il est en mon pouvoir d'offrir à Valmore. Je le suivrai où il voudra comme tu ferais à ma place ; et, comme je pense au fond de l'âme que c'est le devoir que Dieu m'impose comme femme, je crois que Dieu ne se plaira pas à m'en punir. Du reste, Caroline, que sa volonté soit faite sur moi ! Il y a déjà trois ans que mon âme si ardente, si remplie d'illusions (puisque les espérances du bonheur, ne sont pas, dit-on, autre chose) se ploie à ne plus rien vouloir pour elle-même ; non parce que je vaux mieux que toi ! — qui peut valoir mieux que toi ? — mais parce que j'éprouve une lassitude de désirer l'impossible, et que je remets à une autre vie tout ce que celle-ci me refuse. Voilà pour la situation de mon cœur, sauf quelques orages muets que j'apaise

(1) Cf. cet extrait d'une autre lettre à Caroline Branchu (3 novembre 1837) : « Tiens, mon bon Ange, écoute une des vérités les plus vraies de notre monde : la femme propose et l'homme dispose. Mon mari t'aime assurément plus qu'il n'aime aucune autre femme, il n'est pas non plus *tyran* au point de me rien ordonner, mais il dit : « Tu dois être la première à comprendre... etc. », et je comprends qu'il ne veut pas. Ne m'attends donc que quand j'aurai pu trouver huit jours... »

avec des larmes et des larmes et des prières. Je n'ai du reste personne à envier, car je vois beaucoup souffrir, et celui ou celle que nous trouvons favorisé par le sort a été malheureux ou le deviendra... »

N'est-ce pas beau, ce doux courage, et n'admirez-vous point Marceline? Comme nous avons tort de la comparer à l'aveugle M^{me} Delobelle, elle qui juge si bien son pauvre mari! Elle voit parfaitement que la « manie » du vaniteux « les perd », et que cela, Valmore lui-même « se l'avoue en secret ». Seulement, comme elle se rend compte qu'elle ne saurait le décider à un effort qui le dépasse et qu'elle n'arriverait, par ses remontrances, qu'à le rendre malheureux, elle prend courageusement son parti de ce qui lui paraît inévitable; bien plus, elle rassure son Valmore, elle le console de sa faiblesse, dont il a honte, elle lui déclare qu'il est admirable, qu'il a bien raison, que l'avenir ne serait peut-être pas plus certain s'il revenait à Paris, etc... Comme il fallait qu'elle eût souffert des hommes, cette bonne âme, pour apprendre à les traiter si sagement; et aussi, combien ce cri du cœur, qu'elle laissa échapper un

jour dans une de ses lettres à Pauline Duchambge (1), doit maintenant vous paraître poignant : « Hélas ! écrit-elle, que j'ai su m'ennuyer au monde, pour ne pas avouer que je m'ennuyais ! »

Eh bien, toute sa vie, Marceline eut le courage de ménager de la sorte la vanité de plus en plus aigrie et douloureuse de son mari. Valmore était à la fois autoritaire et faible et, parce qu'il aimait sincèrement sa femme, il souffrait d'être l'un et l'autre. Alors Marceline avait pris le parti de n'avoir jamais d'autre volonté que la sienne, et surtout de le lui répéter souvent : « Tu n'es pas assez sûr de mon abnégation profonde à ta volonté, cher Prosper. De quoi puis-je être contente au monde quand ta position est fautive et odieuse à ton inclination (2) ? » Je ne sais rien de plus rare que la patience qu'elle oppose à ce caractère difficile et à ses querelles d'allemand ; quelle mauvaise humeur résisterait à cette douceur et à cette soumission ? (et notez qu'elle avait alors quarante-huit ans) :

(1) 20 mai 1856.

(2) 2 février 1834.

« 8 février 1834. — ... Je ne fais pas attention à tes gronderies pour t'en vouloir, mais pour t'en plaindre. C'est à ce compte seul qu'elles m'affligent, mon cher Ange, et m'affligeront toujours, car une idée arrêtée dans l'esprit le plus droit ne se rectifie qu'avec peine. Me croire secrète et retenant des arrière-pensées me cause à moi toujours un profond étonnement, car j'ai eu toute ma vie la qualité ou le défaut contraire. Si je ne t'ai pas parlé d'une manière précise de mon départ, c'est que par le fait il est vague comme nos affaires et que j'attends, d'une part, l'ombre de la santé pour ces préparatifs, et la résolution sans retour de l'engagement de Lyon, car si je m'en allais pour revenir, il serait inutile d'emporter nos meubles et nos enfants. »

(Il s'agit toujours de la malheureuse résolution qu'a prise Valmore de quitter Paris. A ce moment le traité n'est pas encore signé avec le théâtre de Lyon, et la pauvre Marceline espère encore, comme on voit.)

« Si nous devons au contraire revenir sur nos pas et demeurer définitivement à Lyon, il va de suite (*sic*) que j'emporterais tout. Voilà, mon bon Prosper, l'unique pensée qui m'occupait, comme je t'en suppose occupé toi-même. Si je pouvais, libre et n'obéissant qu'à mon cœur, monter tout à l'heure dans la voiture, ah ! mon Dieu, je serais à Lyon dans trois jours. Je suis

ici dans une position fausse et détestable que je n'ai, je le jure, aucun désir de prolonger. Il me semble que, si j'en sortais, je n'aurais pas cette fièvre qui m'abat comme un conscrit malade. »

Et comme elle sait glisser à son homme la flatterie caressante qui adoucit son amertume ! « Tu t'ennuies, mon pauvre Ange, et c'est bien ce que je craignais ; une entière solitude est funeste à tes dispositions trop méditatives (1). » D'ailleurs elle ne recourt pas toujours à des compliments aussi détournés : « M. Dumas... a entendu de toi toute sorte de bien à Lyon comme acteur », lui écrit-elle tout uniment (2) ; ou bien : « Harel m'a juré que tout gueux qu'il était, si tu n'avais pas pris ce parti comme un éclair [le parti de quitter brusquement la Porte-Saint-Martin, où Valmore se jugeait humilié de jouer], il t'aurait gardé, mais qu'il était sans cesse combattu par l'idée que *tu n'étais pas dans ta sphère à son théâtre* » (3), etc., etc.

Parfois Valmore a une crise : il se demande

(1) 27 juillet 1835.

(2) 28 mai 1833.

(3) 12 janvier 1834.

s'il ne s'est pas trompé sur son talent, s'il n'a pas manqué sa vie, ou encore s'il a fait son devoir, tout son devoir ; bref, l'illustre Valmore « doute ». Tragique inquiétude ! Mais Marceline sait bien que l'illustre Valmore minaude à la façon des coquettes qui déclarent hypocritement : « Dieu que je suis laide aujourd'hui ! » — ou, pour ainsi dire, qu'il joue sa « grande scène du Deux ». Alors elle ne manque pas la réplique : sans hésiter, elle proteste avec énergie et déplore la « modestie outrée » (1) du grand homme :

« 10 février 1840. — ... Calme ton âme, cher ami. Tu te plains d'être sans énergie et tu en as quatre mille fois trop... Tu es, je te le jure, plus haut que ce triste monde que tu veux trop parfait... Tu es ce que j'aime et ce que j'estime le plus du ciel et de la terre. »

Ou bien :

« 10 novembre 1846. — ... Il y a un article de tes deux chères dernières lettres qui m'a donné l'envie de sauter jusqu'au ciel. Comment ! tu te crois inutile et presque onéreux parce que tu respires maintenant et que tu ne tombes plus

(1) 24 mai 1839.

de lassitude ! Véritablement, cher ami, il se passe d'étranges choses dans ton jugement sur toi-même, toi qui en as un si sain sur les autres ! Et c'est au moment où tu viens de remonter le moral de M. Vaucaneghem par... Tiens, tu m'affliges beaucoup. Que font donc les autres ? Tu dois avoir des remords de ne pas fendre le bois et pétrir le pain des acteurs. On n'est pas de ta force... »

*
* *

Comme acteur, Valmore n'avait pas plus de talent que comme mari. Sa voix était très mauvaise — « une voix de carton », comme on dit (1). Joignez que son jeu était froid, prétentieux et compassé. M. Jules Lemaître tient de M. Sardou qu'il était un fort médiocre comédien. C'est encore ce qui ressort avec évidence d'une lettre de Sophie Gay, dont il faut noter qu'elle est adressée à Marceline elle-même et qu'elle veut être très aimable : « J'embrasse votre mari pour son succès dans l'Oreste de mon ami (2), dit M^{me} Gay (3). C'est cela ! Qu'il jette son

(1) « Son organe est faible et peu sonore. Qu'il travaille à s'en faire un », écrivait déjà, en avril 1813, le *Mercure de France*, rendant compte de ses débuts.

(2) *Clytemnestre*, d'Alexandre Soumet.

(3) 16 août 1823 (Pougin, page 129).

bonnet par-dessus les ponts, et il jouera tout à merveille. Sa retenue était son ennemi, et tant qu'il se livrera au pathétique de la situation, je lui promets des applaudissements ». Si Marceline lui montra cette lettre (mais c'est douteux), Valmore dut prononcer quelques paroles amères et désabusées sur la décadence du goût en matière de théâtre. Car il ne lui semblait pas qu'il fût utile, ni même convenable, pour jouer la tragédie de « jeter son bonnet par-dessus les ponts ». Il pensait au contraire qu'on devait respecter les traditions, accomplir les jeux de scène consacrés et faire tous les gestes d'usage. Aussi Marceline écrivait-elle en 1836 à son amie intime, Pauline Duchambge : « Valmore a rêvé de solliciter l'Odéon, s'il se rouvre... Ce serait comme administrateur qu'il voudrait ce théâtre, et je t'avoue que j'aimerais mieux présentement pour lui cette carrière que celle d'acteur, *car son genre est perdu en province* (1). » Un acteur démodé en 1836 — et en province ! — je vous laisse à penser comment il pouvait

(1) 17 octobre 1836.

jouer les drames prodigieusement hardis de M. Dumas ou de M. Hugo!

Certes Valmore ne donnait pas dans les nouveautés romantiques. Mais il semble que, même dans les tragédies les plus modestes, il n'était pas ordinairement excellent. En 1821, il avait été engagé, ainsi que sa femme, au Théâtre de Lyon. Or, tandis que la gazette annonçait à grand fracas l'arrivée de M^{me} Desbordes-Valmore, elle ne parlait nullement de celle de son mari.

« ... Il eût été digne de la munificence d'un gouvernement éclairé de faire participer aux faveurs qu'il accorde à la littérature une femme dont toutes les productions sont marquées au coin d'un beau talent, déclarait *le Journal de Lyon* (1). Mais si quelque chose doit consoler M^{me} Valmore de cet oubli, c'est le succès qui l'attend au théâtre comme dans le monde littéraire... Eh! comment, en effet, avec l'imagination la plus heureuse et la sensibilité la plus vraie dans ses écrits ne serait-elle pas une actrice pleine d'intelligence et de naturel dans ses rôles?... »

(1) 10 mai 1821. — Cf. sur les séjours de Valmore à Lyon un article de M. Aug. Bleton, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, 1898, page 1 sq.

De Valmore, pas un mot. Le journal ne le mentionne guère que cinq mois plus tard, en passant, et sans aucune aménité :

« Si Valmore pouvait se battre un peu moins les flancs, l'exécution [de la *Mère rivale*] ne laisserait rien à désirer. »

A cette époque, Marceline jouait encore les jeunes premières ; elle était pourtant enceinte de sept mois. Mais, après la naissance d'Ondine (2 novembre 1821), elle renonça définitivement au théâtre et l'on peut croire que ce fut avec un grand plaisir. — Cependant il s'ensuivit que toute la famille (à savoir : Marceline, son mari, le père de son mari, ses enfants) dut désormais subsister sur les appointements du père (6.000 fr. environ). Si elle y réussit, ce fut grâce à la soigneuse économie, aux incessantes démarches et au courage de Marceline — grâce aussi au travail de Valmore, et c'est tout de même ce qu'il ne faut pas oublier.

Car ce pauvre homme fut certes vaniteux, et aigri, et pompeux, cabotin enfin comme Delmar de *l'Education sentimentale* lui-

même — et niais avec cela ! ne s'avisa-t-il pas en 1840 d'écrire solennellement à sa femme que sa conscience lui ordonnait d'avouer qu'il l'avait parfois trompée au cours de sa vie errante de comédien ? (je vous renvoie à l'édition de M. Rivière (1) pour la délicieuse lettre que la bonne Marceline lui répondit à ce propos) ; — mais du moins Valmore travailla, lutta, peina durant toute son existence, — et c'est ce qui, en somme, le distingue très avantageusement de tous les Delobelle du monde, dont il n'eut point le prodigieux égoïsme. Evidemment, lui non plus il ne *renonça* pas (ce n'est qu'après un échec plus pénible que les autres, à Rouen, en 1833, qu'il parut se dégoûter un peu de son métier). Mais au moins il jouait ; et lorsqu'à la fin de sa vie la profession d'acteur fut devenue pour lui un véritable martyre, il joua encore parce qu'il fallait gagner la vie de sa femme et de ses enfants. — Et que si Marceline se torturait à Paris pour faire face aux dettes et aux billets à ordre, pour trouver des engagements et des recommandations à son mari,

(1) II, 22.

enfin pour lui cacher tout ce qu'elle supportait et pour lui inspirer sans cesse du courage, — lui aussi, Valmore, il se rendait très malheureux, à Lyon, et il faisait en somme tout ce qu'il pouvait. Ajoutez qu'il était désintéressé et délicat en matière d'argent, et que notamment, il ne paraît pas qu'il ait jamais reproché à sa femme de disposer habituellement des dernières ressources du ménage en faveur des pauvres et des amis. — Et c'est pourquoi il faut se garder d'apprécier trop sévèrement ce mauvais acteur, qui adora Marceline et que Marceline aima beaucoup.

Mais vraiment pourquoi faut-il qu'il soit ridicule et déplaisant jusque dans les preuves d'amour qu'il donne à sa femme? Est-ce qu'il ne s'est pas avisé un jour de lui faire des vers, lui, le mari de Marceline Desbordes-Valmore! — et quels vers! Les voici, tels que Marceline les adressait à Pauline Duchambge pour que celle-ci les conservât. Tout ce qu'il y a de théâtral, de faux, de prétentieux, de risiblement solennel — de « toc » (si j'ose dire) — dans le caractère du cabotin paraît par cette pièce étonnante. Rien n'y manque, ni les « philtres », ni les

« accens magiques », ni les « divines lois », ni « l'aimable enchanteresse », ni la « céleste ambrosie », ni le « flambeau de l'hy-men », ni « l'astre des nuits ». S'il voulait traduire le plus profond et le plus beau de ses sentiments, ce sont donc ces lieux communs voyants et usagés que le pauvre homme choisissait prétentieusement. Ah ! qu'il devait donc être crispant, ce Valmore, avec ses attitudes « distinguées ! » (1)

« [S. d., *Marceline à Pauline Duchambge*]. — Je te confie ces vers que mon mari a faits pour moi. Ce sont les premiers où il ait mis de l'ordre et qu'il ait voulu copier au net. Il ne veut pas croire qu'ils sont bien. Ton cœur dira le contraire. Il a de l'élévation et de la poésie dans l'âme, mais il raille tout ce qu'il fait et n'a pas de persévérance. Attache ces vers à ton album et ne

(1) Il se piquait de littérature. On a conservé un article signé de lui sur *la Toge de Talma*, dans *la Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} septembre 1874, et un autre sur une tête antique appartenant au prince d'Arenberg, dans *la Revue de Lyon*, 1840, tome XII, page 488. Il avait composé une pièce ou un poème, *Lydie*, dont Marceline parle dans une lettre du 29 mai 1839. Il avait une bibliothèque, dont son fils a fait don à la ville de Douai ; et ses livres portaient un *ex-libris* qu'on y voit encore, et qui représente une femme lisant appuyée du coude sur une table, éclairée par une lampe, le tout exagérément Empire et « dessus de pendule ».

les perd jamais. C'est un monument de sa tendresse pour moi et de son extrême confiance dans ton amitié. « Au revoir, jamais adieu », me paraît d'un effet charmant avec ta musique. »

A CELLE QUE J'AIME (1)

Toi que l'amour m'offrit pour désarmer le sort,
Toi qui me fis douter du pouvoir de la mort,
D'où tiens-tu le pouvoir de tes accens magiques ?
Qui t'apprit à former ces philtres poétiques,
Dont le charme enivrant soumet tout à ta voix ?
Enseigne-moi ton art et ses divines loix
Aimable enchanteresse, ange de Poésie ;
Fais couler dans mes vers ta céleste ambroisie.
Messie harmonieux, promis à mon amour,
Le bonheur par tes mains me compte chaque jour.
Je voudrais l'exprimer, je voudrais le répandre,
Peindre ce que j'éprouve, à te voir, à t'entendre ;
Expliquer de mon cœur les doux étonnemens ;
Cette ivresse des cieux, ces purs enchantemens.

Dans mon sein sommeillait mon âme détendue ;
Cette âme à ton aspect tressaillit, éperdue ;
Je m'éveille et j'existe. Oh ! jamais dans l'Eden
L'homme allumant sa vie au flambeau de l'hymen
Ne sentit de plus douce et suave harmonie
Quand l'amour s'éveilla dans son âme endormie.
Voyageur sans amour, perdu sur le chemin,
Abandonné sans guide à mon triste destin,
Fatigué, jeune encore, on eût dit qu'à mon âge,
J'achevais du malheur le long pèlerinage.

(1) Les vers sont de l'écriture de Valmore.

D'un cœur né pour aimer le funeste présent
Ralentissait mes pas sous son fardeau pesant ;
La tristesse étendait son voile sur ma route,
Et du ciel à mes yeux il dérobait la voûte ;
Le rire était sans fleurs, ou les fleurs sans parfum ;
Tout était pour ma vue un objet importun.
Cependant, au milieu de cette solitude,
J'éprouvais du désir l'ardente inquiétude,
D'un bonheur éloigné le doux pressentiment,
Ce vague avant-coureur du plus cher sentiment.
Telle, éveillée aux feux d'une naissante flamme,
Marbre encor, Galathée a deviné son âme,
Tu m'apparus, la vie en moi se révéla ;
Je m'arrêtai, j'aimai, la douleur s'envola.
De tes traits adorés la tendre mélodie
Dissipa de mon cœur l'amère maladie,
Et sur ton frais chemin par mes vœux emporté
Avec toi je commence un voyage enchanté.

Hier, l'astre des nuits sur le fleuve rapide,
De ses feux argentés enflammait l'eau limpide.
Ses flots en s'écoulant s'éteignaient dans leurs cours.
Sans cesse aux mêmes lieux l'astre brillait toujours.
Amour, telle est ma vie en son brûlant voyage :
Mes jours, en s'écoulant, me laissent ton image !

CHAPITRE XI

LATOUCHE ET ONDINE (1839)

Marceline confie ses filles à Latouche. — Latouche, à cinquante-quatre ans, peut plaire. — Latouche aime Ondine. — Marceline s'en aperçoit. — Valmore n'en croit rien. — Latouche poursuit ses projets. — Horreur de Marceline. — Ondine à Lyon. — Brouille avec Latouche. — Que, dans ses derniers vers, Marceline chante encore son amant.

En 1839, les relations entre Latouche et les Valmore s'étaient resserrées. Marceline avait alors cinquante-trois ans, et, quand elle pensait à son amour, c'était une jeune et charmante figure qu'elle revoyait, et qui n'avait rien de commun avec celle de l'hypocondriaque et mûr M. de Latouche. Aussi, comme Ondine et Inès étaient d'une santé délicate, leur mère ne se faisait pas scrupule de les confier, parfois pour quelques

jours, à l'ami de leur père, qui habitait la campagne, à Aulnay, et qui les accueillait avec plaisir.

« *21 avril 1839.* — J'ai été comme arrachée à la douceur de l'écrire par [...] et, enfin, par M. de la Touche, qui est arrivé tout navré de ta lettre pour nous emmener tous avec lui. Mais, Hippolyte ne pouvant revenir à Paris demain pour l'heure du cours, j'ai laissé seulement Line et Inès passer cette belle journée à la campagne et moi, vers 6 heures, ayant donné la liberté à Antoinette, j'ai été dîner seule avec ton fils pour le distraire de notre solitude qui l'étonne et qui m'écrase... »

« *25 avril 1839.* — Le temps affreux qu'il fait ne m'a pas permis de retourner à la campagne et ne l'a pas rendue bien profitable à la petite Line (1). J'y vais demain, pour voir moi-même cette chère santé qui me préoccupe comme toi. Monsieur de Latouche, qui a mal à la gorge et à l'oreille n'a pu revenir à Paris, et m'écrit un mot rassurant sur Line. Pour Inès, elle est enchantée... » (2)

« *29 avril 1839.* — Hier soir, je suis revenue de la campagne où j'étais allée vendredi matin

(1) Sa fille aînée Hyacinthe, surnommée Ondine, d'où Line.

(2) Cette lettre et les suivantes sont adressées à Valmore, qui jouait alors au Théâtre de Lyon.

avec ton fils et la bonne. Line me semble beaucoup mieux, sans fièvre et plus gaie *malgré elle*, car cette chère mignonne caresse en elle-même une disposition à la rêverie triste que je voudrais bien lui ôter... »

Ondine avait alors près de dix-huit ans, et cette « disposition à la rêverie triste » lui était venue comme elle vient aux filles : par un petit amoureux. Elle n'était pas très jolie, pas même coquette, mais fort avertie et d'une intelligence qui enchanta si bien Sainte-Beuve qu'il voulut, un moment, l'épouser ; bref, c'était une jeune personne tout à fait « distinguée ». Quant à Latouche, ses cinquante-quatre ans sonnés ne l'empêchaient pas de plaire, comme on va voir :

« 29 avril 1839. — ... Je n'irai point m'établir [à Aulnay] à mon retour ; j'y suis irrévocablement décidée par une visite que j'ai reçue à cette campagne même, durant l'absence de M. de la Touche, qui est bien loin de s'en douter. — J'ai donc vu la personne dont il t'a parlé vaguement. Elle est intéressante, malheureuse, et l'aime à ne pouvoir vivre sans lui, bien qu'elle ne puisse vivre avec lui, par son caractère terrible. Elle m'a tout raconté et j'ai été déchirée de ses souffrances. Elle l'aime pourtant beaucoup, mais il paraît las des orages de leur

position, et voulait en affranchir elle et lui. — Je me conduirai dans tout cela comme je le dois, car je plains l'un et l'autre et me retirerai doucement d'un chemin où j'aurais moins de repos que dans ma solitude. Ne t'en fais pas un trouble, compte sur mon amour ardent de la paix et ma reconnaissance, à tout prendre, pour l'amitié qu'il a pour nous tous; je ne heurterai rien, d'accord avec la charmante femme qui m'a livré son secret et ses larmes. Ne parle qu'à toi seul de ce surcroît d'ennui, dont j'avais le pressentiment, mon cher Valmore! Ceci est un secret qui est à nous seuls. Restons-en les maîtres. Le temps, mes prières et Dieu aplaniront doucement tous nos écueils... »

« 2 mai 1839. — Me voici au milieu d'une position très difficile, mon bon Ange, et je ne sais plus où me fourrer par la confiance de cette aimable femme qui est venue ainsi se jeter dans mes bras. J'ai eu deux fois sa visite à Paris. Elle pleure à mourir. Je lui ai conseillé d'y retourner, puisqu'il l'en a laissé la maîtresse et de s'abandonner encore une fois à son cœur qui la pousse vers lui. Elle ira. Ce serait ainsi, peut-être, sans nous fâcher avec éclat, que je parviendrais à me retirer de son amitié absolue, qui m'étoufferait d'autant plus que ce n'est là maintenant la place de personne que de cette jeune femme. Je t'écrirai ce qui adviendra. »

« 6 mai 1839. — Je suis plus embarrassée que jamais avec M. de Latouche, ce qui me

donne, je crois, un air de contrainte et de froideur dont je ne peux triompher, quoique je l'aime beaucoup. Mais, aux craintes que nous causait déjà son caractère, se joint à présent les confidences terribles de cette malheureuse dame et ma présence dans cette campagne me met dans un grand trouble. Je cherche dans ma tête et dans mon cœur les moyens de ne froisser ni l'un ni l'autre de ces deux personnes. Lui nous donne des témoignages d'attachement qui commandent ma reconnaissance, et, quand j'essaie de m'en défendre, il répond que c'est toi qui lui en as fait un devoir dans ton absence. Je sais maintenant que mon devoir est de ne pas me trouver là entre deux cœurs qui peuvent se rapprocher et qu'il faut à tout prix que je n'y retourne pas. »

Quand on connaît le secret de Marceline, on imagine en effet combien avait pu l'émouvoir la visite de cette jeune femme, abandonnée avec son enfant, tout de même que M^{lle} Desbordes l'avait été vingt-sept ans plus tôt... Donc, lorsque M^{me} Valmore eut reçu ces confidences, elle sentit aussitôt que « son devoir » lui interdisait, à elle-même, de retourner chez Latouche. Cependant, comme elle était beaucoup moins prudente que bonne, et qu'elle se serait reproché toute sa vie de n'avoir pas intercédé en

faveur d'une malheureuse, elle prit sur elle d'écrire au séducteur, — avec cette courageuse indiscretion des dames d'un certain âge, — et le fragment suivant va nous apprendre ce qu'il lui en coûta :

« 8 mai 1839. — Le dimanche consacré à M. de la T. Hier, après avoir fermé ma lettre pour Lyon, je suis sortie tout à coup de mon indécision étouffante et je lui ai écrit, à lui, dans un de ces moments de courage calme qui vient du sentiment profond de son devoir; j'ai osé lui dire que je n'irais pas à sa campagne sans qu'il me donne la certitude d'y trouver *sa famille à lui*, la femme qui l'aime et qui le pleure, et l'enfant qui lui demande un nom, un père, une âme, un avenir.

« Il fera ce qu'il voudra maintenant. Toutes mes incertitudes sont finies. Je ne pouvais sortir honorablement de cette position fautive que par cette prière pour *un être* innocent que sa charmante mère a mis en quelque sorte sous ma protection. Tu penses bien, mon bon mari, que je lui ai demandé humblement pardon de cette action hardie, qu'il devait me connaître assez pour être sûr que jamais je n'aurais osé lui donner un conseil sur une question si grave, si l'excès même de sa bonté pour ma famille ne me forçait à lui rendre compte du motif de ma résistance. — J'attends paisiblement, à présent, le résultat de cette action, qui m'a coûté immen-

sément. J'ai prié Dieu avec ardeur pour qu'il me traçât mon devoir, et je sens au grand calme de mon esprit que *j'ai obéi*. Dussé-je rompre maintenant avec cet Ami, je n'aurai pas un reproche à craindre de ma conscience. Embrasse-moi ! »

« *Orléans, 14 mai 1839.* — Hier matin, à ma grande surprise, Line est arrivée, conduite par M. de Latouche (1). J'avais écrit, pourtant, que je partais lundi et qu'il ne fallait pas venir. Mais ma lettre n'est arrivée à Paris que dimanche, et nos enfans étaient alors à Aulnay. Il faut prendre les choses comme le hasard les arrange. Caroline a décidément refusé de me laisser aller à Tours avec M. de Latouche : il y va seul. Moi, demain soir, je pars pour Paris et je laisse Line et Inès une huitaine de jours encore dans ce calme Eden où elles vivront, comme tu dis, en bêtes, ce qui convient si parfaitement à Line qu'elle se porte très bien et mange avec courage. Ça sera de Paris que je t'écrirai tous les détails de cette position un peu difficile où je suis. Je m'en tire avec l'aide de Dieu et de Caroline. »

« *Paris, 16 mai 1839.* — Caroline, dans sa tristesse de me voir partir, a exigé que je lui laisse Line et Inès. Cela m'a servi de prétexte pour ne pas aller à Tours. Mais, Caroline ayant *déclaré* qu'elle voulait me ramener mes filles,

(1) Marceline écrit cette lettre d'Orléans, où elle demeure chez son amie Caroline Branchu.

M. de Latouche est fort indisposé contre moi. Il m'a du reste demandé une explication à Orléans, où il ne m'a pas laissé placer une parole, et a nié tout ce que la pauvre abandonnée m'a confié. J'ai eu l'air de le croire, mais je demeure irrévocablement décidée à ne pas aller davantage à Aulnay, malgré le bon accueil et la véritable amitié qu'il nous témoigne à tous. D'une part, il est difficile dans le commerce intime, et puis l'arrière-pensée de cette dame me repousse de là. Il m'a quittée mécontent pour aller seul à Tours, chez Béranger à qui il m'avait annoncée, et il n'a pas accepté un lit chez Caroline. Seulement, il y a dîné deux fois. Quel caractère malheureux ! Que de belles et brillantes qualités ternies par un spleen âcre et de rudes caprices ! Mon instinct m'avertissait qu'il était mieux de loin ; mais qui se serait douté qu'il allait attacher tant de prix à notre pauvre intimité ?

Il était assez curieux, en effet, que M. de Latouche parût rechercher si passionnément la société innocente de M^{me} Valmore et de ses enfants ; et, si Marceline eût été plus méfiante et moins candide, si elle eût été capable d'imaginer le mal, bref, si elle n'eût pas été elle-même, elle n'aurait pas manqué de se demander ce qui rendait le vieil ami de son mari subitement « froid et triste » quand Hippolyte et Ondine ne

pouvaient venir coucher à Aulnay (1); et pourquoi il paraissait « indisposé » à ce point quand on ne lui confiait pas le soin de ramener Inès *et Ondine* d'Orléans à Paris. Et sans doute aurait-elle alors remarqué avec inquiétude qu'il déployait bien des grâces pour amuser la jeune Hyacinthe...

C'est qu'il l'aimait, apparemment, car ici l'on ne peut faire que deux hypothèses : 1° ou bien Latouche était épris de la petite Ondine et il se proposait de la séduire ; 2° ou bien, si Ondine était sa fille, il voulait conquérir son affection, exercer une influence sur son esprit, s'occuper d'elle, enfin, après avoir découvert subitement qu'elle était charmante. Et, même en ce second cas, je vous prie de songer à ce que dut souffrir Marceline ! — J'avoue d'ailleurs que je ne crois pas trop que Latouche fût le père de Hyacinthe ; très probablement le nom que portait la jeune fille avait été choisi en souvenir de lui : il était en très bons termes avec les Valmore au moment de sa naissance, nous le savons déjà. Mais franche-

(1) A son mari, 2 mai 1839.

ment conclure du seul nom d'Hyacinthe que celle qui le portait était la fille de Latouche, c'est un peu vif. — Admettons donc que Latouche était amoureux de la petite Ondine. Je sais bien qu'il s'en est défendu. Il a écrit dans une pièce de ses *Adieux* : (1)

Un fraternel attrait liait déjà nos âmes,
 Et d'obscurs envieux, quelques jalouses femmes
 Du poison de leur souffle ont touché ce flambeau.

 D'un filial instinct la voulais-je émouvoir ?
 A leurs yeux faux don Juan se laissait entrevoir, etc.

Mais un « fraternel attrait » ni un « filial instinct » ne se manifestent ordinairement point par l'ardeur furieuse et la poursuite obstinée que vous allez voir, non plus que par les « tripotages » dont Marceline parle dans ses lettres. Et il ne me paraît guère douteux que Latouche aimait et voulait séduire la fille de sa triste maîtresse. C'est fort déplaisant, mais il ne faut pas lui prêter une psychologie plus noire encore que celle qu'il mérite : ce qui l'émut, ce ne fut pas de retrouver dans la petite Ondine ce qu'il

(1) *Prévision*, page 226. Ondine ni les Valmore ne sont nommés, naturellement, dans cette pièce, mais l'allusion est claire.

avait aimé chez sa mère trente ans plus tôt, car rien n'était plus différent de la tendre, de la naïve, de l'exubérante M^{lle} Desbordes que cette jeune personne fort distinguée, intellectuelle, froide et réservée, qui était sa fille aînée. Marceline, qui savait à peine l'orthographe, assure son fils, ne vivait que par le cœur. Ondine était très cultivée, même un peu pédante, et c'est sa jeune intelligence d'institutrice qui avait charmé son vieil amoureux, comme plus tard elle charma Sainte-Beuve,

Car les pinceaux, la lyre et les calculs savans
Elle sait tout : Milton, la langue des Toscans...

déclare Latouche avec admiration, — et ainsi il faut apparemment lui faire grâce de l'état d'âme précité. D'ailleurs, il n'en reste pas moins que sa conduite fut encore plus ridicule que son amour de barbon, et c'est ce que l'on va voir.

En mai, Marceline ne s'est aperçue de rien, puisqu'elle envoie sa fille à Aulnay. Pourtant il semble bien qu'elle sente obscurément qu'il lui faut se défier. Et Latouche s'efforce par tous les moyens de rentrer

dans ses bonnes grâces, — sauf par la douceur qui n'est point son fait.

« 21 mai 1839. — Je viens d'avoir, de mon côté, le courage de me retirer franchement des irritations ardentes et des exigences de M. de Latouche. J'ai saisi l'occasion d'une lettre un peu *Robespierre*, comme tu disais, qu'il m'a écrite, pour m'être soustraite au voyage de Tours, et je me suis retranchée à *toujours* dans ma solitude. Tu penses que je l'ai fait avec toute la convenance et le regret, aussi vivement *exprimé* que vivement senti, au reste, de me dérober à sa bonté fanatique dont je suis très touchée, mais qui m'étouffe. J'espère que, moitié fâché, moitié convaincu, il me laissera tranquille et se contentera de venir de temps en temps à la ville. Pour la campagne, je suis irrévocablement résolue à n'y plus aller. Ecris-lui, semblant de rien, car ce qui l'ulcérerait davantage, il me l'a dit, ce serait de croire que l'on pourrait altérer l'estime et l'amitié que tu lui portes. Ne parais donc jamais instruit de la confiance intime que je t'ai faite. Son âme peut être très haute et très belle, mais son caractère est tourmenté! »

« 25 mai 1839. — Oui, M. de Latouche est ainsi venu, par une sorte de subterfuge qui est dans la nature de son esprit, c'est que ma lettre lui disait, dans ma bêtise ordinaire, que, si ma prière en faveur de *qui tu sais* était accueillie, et s'il s'entourait de son côté d'une famille, il

vînt me le dire lui-même en allant à Tours et m'amenât ma fille. Il l'a en effet amenée en Niant et, par conséquent, en rejetant mes prières : tout cela m'attriste et me glace. Il est haï par tout le monde et voudrait se rejeter sur nous. Moi, je ne le veux pas, et je crains son caractère. Voilà où j'en suis. Il est à Tours, et tout seul. Ne froissons pas cet orgueil-là, mais tenons-nous à distance. Il m'a dit qu'il avait tes pouvoirs sur ta famille (!) Tu n'as pas besoin de me redire, toi, de quelle manière tu les as prêtés, mon Ami. C'était, je le sais pour que nous eussions un appui dans quelque hazard désagréable. Les exigences ne comptent pas. Ecris-lui néanmoins pour le remercier (!) »

« 3 juin 1839. — M. de L... est revenu une fois, mais sans oser me parler de la campagne. Il y est retourné seul. J'espère que ses prétentions absolues sont apaisées et que ses fantaisies se tourneront ailleurs. Je l'ai reçu fort bien, cordialement, et décidée aussi à me soustraire à ses bouderies sombres comme à ses mignardises. »

« 7 juin 1839. — Voici une lettre de M. de L... qu'il me prie de t'envoyer. Il est revenu hier soir avec toutes ses grâces, et, quoique je fusse malade d'une migraine solide, tout s'est bien passé. Il a fait seulement quelques plaintes sur sa solitude à la campagne, où il vit si isolé, n'ayant pas une âme avec qui échanger une

parole. En l'écoutant sérieusement me parler ainsi, je tenais dans ma poche une lettre reçue depuis une heure, une lettre de la jeune femme dont je t'ai parlé, m'apprenant avec toute la joie d'un pauvre cœur passionné sa réinstallation à Aulnay, l'attribuant à mon refus généreux d'y retourner et me jurant sa reconnaissance éternelle. Les hommes sont (quelquefois du moins) bien enveloppés et peu naïfs... »

O Marceline, qui découvrez que les hommes sont « peu naïfs » ! M. de Latouche l'est en effet fort peu. La lettre qu'il a chargé M^{me} Valmore de transmettre à son mari n'a d'autre fin que de persuader à celui-ci que Marceline est circonvenue par ses amies et qu'elle prend au sérieux — bien à tort ! — des « potins » et les médisances que l'on fait de lui. Il espère ainsi que Valmore, très autoritaire de sa nature, commandera à sa femme de voir aussi souvent que par le passé leur bon ami Latouche. En un mot, c'est avec l'aide du père qu'il espère de plaire à la fille. — Et Valmore ne fut pas éloigné de lui donner raison, comme il paraît par cette lettre de sa femme :

« 23 juin 1839. — Tu m'étonnes bien, en me disant que M. de Latouche croit M^{me} Duchambge

son ennemie, elle qui porte aux nues son talent, le goût exquis de son style qu'elle adore, et qui est si fière d'une petite lettre charmante qu'il lui a écrite de chez Béranger ! Quant à moi, je te jure que je l'ai toujours accueilli de même et que je n'ai en rien justifié ses plaintes. Tu sais au reste combien je suis absorbée de travail de toute nature et combien il m'est doux de vivre en bête de temps en temps. Je n'irai donc pas à la campagne parce que cela chavire tout l'ordre de mon ménage, mais, toutes les fois qu'il viendra, tout ce que tu sais que j'ai à son service, accueil d'amitié pour la sienne et consolation pour sa tristesse quand il a l'air d'en avoir. Après cela, comme tout le reste ne me regarde pas, je ne m'en mêle et ne m'en mêlerai en rien. Ce que j'ai entendu dire était faux, je le crois parce qu'il me l'a attesté. J'espère qu'un bon et beau travail servira d'aliment salubre à cette âme ardente, qui s'occupe en ce moment de trop peu de chose. Ces tracasseries ne sont pas bonnes à l'homme et le détournent de son but, l'amour de son pays et sa gloire personnelle. »

« 24 juin 1839. — Je suis prosternée de palpitations de cœur et de fièvre nerveuse. Je l'ai écrit à M. de L..., qui m'écrit aussi sans cesse — c'est étouffant ! — et toujours la même chose, après que je lui ai juré que je ne croyais pas un mot de ce conte que l'on m'avait fait, — sans lui avouer que j'ai vu la femme sur le gril ; je n'en conviendrais pas car ce serait trahir ; d'ailleurs

d'autres me l'ont dit. Nous nous sommes fort bien quittés la dernière fois, et puis il a recommencé tout d'un coup à m'écrire des lettres sur lettres auxquelles je ne comprends plus un mot. Il dit que cette femme me menace et qu'elle est furieuse contre moi. Que peut-elle me faire, à moi qui ne la connais, ni ne veux la connaître ! Je n'ai fait que l'entrevoir pour lui faire des révérences et j'ai jugé que c'était celle-là dont on m'avait parlé (1). Je me garderais vraiment bien de lui écrire pour lui demander si la *calomnie* est vraie ou non. Elle m'arracherait les yeux de mon impertinente question. J'ai dit, redit, répété tout cela à M. de L... et je t'avoue que je n'en peux plus. A l'égard des fureurs de cette dame, je ne crains que Dieu. Il pouvait continuer à venir amicalement, simplement, comme je te jure que je n'ai pas cessé un seul moment d'être avec lui, mais il est comme dans l'huile bouillante et je défie les saints d'y tenir... Il y a des moments où je crois que sa tête se dérange : je l'ai vu un jour très effrayant. Il dit que je t'influence contre lui, et c'est ici la première fois que je m'ouvre à toi. Sois prudent, je t'en conjure ! ne te livre pas, et fais comme tu as fait, ainsi que moi. Ménage son irritation : j'atteste que je n'ai rien fait au monde pour justifier tout ceci que de refuser d'aller à la campagne et avec combien de douceur et de ménagements ! Je n'irai

(1) Il ne s'agit donc pas ici de la « petite dame » qui était venue confier à Marceline ses malheurs.

jamais : d'abord je déteste la campagne par soubresauts, et je suis terrassée de travail. Après cela, son caractère ne me convient pas, et de plus, s'il y a en effet une femme grimaçant de jalousie et de vengeance, je n'ai nulle raison pour vouloir l'exciter. Mon coin est bien préférable, et j'ai assez de chagrins, d'infortune et de souffrance pour mériter, peut-être, un peu de repos. Veux-tu ma pensée tout entière ? Je ne souhaite pas que nous acceptions jamais aucun service de ce côté. Hélas ! il dit vrai : il n'a pas un ami ! La pauvre M^{me} Nairac m'a dit bien des choses. Je te jure, au reste, que je le recevrai toujours bien... »

« 25 juin 1839. — Pour la personne qui t'écrit maintenant si souvent, sans juger ni partager les haines ardentes qui lui font un enfer de ce monde, sans lui en vouloir de m'attirer la seule ennemie que je me connaisse au monde, demeurons sur le pied où nous nous sommes garantis toute l'année. Rien d'hostile, rien d'intime. — M. de Latour m'en a parlé franchement dans sa dernière visite et m'en a dit toute sa pensée. Non, Valmore, ne lions pas notre avenir ; écris le moins possible, n'appuies sur rien... »

« 2 juillet 1839. — Je vois avec chagrin que tu es extrêmement exaspéré contre une personne dont je ne pense pas tant de mal qu'on a voulu nous en faire croire. Je l'ai entrevue une fois, et je t'assure qu'elle m'a paru belle, timide et fort

triste. Cette pauvre jeune femme n'a pas du tout l'air méchant... Il [Latouche] m'a apporté hier ta lettre et ne me l'a pas laissée lire devant lui. Seulement il m'a dit : « Vous avez écrit [à Valmore] que l'on vous faisait des menaces, Madame ? — Mais c'est vous qui me l'avez écrit, Monsieur, en me rassurant sur la colère de la dame. — Quelle dame ? Je ne connais point de dame, moi ! — Si, Monsieur, vous en connaissez une, et vous pouvez lui prouver que, si vous êtes un peu fâché contre moi, c'est que j'ai voulu lui rendre service. Votre honneur me rassure et vous direz toujours la vérité ». Les enfants sont rentrés et tout a été dit. Laissons, crois-moi, tous ces mystères à qui de droit et gardons notre indépendance. Je n'ai pas l'ombre de crainte si tu suis ma prière qui est de ne nous mêler en rien *et de ne rien écrire* ; cela, je te le demande avec toute l'instance de mon cœur. Il peut (ce que je désire) se raccommode avec la jeune femme (une coupable aimée est bientôt innocente) et lui montrer tes lettres trop pleines de candeur pour toutes ces liaisons violentes. Du reste la politique va bientôt l'occuper tout entier et lui offrir des orages convenables à son goût...

« Hier (1) j'ai eu une crampe d'estomac violente et je ne suis aujourd'hui que d'une grande faiblesse. M. de L... est venu précisément dans le moment où je souffrais cette crise que je dévo-

(1) Marceline écrivait ordinairement ses longues lettres en plusieurs jours.

rais : j'étais au supplice. A propos de lui, il part, dit-il, pour le Berry et voudrait bien pousser jusqu'à Lyon... Mais il fait tant de projets suggérés par l'ennui ! Je comprends peu l'ardente amitié qui le prendrait à ce point...

Et peut-être, en effet, ne se doutait-elle encore de rien... Pourtant, je crois plutôt qu'elle commençait à la comprendre, cette ardente amitié, et qu'elle en soupçonnait obscurément, depuis quelque temps déjà, la véritable raison. Seulement elle n'osait pas l'écrire à son mari, peut-être — ce serait lamentable ! — parce qu'elle avait peur de n'en être pas crue et qu'il ne s'en rapportât de préférence aux dires de son ami Latouche ; — alors elle s'efforçait de lui faire deviner ce qu'elle ne voulait point dire. Mais l'illustre Valmore n'était pas homme à entendre à demi-mot quoi que ce fût, et il ne cessait de transmettre à sa femme les récriminations de Latouche. Si bien qu'un jour la douce Marceline perdit patience...

« 23 juillet 1839. — Comment M. de L... t'écrit encore ? et il n'est pas en Berry ? et il se plaint de ma dureté ! Mais vraiment, mon bon

Ange, ceci aurait tout l'air d'une plaisanterie, si je ne le croyais pas un très méchant homme. Je t'atteste sur Dieu même que je l'ai reçu parfaitement honorablement, avec douceur et la résolution prise d'avance de dissimuler tout le mépris qu'il m'inspire. Il venait nous faire ses adieux pour un voyage d'affaires. Nous en parlerons. — Je t'en ai dit assez jusque-là pour te faire comprendre les justes défiances dont je suis remplie contre un caractère chargé de la haine de tout le monde. Il n'a porté que le trouble et la désolation partout où il a pénétré. Crois au cri de ma répulsion et souviens-toi que je n'ai jamais été coupable que de trop d'indulgence envers les mauvais esprits. Ménageons-le seulement par une estime apparente, car ce qu'il veut surtout, c'est d'être honoré! Mais l'intimité de cet homme! Mais un service de lui! Grand Dieu, j'aimerais mieux mendier! Branchu est innocente comme l'enfant qui naît et Pauline [Duchambge] aussi. Je ne dirai qu'à toi par qui je le connais... »

« 6 août 1839. — Je n'entends plus parler de la personne qui t'écrit ses plaintes, ses fausses plaintes. Il n'a jamais été reçu que d'une manière honorable, amicale, convenante, parfaite. Ce n'était pas là ce qu'on voulait; c'était l'éternel refrain: « Je veux une famille », c'est-à-dire donc *tout ou rien*... Il est venu nous faire ses adieux en partant pour le Berry, où je sais parfaitement qu'il n'est pas allé. Il change à tous moments de logements. Une autre famille s'est

établie huit jours dans son ermitage, et tout est déjà rompu. Au reste, cette oppression ne convient pas à mon caractère, à ma santé, à mes habitudes. Il prenait en haine tous nos pauvres amis. Ses opinions sont tellement violentes qu'il est fui et redouté même par les *Rép.* » (1)

Sous le bon roi Louis-Philippe, les gens sensés, posés enfin, n'avaient pas assez de mépris et d'horreur pour ces êtres abominables et perturbateurs, — et hirsutes en outre, — qui prétendaient établir la République en France, comme si c'eût été possible! Or, depuis longtemps déjà, depuis les Cent-Jours exactement, Latouche, que la Restauration avait empêché d'être sous-préfet, éprouvait une grande aversion pour la monarchie. En 1831, quand sa pièce fut tombée, il se sentit décidément une âme de démagogue, et, comme on voit, en 1839 la

(1) Cf. encore ce fragment du 6 décembre suivant : « ...Au reste, tu vois qu'on le dit [Latouche] très malade et il n'en est rien. Mon Dieu! rien n'est vrai dans cet homme. Il nous avait fascinés autrefois, mais dans ce temps même j'en ai eu peur souvent et je m'en faisais un crime... Il est bien malheureux, car il est bien haï. M. de Sainte-Beuve m'a dit : « C'est un tigre d'orgueil, je l'enchaîne avec des louanges. » N'en parle à âme qui vive. »

violence de ses propos effrayait Marceline, que son cœur portait assurément vers le peuple et les pauvres gens, mais qu'on eût sans doute bien scandalisée si on lui eût dit alors qu'elle était républicaine. De la sorte, tout concourait à le faire redouter et détester par notre amie : « Je ne parlerai qu'à toi de M. de L... ; il m'a dit et écrit des choses si étranges que je le crois insensé », déclare-t-elle le 12 août ; et quelques jours plus tard : « J'ai réglé et acquitté le dernier compte de Antoinette [la bonne]. J'ai eu plusieurs raisons pour m'en débarrasser très vite : c'était un très mauvais sujet. Je t'expliquerai tout ce tripotage, où se trouve mêlé M. de L... » (17 août). — Mais celui-ci, qui ignorait sans doute que Marceline eût découvert ses « tripotages », n'avait pas perdu tout espoir de se réconcilier avec la mère d'Ondine. C'est ainsi qu'il priaient leurs amis communs d'intervenir auprès d'elle en sa faveur, et, comme on va voir, ceux-ci (Sainte-Beuve lui-même) ne lui refusaient pas leurs services, tant il leur paraissait redoutable.

« *Août 1839* (1). — M. de Sainte-Beuve, très bon et bienveillant, est venu, il y a trois jours, m'exciter à voir M^{me} Récamier; puis il m'a dit qu'il était prié de servir de médiateur pour rétablir les bons rapports avec la personne qu'il avait vue à dîner dans notre ménage, M. de L... enfin, qui lui a fait parler par un tiers pour user de son ascendant sur moi pour reconquérir mon amitié, et qui veut absolument lui parler pour sa justification, — que *son estime et sa sympathie* pour M. de Sainte-Beuve (qu'il a traîné dans la boue devant nous) le fait le choisir pour son avocat, et qu'il l'attend, étant trop *malade* pour sortir et forcé de garder *le lit*. — Et la veille même M^{me} Louise [Crombach?] était montée toute pâle et effarée, l'ayant trouvé le soir à rôder autour de la maison et l'ayant fait fuir comme s'il avait vu Méduse. Tout est faux et bizarre dans cette conduite. — J'ai dit à M. de Sainte-Beuve que j'avais besoin de beaucoup de temps, de repos et de travail pour notre famille, et que le caractère un peu violent de cet homme me déterminait à profiter de ce qu'il s'était éloigné de lui-même par des susceptibilités déplorables et que je ne

(1) Les originaux de cet alinéa et de chacun des deux alinéas qui suivent sont écrits sur des petites feuilles volantes que Marceline dut glisser dans une de ses lettres du mois d'août (Sainte-Beuve, qui est cité ici, ne revint à Paris que le 15 août 1839), afin que son mari pût les détruire en conservant les missives; et cette précaution un peu puérile montre encore quelle crainte avait Marceline de celui qui la lui faisait prendre.

voulais pas le revoir. — M. de Sainte-Beuve m'a paru dans l'intention prudente de le ménager à cause de son caractère connu d'emportement et de malaise : « C'est un homme, m'a-t-il dit, dont la position littéraire est défaite. Il n'a plus d'amis à force d'être tracassier. Je ne veux pas me le camper comme ennemi. Je serai poli pour vous et pour moi ». Les choses [en] sont là. Je te dirai leur conférence.

— M. de L... a écrit en mon absence à M^{me} Duchambge, lui demandant, au nom d'une famille qu'il honore, d'aller le voir pour tirer à clair de singulières suppositions sur son caractère et sa personne, qu'on lui fait *l'honneur* de croire dangereuse. Toutes les instances ardentes, toutes les flatteries sont mises en usage pour amener Pauline à lui donner accès. Elle a très honnêtement refusé, tout en témoignant du déplaisir de voir des personnes distinguées ne pas s'entendre. — Alors une nouvelle lettre d'injures, l'accusant, elle et M^{me} Branchu (1), de l'avoir calomnié, ne déguisant ni l'espoir ni le désir de l'en faire repentir. — C'est tout. Depuis, nous n'en avons plus entendu parler, non plus que la petite dame (2), dont l'âme troublée commence enfin à retrouver un peu de calme.

— Si tu réponds à M. de L..., ne lui dis pas surtout l'époque de mon voyage (3), ne lui confie

(1) C'étaient, nous l'avons dit, les deux meilleures amies de Marceline.

(2) La maîtresse de Latouche.

(3) A Lyon, près de son mari.

aucun projet, reste vague; dis-lui que, pour moi, j'ai depuis longtemps une monomanie de solitude, et tu ne mentiras vraiment pas, car nous trouvons des êtres si méchants que je ne me sens en sécurité que seule, quand je ne suis pas avec toi.

Pour soustraire plus sûrement Ondine aux tentatives du barbon, Marceline l'envoya à Lyon, près de son père; mais là même, elle ne la jugeait pas en sûreté :

« 19 août 1839. — Line est présentement plus heureuse que nous, elle est près de toi... Renouvelle à Léonie l'instance prière de ne jamais la laisser sortir seule et ne permets pas qu'elle aille au spectacle, même avec M^{me} Paule, excellente femme, mais très peu au courant des dangers comme invisibles qui peuvent entourer une jeune fille. Mon intention n'est pas de t'alarmer sottement, mais de nous bien entendre contre de mauvaises influences... Garantis-toi de qui pourrait aller te voir sous prétexte d'amitié. Je ne veux pas entendre parler de M. Pomet, fort rude et loyal garçon, mais de l'étrange *vieillard* plus fat que philosophe, qui ne cesse de s'agiter dans un besoin de vengeance. S'il va là-bas, comme je le crains, fais l'affaire au théâtre, et sois averti que c'est le plus méchant des hommes... Je confie de mon côté Inès à ma sœur qui la fait prendre par une amie sûre. Ici je ne l'aurais pas jugée en sûreté non plus... Ecoute, il n'y a qu'une puis-

sance divine qui ait pu me faire découvrir ce que j'ai appris à temps ! »

« 30 août 1839. — Déjà tu possèdes un tiers de ton trésor [Ondine]... Je te recommande surtout de ne lui faire aucune question sur l'homme dont je t'ai parlé : tu détruirais ainsi l'ignorance profonde où je veux la laisser de ce que j'ai appris et tu éveillerais une curiosité dangereuse chez une jeune fille quand elle soupçonne que l'on s'occupe d'elle (1). Le vice, à des yeux purs prend la forme de l'amour, et l'amour est déjà fort dangereux... J'ai tout ménagé, tout *déjoué*, sans justifier le ressentiment de personne... Mais je n'ai entendu parler de rien depuis assez longtemps pour respirer de la contrainte que je me suis promise d'observer, *si l'on revient*. »

Je pense qu'*on* ne revint guère. Je lis encore, dans une lettre du 22 octobre : « Il est venu une fois frapper et sonner longtemps, mais Inès qui l'avait vu du balcon n'a pas ouvert. C'est après cette tentative qu'il a écrit à la petite dame (2) une lettre de fureur. Mais tout est calmé jusqu'à nouvel ordre. » Imagine-t-on ces deux femmes, la mère et la fille, tremblantes dans leur appar-

(1) Je crois que Marceline s'abusait un peu sur l'ignorance de sa fille, qui était des plus raisonnables.

(2) Sa maîtresse.

tement, tandis que Croquemitaine frappe et tambourine à la porte ? Ce fut apparemment la dernière scène que Marceline eut à subir. Mais elle craignait toujours pour Ondine les entreprises du trop hardi barbon : « Songer à la laisser seule dans Paris, même en pension quelque part, me jette dans une grande perturbation : tu sais bien principalement à cause de quoi », écrit-elle encore le 7 février 1840. — Enfin, il dut y avoir une explication définitive :

« 12 janvier 1840. — Je voudrais bien, puisqu'on te l'offre, que mon portrait rentrât dans tes mains. Accepte-le, naturellement, car je le trouve bien déplacé où il est. D'un autre côté, c'est peut-être difficile pour la vanité qui le possède, mais tu as une manière agreste de dire les choses, qui les rend décisives sans offense. Du reste il a rencontré Hippolyte et Line et les a regardés du haut en bas. Tant mieux ! Line ferait une lieue sur un cheveu pour ne pas le voir. Hippolyte s'empourpre quand on le nomme seulement... N'écris que le vague et accepte mon portrait. Surtout ne dis pas que les enfants pourraient rester à Paris. Il le sait ou le suppose. Il sait que je pars. Il a fait une scène horrible, en pleine rue, à la pauvre petite dame, criant comme un possédé qu'il la poursuivrait jusqu'en enfer pour se venger d'elle. »

« 26 février 1840. — Tu as donc reçu mon portrait? Tant mieux : tout de moi retourne à toi comme l'âme retourne à Dieu! Mon oncle doit être content, triste qu'il était devenu à sentir ce portrait dans les mains d'un méchant (1). J'ai brûlé ses vers imposteurs et vaniteux. Cette lettre, collée derrière le portrait pour attester sa coopération à la *pension refusée* (2), fait rougir pour lui. Laissons ce malheureux dans ses replis. Il avait bien assez éveillé d'orgueil dans cette âme pure qu'il voulait souiller pour en faire de l'avenir. Elle est au moins restée digne du ciel. Je ne lui ai pas fait lire toutes ces lignes tortueuses. J'ai pris peur et j'ai tout jeté dans le feu. Garde avec lui toute ta noble simplicité et la distance maintenant rétablie entre nous. — Il fait ici très froid et très beau..., etc. »

Si l'on excepte la lettre à Sainte-Beuve que nous avons citée, telle est la dernière mention que Marceline fasse de Latouche dans sa correspondance.

(1) Le peintre Constant Desbordes, son oncle, qu'elle avait profondément aimé, était mort en avril 1828. Le portrait de Marceline dont il s'agit ici est conservé au musée de Douai. M. Rivière a vérifié qu'il ne s'y trouve, au dos, rien d'écrit.

(2) C'est sans doute la pension offerte par le duc de Montmorency, dont nous avons parlé plus haut.

*
* *

Et cependant les derniers vers de M^{me} Valmore sont encore tout pleins de ses souvenirs et animés par son amour :

O mes amours d'enfance ! O mes jeunes amours ! (1)

« Qui me consolera ! » demande-t-elle pour la centième fois, dans ses poésies posthumes. Et la voix « grave et tendre » de son ami résonne toujours dans sa mémoire :

Dans leur cent mille voix, je ne l'ai pas trouvée (2).

Et elle s'écrie encore, comme au lendemain de sa liaison :

A toi le monde ! A toi la vie !

A toi tout ce que l'homme envie !

A moi le ciel ! A moi le bonheur de t'aimer ! (3)

Ou bien, avec une si mélancolique et si troublante douceur :

(1) II, 353.

(2) II, 281.

(3) II, 360.

Allez en paix, mon cher tourment,
 Vous m'avez assez alarmée,
 Assez émue, assez charmée...
 Allez au loin, mon cher tourment,
 Hélas! mon invisible aimant!

Votre nom seul suffira bien
 Pour me retenir asservie;
 Il est alentour de ma vie
 Roulé comme un ardent lien:
 Ce nom vous remplacera bien...
 De mon cœur ôtez votre main (1).

Eh bien! l'homme auquel elle songe en écrivant ces vers voluptueux, et qu'elle souhaite, et qu'elle regrette ainsi, son *cher tourment*, son *invisible aimant*, qui l'a tant *émue*, tant *charmée*, tant *alarmée*, c'est bien, n'est-ce pas, « l'étrange vieillard » qui lui arrachait en 1839 des cris d'horreur: « L'intimité de cet homme! Un service de lui! Grand Dieu, j'aimerais mieux mendier!... Crois au cri de ma répulsion!... Oh! puis-je ternir ma lettre à toi d'un tel nom! etc... »

Ainsi, elle avait pardonné à Latouche... Qui sait s'il n'avait pas su se justifier? Elle

(1) II, 265. Cette pièce est datée du 6 juin 1857.

lui avait pardonné de tout son cœur : relisez la pathétique, l'émouvante lettre qu'elle écrivit à Sainte-Beuve quand il mourut (nous l'avons citée); vous y verrez qu'elle avait compris que Latouche était plus malade que méchant, que son injustice et son aigreur provenaient de la force même de ses illusions blessées, qu'au surplus il était lui-même sa propre victime, et que, si son âme était injuste et tourmentée, au moins n'était-elle ni basse, ni plate. Elle avait compris tout cela, qui était vrai, et elle avait pardonné...

D'ailleurs, non, ce n'est pas M. de Latouche, cet amant qu'elle chante si passionnément encore dans ses derniers vers. C'est celui dont elle garde l'image dans son cœur, c'est un jeune infidèle, ardent, cruel et charmant, qui ne ressemble guère à ce barbon... Et en définitive, je crois bien que c'est moins d'un homme que de l'Amour même qu'elle demeura éprise toute sa vie, notre romantique Valmore : dans sa mémoire, il ne restait plus, sans doute, qu'une grande lueur de passion, « semblable à un de ces feux solitaires qui brûlent longtemps encore après le départ du pâtre qui les

avait allumés, (1) » — et j'ajoute que c'est apparemment avec beaucoup de piété littéraire qu'elle s'appliquait à entretenir une si belle flamme.

(1) B. Rivière, I, page XXI.

CHAPITRE XII

VIE DES VALMORE

Que Marceline croit au talent de son mari. — Ses efforts pour le placer. — Aumônes du ministère. — Pensions de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe. — Les Valmore à Lyon. — Valmore, à Rouen, reçoit des pommes cuites. — Démarches de Marceline. — Valmore à Lyon. — Triste voyage à Milan. — Le mari à Lyon, la femme à Paris. — L'illustre Valmore renonce. — Mais il lui faut continuer à jouer. — Misères.

« Ne pas jouer la comédie est un genre de bonheur que je ressens jusqu'aux larmes », écrivait Marceline le 24 juin 1823 (1). Elle était alors à Bordeaux, et elle s'y plaisait (2) ; on venait de lui ramener sa petite Ondine qu'elle avait dû, un an et demi auparavant,

(1) A son oncle Constant Desbordes. (Catalogue de la vente Laverdet du 20 avril 1855, Charavay expert.)

(2) Au même, 26 novembre 1823. (Catalogue de la vente Rathery du 24 avril 1876, Charavay expert.)

laisser en nourrice à Lyon (1) ; de plus, son mari gagnait à ce moment assez d'argent pour que la famille pût vivre. Mais, dans l'existence de Marceline, ce n'est là qu'un court instant de répit ; mariée à un pauvre acteur de province, il lui faut en effet passer sans cesse de théâtre en théâtre, au hasard des engagements et à la merci des faillites : dès le 16 mai 1824, nous la trouvons à Lyon avec son mari, qui n'y fait qu'un « début honnête » et une « impression médiocre » (2) ; huit mois plus tard, elle est déjà de retour à Bordeaux (3)... Et pendant trente années, il lui faudra errer ainsi à travers la France, larmoyante et pitoyable, toujours inquiète de l'avenir, toujours incertaine du lendemain.

Au moins à cette époque (1825), Valmore a-t-il encore du goût pour son métier : il croit en lui-même, et Marceline y croit aussi : « Je vous assure, écrit-elle (4), que sans être un Fleury, il a des qualités essentielles, un ton parfait et très rare et un

(1) Lettre à Jars, 18 août 1823 (Pougin, page 143).

(2) *Journal de Lyon*, cité par Bleton, *loc. cit.*

(3) A son oncle C. Desbordes, 24 janvier 1825. (Catalogue Charavay, juin 1898.)

(4) *Idem.*

physique très beau. » Aussi est-ce de bon cœur qu'elle travaille à le faire engager aux Français, son beau mari, qui serait si heureux d'y être ! « Il le désire, et son bon père aussi ; moi je le souhaite », avoue-t-elle (1). Donc elle met ses amis en campagne : son oncle le peintre Desbordes, le docteur Alibert, M^{lle} Mars (2)... Vainement. Et toute sa vie, la pauvre Marceline s'emploiera de la sorte en démarches inutiles afin de placer son mari aux Français, et plus tard dans une administration quelconque, mais à Paris. Elle obtiendra, pour ce pauvre homme, toutes les recommandations possibles ; elle saura intéresser à son sort des ministres, des députés, des hommes de lettres, des acteurs, des femmes du monde : Salvandy, Duchatel, Thiers, Mignet, Quinet, Martin du Nord, Sainte-Beuve, Balzac, Alexandre Dumas, M^{lle} Mars, M^{lle} George, M^{me} Récamier, M^{me} d'Agoult, et jusqu'à la princesse de Monaco. Toujours en vain. En vérité, pour que tant de personnes influentes n'aient jamais réussi à

(1) Au même, 21 juin 1826 (Pougin, pages 159-160).

(2) A. C. Desbordes, 24 janvier 1825 ; à M^{lle} Mars, 28 septembre 1825.

lui trouver un emploi, il fallait que l'incapacité de Valmore fut prodigieuse ; et c'est à ce point qu'on ne sait plus s'il convient d'admirer davantage la robuste et infatigable vertu de Marceline ou l'incomparable nullité de son époux.

Cependant les Valmore étaient six : Marceline, son mari, son beau-père, ses trois enfants : Hippolyte, né en 1820, Ondine, née en 1821, et Inès, née en 1825. Et il y avait encore les deux sœurs de Marceline, dont les maris faisaient de mauvaises affaires ; il y avait surtout son frère, recueilli par charité à l'hospice de Douai, et à qui elle envoyait tout ce qu'elle pouvait ; il y avait enfin les amis et même les connaissances : il fallait de l'argent pour tout ce monde. Lorsque Valmore jouait en province, il gagnait environ 6.000 francs par an. Mais quelquefois il se trouvait sans engagement. Alors Marceline implorait quelque aumône du ministère, car ses poésies ne lui rapportaient guère : « ...Je dis, écrivait Sainte-Beuve (1), qu'on se tire toujours d'affaire à Paris (ce que je maintiens vrai quand on a

(1) *Correspondance avec les Olivier*, page 78.

la plume bien taillée). » M^{me} Valmore n'en est point l'exemple, qui pourtant savait, si l'on peut dire, tailler la sienne. — Bref, j'ai relevé dans les registres des Archives les secours accordés ainsi à M^{me} Valmore par le bon roi Louis-Philippe (1) : la pauvre femme écrivait une lettre de demande ; comme elle était fort recommandée, elle obtenait une réponse favorable : elle touchait donc quelques centaines de francs, et un scribe transcrivait sur son livre, en regard de la somme délivrée, un rapport analogue à celui-ci :

« 4 juin 1833. — M^{me} Desbordes-Valmore, qui s'est élevée au premier rang des poètes contemporains, a été forcée de quitter Rouen à l'improviste (2), et, à peine arrivée à Paris avec

(1) Les registres antérieurs à Louis-Philippe, s'il en a existé, n'existent plus (du moins, on me l'a dit aux Archives). Sous la monarchie de Juillet, les demandes de secours étaient classées par dossiers, aux noms des demandeurs. On inscrivait d'autre part sur des registres les sommes accordées, avec un bref exposé des motifs, en marge, et un renvoi au numéro du dossier. Malheureusement, beaucoup de ces dossiers ont disparu en 1848 et en 1871. Celui de Marceline, où devaient être conservées ses lettres de demandes, manque. Mais j'ai retrouvé celui de son frère, dont je parlerai plus loin.

(2) Son mari avait été sifflé et contraint à quitter le Théâtre des Arts.

toute une famille composée de 8 [sic] personnes, s'y trouve dans une gêne extrême, en attendant une position meilleure qui ne peut lui manquer d'ici quelques mois. Dans ces circonstances, M^{me} Valmore a pensé à s'adresser au Roi, et déjà M. Alexandre Dumas a fait en sa faveur une première démarche auprès de Sa Majesté, qui a paru disposée à accueillir cette demande. M^{me} Valmore venant d'écrire elle-même au Roi (sa lettre est ci-jointe), Sa Majesté est suppliée d'approuver qu'une somme de 500 francs soit remise de sa part à cette dame. Cette somme sera remboursée à M. Lassagne qui en a fait l'avance.

« Ci. 500 fr. » (1)

Ou bien :

« 19 mars 1839. — M^{me} Desbordes-Valmore, dont le talent poétique est très estimé, a déjà, en quelques circonstances, invoqué avec succès la bienfaisance du Roi. Pour élever une famille nombreuse, sa seule ressource est le produit plus honorable que lucratif de ses travaux littéraires. Elle vient de faire entrer sa fille aînée (2) à l'atelier de M^{me} Haudebourg. La pension de cette jeune personne et les frais journaliers qu'entraînent ses études de peinture sont, pour M^{me} Desbordes-Valmore, un grand accroisse-

(1) Archives nationales O⁴ ★ 166, ordonnance n° 207.

(2) Ondine.

ment de dépense; c'est pour pouvoir y faire face qu'elle s'adresse de nouveau à la généreuse bonté du Roi. On propose de supplier S. M. de lui accorder une somme de 500 fr. qui sera remise à M. Lassagne par l'intermédiaire de M. de Chevilly.

« Ci. 500 fr. » (1)

Et l'on voit Marceline recourir ainsi — trop souvent, hélas! — « aux bontés du Roi en termes simples et touchans », et par exemple obtenir 500 fr., le 1^{er} janvier 1834, quand « l'hiver a encore augmenté les difficultés de sa position (2) », ou 300 fr. le 12 mars 1834, « pour rejoindre son mari à Lyon. » (3)

Sous la Restauration, Marceline s'était efforcée d'avoir une de ces petites pensions qu'on accordait alors aux auteurs. Il paraît que la bonne M^{me} Dufrénoy, qui passait à cette époque pour un grand poète, avait écrit au roi une épître en vers où elle lui demandait pour « la Deshoulières du XIX^e siècle » les encouragements et la sym-

(1) Archives nationales O⁴ ✱ 172, ordonnance n° 97.

(2) *Ibid.* O⁴ ✱ 167, ordonnance n° 21.

(3) *Ibid.* O⁴ ✱ 167, ordonnance n° 91.

pathie d'un descendant de Louis XIV : « Et savez-vous ce que le roi lui aura répondu ? — s'écria Benjamin Constant quand on lui raconta cela, — Madame, je vous accorde avec le plus grand plaisir ce que vous me demandez ; quant à M^{me} Desbordes-Valmore, il m'est impossible de rien faire pour elle (1). » Assurément Louis XVIII avait assez d'esprit pour parler quelquefois comme Benjamin Constant. Pourtant sur un état des « Demandes de pensions », dressé en 1822 (2), on lit : « M^{me} Desbordes-Valmore, femme de lettres, sur la proposition de M. de Chazet (3) » ; et cette pension fut accordée, mais Marceline ne la conserva pas longtemps, puisque, le 24 mai 1826, elle écrivait à son ami Dutilhœil : « ... Déjà, il y a quatre ans, j'ai été rayée de cette liste des pensions (où la bienveillance cachée de quelque puissant m'avait inscrite) par la raison que nul comédien ne pouvait prétendre à

(1) Coulmann, *Réminiscences*, tome I, pages 343-344.

(2) Archives nationales O³ 1617. — On trouve le nom de Desbordes sur un état des « Pensions proposées dont les arrérages doivent être payés à partir du 1^{er} juillet 1817. » Mais sûrement il ne s'agit pas là de Marceline (*Ibid.* O³ 1618).

(3) Alissan de Chazet.

cette faveur (1). » Le gouvernement de S. M. Charles X était prude...

Heureusement pour Marceline, M^{me} Récamier s'intéressait à elle, et M^{me} Récamier avait des amis considérables. Nous avons vu comment elle persuada à Mathieu de Montmorency d'abandonner à Marceline ses appointements d'académicien, et comment M. et M^{me} Valmore, poussés par Latouche, refusèrent ce secours qui leur parut ressembler trop à une aumône. Eh bien ! M^{me} Récamier ne garda pas du tout rancune à sa protégée d'avoir montré de la délicatesse, et cela est beau. Au moment où Mathieu de Montmorency lui avait demandé de lui désigner un littérateur dans le besoin et où elle lui avait indiqué M^{me} Desbordes-Valmore, elle travaillait déjà à faire attribuer à Marceline un subside régulier sur les fonds du ministère (2) ; après le refus de sa protégée, elle s'y employa davantage encore, si bien que, trois mois plus tard (février 1826), Marceline reçut le brevet

(1) Pougin, page 158.

(2) Marceline à M^{me} Récamier, 23 décembre 1825 (Pougin, page 146).

d'une pension. On pouvait aimer beaucoup cette M^{me} Récamier.

Malheureusement la pension ne dura guère. Au bout de quatre ans, elle fut interrompue par la Révolution de juillet. Thiers, il est vrai, la rétablit en 1834 (1), mais en partie seulement puisque ce ne fut que le 5 mars 1840 que Marceline put écrire joyeusement à son mari :

« Je reçois à l'instant, jeudi à midi, l'ordonnance du ministre M. Villemain, qui me jette en quittant le ministère un bienfait inattendu. Il a porté ma pension de 350 francs *temporaire* à 1.200 francs pour *toujours*... Hier, M. Onésime Le Roy, qui déjà m'avait parlé de ses espérances près de M. Villemain avec qui il est lié, est venu

(1) Lettre de Marceline aux membres de la Commission chargée de la revision des pensions de l'ancienne liste civile, 31 décembre 1833 : Elle demande le maintien de sa pension de 1.000 fr., sa demande est apostillée par Jouy (?), Etienne, A. Jay, Viennet et Dugas-Montbel. (Catalogue de la librairie Charavay, juillet 1900.) — Lettre de Marceline à Carnot, ministre de l'Instruction publique, 12 avril 1848 : « C'est en 1826 que j'ai accepté le brevet d'une pension interrompue pendant quatre années par la Révolution de 1830. M. Thiers, alors ministre, me la fit rendre en 1834. » — Avis d'ordonnance de paiement et quittance de Marceline (30 mars 1849), d'une somme de 500 fr. touchée à titre d'« indemnité littéraire pendant le 1^{er} trimestre de 1849. » (Communiqué par M. Pierre Louÿs.)

quatre à quatre me dire que ce ministre avait fait signer au Roi quelque chose relatif à moi, mais je n'osais croire à la joie de ce pauvre M. Onésime qui avait dîné la veille avec M. Villemain...

Lors de la Révolution de 1848, la pension fut momentanément réduite des deux tiers, mais bientôt rétablie. Et Marceline put ainsi jouir jusqu'à sa mort d'un bienfait qu'elle devait à Juliette Récamier.

*
* *

Si faible qu'il fût, le secours ministériel lui était précieux, car c'est à bien grand-peine qu'elle arrivait à joindre les deux bouts dans son ménage, comme on dit (1).

(1) Exemple : « J'envoie tout à l'heure à Rouen 161 francs pour le billet Lainé. J'ai envoyé pareille somme le mois dernier. Le billet Landrin et M. Andrieux, plus le blanchissage et 14 francs pour frais de billets à renouveler en gage, total, avec les 300 francs de Fournier :

à Rouen	682 fr. 10
à Paris, loyer	200 »
à la servante.	50 »
	932 fr. 10

« Tout cela est un allègement à nos dettes qui peut te faire un peu respirer, j'espère. Ce qui me nuit, c'est de ne pouvoir travailler. J'en pleure, mais il faut du repos, car j'ai voulu recommencer [à écrire] et la fièvre m'a ressaisie... » (Lettre à son mari.)

Valmore unissait au talent le plus médiocre, une malchance qui, elle, ne l'était point. Par un malheureux hasard, les théâtres où il jouait faisaient faillite avec une régularité déplorable. En 1831, à la suite des émeutes, celui de Lyon dut suspendre ses paiements. A ce moment précis, Marceline et ses trois enfants se trouvaient à peine convalescents d'une sorte de « coqueluche contagieuse, appelée choléra spasmodique »; de plus, la Révolution de juillet venait de supprimer la petite pension que M^{me} Desbordes-Valmore tenait de l'autre gouvernement; un libraire lui « prenait deux mille francs »; M^{lle} Mars, que Marceline avait suppliée une fois de plus de recommander Valmore aux Français, répondait qu'il ne fallait pas compter sur un engagement; la Porte-Saint-Martin même était « aussi fermée que les autres » au pauvre acteur... (1) Déjà Marceline projetait de se réfugier en Normandie, chez sa sœur, avec ses enfants, lorsque le théâtre de Lyon rouvrit ses portes. Il était temps.

(1) Marceline à C. Branchu, 4 mars 1830; à M^{lle} Mars, 5 mai et 22 juin 1831; Bleton, *loc. cit.*, pages 10-13.

Peu de mois après ces événements, en décembre 1831, deux poètes voyageant de compagnie, Auguste Barbier et Brizeux, passaient à Lyon : ils ne voulurent point manquer à faire la connaissance de M^{me} Valmore dont ils admiraient le talent, et le premier nous a conté sa visite dans une page qui est la plus indulgente, peut-être, de ses haineux mémoires, et qui rend assez l'impression que pouvait produire Marceline à cette époque de sa vie : (1)

« Nous nous dirigeâmes rapidement vers le Grand-Théâtre, où nous nous enquîmes, chez le concierge, de la rue et du numéro de la maison qu'habitait M. Valmore. C'était près du quai de la Saône qu'elle se trouvait, presque en face de l'église Saint-Jean. Nous atteignîmes bientôt l'endroit. La rue était étroite et assez triste, l'habitation vieille et laide. On montait par un escalier noir en colimaçon, escalier tout en pierre, et dont les murs suintaient l'eau à grosses gouttes. Nous nous arrêtâmes à plusieurs étages, mais, lorsque nous y faisons tinter les sonnettes, on nous disait : « plus haut. » Enfin, au dernier, on nous ouvrit une porte et après avoir demandé si M^{me} Valmore était chez elle, il nous fut répondu :

(1) A. Barbier, *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*, pages 336-339.

« Oui », et nous entrâmes dans la salle à manger. Mon ami donna sa carte à la servante, et aussitôt nous vîmes une dame encore jeune (1), à la taille élancée, aux yeux bleus expressifs et aux cheveux blonds tombant en boucles autour de sa tête, s'avancer vers nous en tendant les deux mains à mon compagnon. C'était M^{me} Desbordes. Elle embrassa mon ami, qui me nomma et me présenta ; aimable sourire et gracieux salut de sa part, puis nous passâmes dans une grande chambre qui paraissait être un salon et dans un coin duquel jouaient deux petites filles près d'une table. Les deux enfants, sans bouger, arrêtaient leurs jeux et nous regardèrent en silence.

— Ah ! Messieurs, dit M^{me} Desbordes, après nous avoir fait asseoir, qu'il est aimable à vous d'être venus voir *une pauvre hirondelle sous sa tuile* !

— Chère dame, répondit Brizeux, passant par Lyon et sachant que vous y demeurez, nous n'avons eu garde d'oublier l'hirondelle. L'hirondelle ne porte-t-elle pas toujours bonheur au voyageur !

— Et où allez-vous donc, Messieurs ?

— En Italie.

— En Italie ! Ah ! que vous êtes heureux, vous allez au pays du soleil et des muses. Je voudrais pouvoir vous y suivre, mais il faudrait quitter sa couvée, sa chère couvée, dit-elle en nous montrant ses enfants, et cela n'est pas possible. Ces

(1) Elle avait quarante-cinq ans.

bons petits cœurs valent plus pour moi que le plus beau soleil et les plus admirables peintures. Et puis, qui prendrait soin de leur père ?

— M. Valmore est-il ici ? ajouta Brizeux.

— Non, il est sorti pour l'instant, mais il sera désolé de ne pas s'être trouvé chez lui... »

J'abrège cette conversation que sa médiocrité même rend pourtant plus vraisemblable (à moins qu'elle ne témoigne plutôt de la médiocrité du talent de Barbier). Interrogée sur l'insurrection lyonnaise de 1831, Marceline s'écrie :

« — Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas ; il ne nous est rien arrivé de fâcheux, mais cela a été horrible... On a vu des vieillards, des enfants et des femmes massacrés sans pitié. Un dragon flottait dans le Rhône, tenant un homme à chaque main ; les ouvriers avaient inscrit sur leurs drapeaux : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Et, en effet, ils se sont battus comme des lions. Ils ont été victorieux de la garde nationale et de l'armée, les maîtres de la ville ; mais après, sans direction et sans doctrine, ils ont rappelé d'eux-mêmes les autorités et sont rentrés comme des moutons dans leurs ateliers. »

Trois années plus tard, Marceline devait voir à Lyon des émeutes plus sanglantes encore que celle dont elle parlait ainsi,

avec tant d'émotion. Cependant, au moment de la visite de Brizeux et de Barbier, l'avenir paraissait lui sourire : dans les premiers mois de 1832, en effet, Prosper Valmore signait un engagement de tenir, à 6.000 francs d'appointements, les premiers rôles au théâtre de Rouen. Et tout d'abord il y réussissait assez bien. « Les débuts sont terminés heureusement : Valmore est adopté dans cette ville, *la dernière où j'eusse voulu appuyer un an des jours qui me restent,* » écrit la pauvre Marceline (1), qui se souvient cruellement d'avoir tant pleuré à Rouen au temps de ses tristes amours... Cependant, Valmore jouait avec succès le *Louis XI* classico-romantique de Casimir Delavigne : c'était un rôle dont les effets usés jusqu'à la ficelle lui convenaient à miracle (2). Puis, en octobre 1832, le fameux Paganini étant venu donner trois concerts, on le « comblait de couronnes », et Valmore, chargé de lire « deux pièces de vers qui ont été attachées aux couronnes offertes à

(1) A. C. Branchu, le 23 mai 1832.

(2) *Le Courrier de Lyon* du 12 avril 1832 l'appréciait déjà ainsi : « Valmore a eu enfin un succès complet ; le personnage de Louis XI est sa plus belle création. »

Paganini », se tirait à son honneur de cette fonction officielle. Il était d'ailleurs l'auteur d'un des poèmes (1); et puisque aussi bien sa réputation littéraire n'a rien à perdre, je ne vois point de raison pour vous priver de ses vers, à qui l'on ne pourra certes pas reprocher d'être *ennuyeux* :

A PAGANINI

D'où s'échappe la voix frémissante et cachée
 Qui vibre dans tes doigts? Est-ce une voix de fée?
 Dis-nous? Est-ce un cœur d'homme aux pleurs
 [harmonieux?

Un sourire de femme égaré vers les cieux?
 Ce coloris des sons, fascinante merveille,
 Semble créer pour nous le prisme de l'oreille.
 Le cœur bat, l'âme écoute et meurt de tes accens,
 L'ivresse à flots pressés ruisselle dans nos sens.
 Si ton rapide archet, de ses ailes de flamme,
 Vole comme l'éclair sur tes brillantes gammes,
 Jetant des notes d'or dans un sillon de feu,
 N'est-ce pas qu'en ton sein vient s'agiter un dieu?
 De la divinité, toi, vivante étincelle,
 Toi seul prouverais l'âme et sa source immortelle;
 Quand ton génie altier sait, d'un sublime écart,
 Renverser à tes pieds les barrières de l'art,
 On dirait, sous ta corde, et sans frein et sans règle,
Un nid de rossignols couvé par des yeux d'aigle!... (2)

(1) L'autre pièce était signée Adolphe Letanneur.

(2) M^{me} Desbordes-Valmore composa également, à l'occasion des concerts de Paganini, une pièce que

Hélas ! la faveur du public est souvent éphémère, et Valmore ne tarda pas à l'éprouver. Ces mêmes spectateurs, qui l'applaudissaient de toutes leurs forces alors qu'il leur montrait, sous les cordes du violon de Paganini, un nid de rossignols couvé par des yeux d'aigle, s'avisèrent qu'il les ennuyait quand il leur récitait des tragédies classiques, aussi poétiques sans doute, mais moins hardiment imagées. Car la jeunesse rouennaise était furieusement romantique, trois ans *environ* après la jeunesse de Paris, selon l'usage. Donc, au début de l'année théâtrale, en mai 1833, l'entrée en scène de Valmore fut accueillie par une bordée de coups de sifflets. Les classiques protestèrent, mais les classiques furent battus (il paraît, en effet, qu'on échangea des gifles). Après quoi, le séjour à Rouen du pauvre acteur devint impossible : il eut beau réclamer dans les journaux, il lui fallut partir ; et il se trouva plongé encore une fois dans

publièrent les journaux de Rouen, réimprimée en 1833 dans son recueil *Les Pleurs* (page 273), et qu'il est curieux de comparer à celle de son mari. Comme épigraphe (on a peine à le croire), Marceline a choisi *précisément* les deux derniers vers du poème de Valmore.

la plus noire misère, avec sa femme et ses enfants.

Aussitôt, Marceline d'entrer en campagne à nouveau. Il lui faut absolument trouver de l'argent. De Rouen même elle écrit à l'éditeur Charpentier pour lui demander d'imprimer et de mettre en vente au plus vite son roman : *Une Raillerie de l'Amour* (1), dont elle composait les dernières lignes le jour même que Valmore remportait son brillant insuccès :

« Rouen, 12 mai 1833. — Je vous ai dit la vérité, cher Monsieur. Je ne pouvais pas croire plus que vous. Rouen offre pourtant beaucoup d'exemples de cette réaction de goût et de jugement. Mais il y avait si peu de choses à envier à notre sort que je ne pensais pas qu'une soirée allait le changer et le détruire. Valmore soutient tout en homme d'honneur comme il est. Le public n'y est pour rien...

« Si M. Alexandre Dumas peut employer pour nous ce que son nom lui donne d'influence partout, quelque chose m'assure qu'il le fera. Je n'ai écrit qu'à lui et à notre bon Jacques [Arago]. M. Dumas vient de m'honorer d'un témoignage si touchant d'intérêt (2) que je lui demande son appui

(1) Paris, Charpentier, 1833, in-8°.

(2) Il venait de lui faire attribuer un secours du ministère.

dans un malheur grave et peu mérité. Je sais bien qu'il m'a entendue et je passerai quelques nuits moins affreuses, car j'espère.

« Dites aussi à Jacques, qui est bien malade, que Valmore ne veut pas à Paris de la responsabilité du premier emploi. Je serai quant à moi plus calme et plus tranquille avec moins de difficultés à vaincre. Ce champ est si vaste dans le drame moderne qu'il peut remplir une belle place sans prétendre à la première (1). Voulez-vous, Monsieur, leur dire cela ? Faites-le, s'il vous plaît. Pour moi il peut tout jouer, et bien. Comme la vie est troublée !

« Oui, Monsieur, c'est vrai ; une *Raillerie* de l'amour, c'est une *Antipathie*. Vous choisirez le meilleur titre ; je crois que c'est : *Une Raillerie de l'Amour...* Ce volume était fini le soir même de leur fureur. Cruels enfans que les hommes !

« Vous payerez l'exil, Monsieur, et cette pensée ne sera pas sans douceur pour un bon cœur comme le vôtre. Songez qu'il y a dedans un vieillard de soixante-quinze ans et deux petites filles bien douces... » (2)

(1) Marceline semble dire ici que Valmore souhaitait jouer le drame romantique. Comment alors « son genre » pouvait-il être « démodé en province » en 1836 ? Et dans une lettre à M^{me} Tastu, du 11 mai 1833, elle dit : « Mon mari est l'innocente victime d'une querelle tumultueuse des romantiques et des classiques de Rouen. Il a créé ce dernier genre avec des succès brillants ». (Pougin, page 194).

(2) Lettre inédite communiquée par M. Pierre Louÿs.

(Le vieillard de soixante-quinze ans, c'était le père de Valmore qui ne devait pas tarder à mourir (août 1833).

Marceline n'avait pas tort de compter sur le brave et charmant Dumas. A peine arrivée à Paris, elle se rendit chez lui : elle espérait encore faire entrer son mari aux Français. « Rien de plus facile », lui répondit sans hésiter le bon géant, qui, de sa vie, ne trouva jamais rien malaisé :

« 28 mai 1833. — ... Quel sacrifice me coûterait au monde pour te dire : Sois content ! Et M. Dumas dit qu'il en est sûr... Je n'ose pas, vois-tu, me livrer encore, je deviens trop timide à espérer. Il a entendu de toi toute sorte de bien, à Lyon, comme acteur. Il te fera des rôles et te placera bien. Quel bon être ! On dirait un enfant géant, tant sa figure est saine et naïve... »

Malheureusement l'espoir de la pauvre femme ne dura guère, car voici la lettre qu'elle écrivait à son mari quelques heures plus tard :

« 28 mai 1833 au soir. — ... Monsieur Dumas est venu me prendre, bien obligeant, pour me conduire à M. Taylor [directeur du Français]. Cette première visite n'a eu pour résultat que de me convaincre qu'il ne peut *rien*, que le nombre

des acteurs dépasse celui de tous les temps, que Michelot et Firmin veulent rentrer, que les fonds manquent pour faire aucune acquisition nouvelle, qu'il faut attendre peut-être jusqu'en septembre pour la réorganisation, que, si tu étais libre alors, il est tout disposé comme par le passé à obliger en toi un homme qu'il estime comme homme et comme artiste, et qui lui a été chaudement recommandé depuis dix ans par Singier, son ami, M^{lle} Mars, qui n'a jamais mis, m'a-t-il dit, tant de persévérance à vouloir servir quelqu'un, et enfin par M. de Latouche, qu'il aime tendrement malgré ses humeurs noires...

La Comédie-Française étant ainsi fermée à Valmore, il fallut se rabattre sur la Porte-Saint-Martin. Là, « on applaudit tout, bon ou mauvais, affirme Marceline à son mari (1); jamais on ne siffle ». Mais, en dépit de cette considération péremptoire, Valmore montrait peu d'enthousiasme pour ce théâtre qu'il ne trouvait pas digne de lui.

« 16 juin 1833. — ... Ta lettre me traverse le cœur comme un couteau; mon énergie ne tient qu'à la tienne, mon cher Valmore, et quand tu t'abats, la terre me manque. Mais songe donc que l'essentiel du présent, c'était un asyle. Qu'importe qu'il soit brillant, pourvu qu'il soit un peu

(1) 5 juin 1833.

sûr, et comme Harel (1) me l'a dit lui-même : « Il [Valmore] serait mauvais qu'il ne tomberait pas... » Arme-toi contre toi-même, et pense à tout ce qui doit te dédommager une fois bien assis à Paris... »

Valmore finit par céder et par se laisser engager à la Porte-Saint-Martin. Mais ce fut à contre-cœur. Au bout de six mois, comme le pauvre vaniteux n'y pouvait plus tenir, il rompit son traité, et il s'enfuit à Lyon plutôt qu'il ne s'y rendit. Or il gardait une telle rancune à ce Paris qui l'avait « méconnu », que sa femme ne put le décider à y revenir. C'est en vain qu'on lui offrit un engagement *pour les seconds rôles* aux Français. Il préféra enterrer son avenir et rester à Lyon. Et nous avons vu avec quelle sagesse résignée Marceline sut accepter cette résolution qui la désespérait.

*
* *

Il serait monotone et trop long de retracer dans son détail l'existence des Valmore. C'est un tissu de petits désastres, de décep-

(1) Le directeur de la Porte-Saint-Martin.

tions médiocres et de chagrins banals. Les faillites des théâtres où joue le mari y alternent avec les maladies de la femme et des enfants. Par exemple, en 1834, si Marceline arrive à Lyon, c'est pour y assister aux émeutes sanglantes qui la désespèrent, pour y voir le théâtre faire banqueroute et fermer pendant trois mois, enfin pour y soigner sa petite fille atteinte de la rougeole. Elle est malade elle-même, sujette à une sorte de fièvre périodique, et pourtant elle fait face à tout avec une énergie désespérée. C'est elle qui « remonte » son mari, sans cesse prêt à s'abandonner au destin. S'il se trouve sans engagement, c'est elle qui accourt à Paris, qui fait toutes les démarches et qui finalement le replace. En 1837, elle réussit ainsi à le faire entrer à l'Odéon en qualité de régisseur ou « sous-directeur ». Bien entendu, les plus fâcheux bruits ne tardent pas à courir sur l'état des finances du théâtre. Alors, « à la nouvelle que dans huit jours l'Odéon fermait et qu'il était dans la rue » (1), Valmore signe un traité avec un impresario qui forme une troupe française

(1) Marceline à Caroline Branchu, 6 août 1838.

pour donner des représentations à Milan à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand à titre de roi de Lombardie :

« ... Je n'oublie pas ce qui vient de se passer pour nos pauvres amis les Valmore, raconte Sainte-Beuve à Juste Olivier, le 15 juillet 1838. Le mari, qui était sous-directeur de l'Odéon, mais sans engagement écrit et à la merci de Védel, directeur des Français, a été congédié au terme où fermait le théâtre. Ils se sont trouvés sans rien; leurs amis allèrent trouver M. Martin (du Nord), qui s'intéressa vivement à sa compatriote de Douai; on avait découvert à M. Valmore quelque gérance dans une affaire de gaz ou de je ne sais quoi d'industriel. Une offre est venue à la traverse pour Milan, pour une place de comédien dans une troupe ambulante qui va jouer en français en Italie! D'abord au couronnement, puis à Gênes, Rome, Naples; il fallait oui ou non en vingt-quatre heures, puis en un quart d'heure. Tous les amis étaient conjurés contre un tel coup de désespoir; partir de Paris le 7 pour être à Milan le 14, pour y jouer le 18; la nécessité, le guignon, peut-être au fond l'habitude aventureuse, l'attrait du ciel d'Italie, et le goût de comédien persistant dans l'honnête Valmore, *quelque diable enfin*, tout les a poussés, et ils sont partis, toute la famille, harassés, pleurant, désolés, et pas encore malheureux. Puissent-ils ne pas l'être là-bas!

Voilà donc notre maladroit parti pour l'Italie, avec sa femme et ses filles. Mais à Milan l'affluence a fait monter le coût de la vie à ce point qu'il craint que ses appointements ne puissent seulement suffire à payer son loyer : « Mon mari a beau gagner 7.000 francs, nos voyages et ce séjour ici feront que nous retournerons en France plus ruinés encore qu'en partant (1) ». Et ce n'est pas encore assez :

« Mon bon ange, écrit bientôt Marceline à son fils (18 septembre 1838) (2), nous n'avons plus d'incertitude sur le désastre dont nous étions menacés. Tout est déclaré maintenant. Le directeur se retire avant le payement du second mois, et nous voilà libres... sur une route aride, sans argent, sans appui que la Providence ! Prie pour ta pauvre famille. »

Toute la troupe française se trouve abandonnée de la sorte à son malheureux sort. « A peine savons-nous comment nous allons regagner Lyon, et si Valmore, par délicatesse, ne sera pas forcé de rester en Italie pour suivre ces malheureux comédiens qui

(1) A. C. Branchu, 6 août 1838.

(2) Hippolyte était resté à Paris.

ne peuvent en sortir » (1). Joignez que, dans cette Italie où elle croit retrouver « la trace rêvée qu'il y a laissée de ses pas » (2), le cruel regret de son amant déchire plus que jamais la tendre Marceline. Et « des torrents de pluie [tombent] depuis quinze jours »; et « Valmore grince des dents contre la destinée... (3) ». Pauvre femme!

Au moins, quand ils eurent regagné Paris à grand'peine, fut-il décidé que Marceline y demeurerait avec ses enfants, tandis que Valmore retournerait à Lyon pour y reprendre son triste métier. Toutes ses lettres montrent combien cette séparation parut cruelle à M^{me} Valmore.

« 25 mars 1839. — Vous allez causer avec mon cher mari, écrit-elle par exemple à Léon Boitel (4). Ses amis vont être toute sa famille! Quel sacrifice il lui fait, et moi! Vous le verrez beaucoup, n'est-ce pas? Vous avez maintenant tout ce qu'il faut pour comprendre ce qui va manquer à sa vie intérieure. Si mes larmes pouvaient remplir ce vide, j'aurais préparé d'avance

(1) A P. Duchambge, 19 septembre 1838.

(2) A P. Duchambge, 20 septembre 1838.

(3) A la même, 20 septembre 1838.

(4) Lettre inédite communiquée par M. Pierre Louÿs.

le calme de toutes ses journées à Lyon, mais c'est au contraire la certitude de ma tristesse loin de lui qui va le troubler beaucoup malgré tout son courage.

« Cette belle verdure qui renaît de tout côté me rend triste comme une criminelle parce qu'elle me montre l'heure de notre condamnation. Cependant j'ai d'avance la certitude que je trouverai du secours dans ma prière et ma soumission à Dieu. Je suis assez faible pour trembler devant de nouvelles souffrances, mais jamais assez ingrate pour ne pas le remercier de les avoir subies, car c'est de l'espérance, j'en suis sûre, mon pauvre enfant, ou bien de l'expiation... »

Et à son mari elle écrit :

« 29 avril 1839. — ... Je ne suis pas maîtresse de mon abattement depuis ton départ. Me coucher, me réveiller est d'une tristesse inexprimable, Hélas! mon cher enfant, si l'on voyait bien son âme avant de certains sacrifices, aurait-on en conscience le courage de les signer? N'est-ce pas là, pauvre ami, ce que tu penses? Je te conjure au moins d'étourdir ta pensée. Ton bonheur m'est bien plus que le mien! De quel prix je le payerais, grand Dieu, si je possédais! »

Presque chaque jour Marceline adresse ainsi une longue lettre à son époux, où elle

lui raconte tous les détails de sa vie.
Triste vie !

« 2 août 1839. — Tu t'affliges pour moi, mon ami, tu penses que je roule dans un cercle de petits tourments à me rendre folle et tu ne te trompes vraiment pas... »

Son budget est si mince (200 fr. par mois, à peine, pour elle et ses trois enfants) qu'elle ne sait comment payer le port de tous les poèmes, de toutes les lettres que ses admirateurs lui adressent par la poste. Et puis elle est malade, « prosternée de palpitations de cœur et de fièvre nerveuse (1). » Pourtant elle ne laisse pas de solliciter sans cesse ; grâce à elle, M^{me} Récamier, Sainte-Beuve, bien d'autres encore s'emploient pour Valmore.

Celui-ci est alors bien dégoûté de son métier : « Tes amertumes comme artiste passeront, peut lui écrire sa femme à ce moment (2) ; elles sont, je le sais, irritantes et de tous les jours, *mais tu sais, toi, comme*

(1) 24 juin 1839. — « Je viens encore de passer trois jours dans mon lit, cher Prosper, et toujours pour des accès de fièvre subite qui m'écrasent après des courses et une santé pleine de force ; enfin, je suis guérie aussi vite. » (24 février 1840.) Etc.

(2) 6 décembre 1839.

on oublie vite le théâtre quand on le quitte ! » Quoi ! l'illustre Valmore songe à quitter le théâtre ? l'illustre Valmore « renonce » ? Pour en arriver là, quelles déceptions il a fallu qu'il subît, le pauvre homme !... Or c'est à présent qu'il convient d'admirer la prudence de Marceline : elle se garde bien de l'encourager trop directement dans son dessein ; elle se contente de lui glisser doucement, par exemple : « Si, *au bout d'un an ou deux*, tu trouvais un mieux en dehors du théâtre, tu le prendras, mais ce n'est pas *en province* que ce mieux se trouverait (1). » Car avant tout il faut habituer le vaniteux à l'idée de revenir dans ce Paris où il ne brillera guère et qu'il déteste :

« 26 février 1840. — Ecoute, mon cher ami, si le hasard t'offrait ici quelque chose de sûr, même bien modeste, il faudrait le prendre sans hésiter parce que ce serait pour rester et arriver à mieux. Hippolyte, s'il devient peintre, sera dans une bien meilleure voie qu'en province, ainsi que Line (2)... Lyon est toujours menaçant, politiquement parlant. Que ferions-nous dans une faillite, et s'il fallait en sortir ?

(1) 9 avril 1840.

(2) Ondine.

Heureusement Valmore paraît bien définitivement las du théâtre... Alors, comme Marceline est contente! « J'ai bien de la peine à contenir le tumulte de mes sentiments, s'écrie-t-elle. O cher et bon ami, que j'étais près de toi en t'écrivant les dernières lignes de ma lettre! Que je me trouve heureuse de l'idée que rien à présent n'entrave ton retour... Je crois rêver (1)! » Par prudence, elle s'efforce encore de contenir le bonheur que lui causent les nouvelles résolutions de Valmore, mais, en dépit d'elle-même, sa joie éclate dans toutes ses lettres, et c'est avec plus d'ardeur que jamais qu'elle recommence les visites et les courses de toutes sortes, puisqu'elle travaille maintenant à obtenir pour son mari une place « bien en dehors du théâtre ».

Hélas! elle ne trouva rien, et, en juillet, le pauvre homme dut signer un nouvel engagement pour la Belgique (2). Il jouait désormais les *pères nobles*. Mais sa tristesse et le dégoût qu'il avait de son métier ne contribuaient point à améliorer son jeu : lui

(1) 9 avril 1840.

(2) Ed. Fétis, dans le Supplément littéraire de *l'Indépendance belge*, 27 août 1893.

qui naguère était mauvais, il parut désormais détestable, si bien qu'au bout de peu de temps, les Bruxellois lui manifestèrent leur opinion sans aucune précaution :

« 8 septembre 1840. — Au milieu de l'indignation de cœur que renouvelle leur brutal accueil, mon cher bien-aimé, je suis heureuse de penser que nous n'en serons que mieux réunis... Je ne peux me mettre en tête qu'un emploi secondaire soit le seul qui convienne aujourd'hui à ton talent si réel et si distingué; mais, s'il y a en effet fatigue de voix, laisse en attendant à qui voudra les prendre tous les rôles à moyens: je respirerai du moins par là de l'horrible crainte de te sentir malheureux, et je travaillerai ici à te faire une autre voie dans laquelle nous marcherons tous ensemble.

Pourtant Valmore dut rester au théâtre bien longtemps encore. En vain Marceline chercha toujours à le placer « dans le civil », comme elle dit, en vain il aspira lui-même « à en sortir ». A la fin de l'année 1841, nous le retrouvons encore à l'Odéon, en qualité de régisseur, je crois. Or les affaires de l'Odéon ne sont point florissantes à ce moment, loin de là. C'est en vain qu'en avril 1843 le succès de la *Lucrèce* de Pon-

sard (1) vient rendre quelque vie au vieux théâtre ; il retombe bientôt dans sa langueur. Dès le 15 septembre 1844, en effet, Marceline annonce à Caroline Branchu : « Nous avons eu de graves frayeurs sur la direction de l'Odéon dont les payemens ont été retardés... L'Odéon vient de rouvrir il y a deux jours, en payant le mois en souffrance!! » (2) Et enfin, le 15 mai 1845, elle écrit : « L'Odéon est fermé. Ce n'est plus une menace, c'est un fait accompli... Nous savions depuis longtemps ce coup menaçant, pourtant il nous brise, parce qu'il est rempli de tracasseries et d'indécision nouvelle pour l'issue de la faillite. On plaide en commun. »

Valmore va-t-il pouvoir enfin abandonner la scène? Non pas, et il se voit même contraint de quitter Paris pour aller diriger le théâtre de la Monnaie, avec Charles Hanssens et Van Caneghem comme associés. Et, pendant qu'il est à Bruxelles, sa seconde fille, Inès, tombe malade et meurt après de longs mois de souffrance, âgée de

(1) Voyez dans l'édition Rivière, II, page 92, la lettre que Marceline écrit à Ondine à ce propos.

(2) Lettre communiquée par M. Pierre Louÿs.

vingt et un ans (4 décembre 1846)... Quelques mois plus tard, il était question, une fois de plus, de le faire entrer aux Français, mais en qualité de secrétaire cette fois :

« 4 mars 1847. — Je te sens au milieu d'amères tracasseries et je sens tout ce qu'il te faut de sainte patience pour les supporter. Non, Montaigne lui-même n'y résisterait pas, moins que toi sans doute, toi qui as avec lui mille traits de ressemblance qui me frappent et que je note pour te les faire reconnaître. Il planterait tout là...

« Je t'admire quand tu parles d'être *imposé* par ceci ou par cela, à la Comédie-Française, et n'importe où! et eux donc! Ne sont-ils pas imposés de ci ou de là? Il faut bien toujours entrer par quelque part, et l'on est toujours l'enfant de quelqu'un... »

Donc Valmore finit par se laisser convaincre, malgré ses répugnances, et tout parut s'arranger pour le mieux. Déjà Marceline annonçait l'heureuse nouvelle à Caroline Branchu : « Tu dois être bien vite instruite, lui disait-elle (1), d'un événement un peu avantageux qui se décide enfin pour

(1) Lettre inédite communiquée par M. Pierre Louÿs.

mon cher mari. La Providence fait qu'il est agréé à la Comédie-Française comme secrétaire et second régisseur. Quoi qu'il ne puisse entrer dans cette place qu'en avril..., etc. » Hélas! les Valmore devaient éprouver une nouvelle déception : lisez ce mot de Marceline à Edgar Quinet (1), devenu tout puissant après la Révolution de 1848 :

« 28 février 1848.

« Monsieur,

« Si quelque hazard providentiel se fait, sans froisser un droit, sans desservir une infortune, aidez la nôtre.

« Je m'étais abusée en espérant l'admission de mon mari à la Comédie-Française. Messieurs les comédiens veulent réduire. Ils sont sans accueil pour Valmore.

« J'envoie ce mot à votre cœur, encore un peu vivante et toujours bien sincèrement à vous.

« M^{me} VALMORE-DESBORDES,
« 89, rue de Richelieu.

« Hors le théâtre, ce seroit plus sûr. »

Soit que Quinet n'eût fait aucune démarche, soit qu'il n'eût point réussi, le

(1) Bibliothèque nationale, ms. fr. nouv. acq. 20785, folio 65.

pauvre Valmore resta sans place. Et ce n'est qu'en août ou septembre 1852, grâce à un jeune ami de son fils, qu'il trouva un très modeste emploi à la Bibliothèque impériale, qu'il conserva jusqu'à sa mort. (1)

(1) Il décéda à Clamart, le 25 octobre 1881.

CHAPITRE XIII

LE TALENT DE M^{me} DESBORDES-VALMORE

Comment elle s'est mise à écrire. — Succès : article de M. Pain, — de Victor Hugo, — d'Ancelet. — Veillées des Antilles. — Romances. — Succès : Michelet, — Lamartine, — Paul de Molènes, etc.

M^{me} Desbordes-Valmore expliquait un jour à Sainte-Beuve que la poésie s'était tout à coup éveillée en elle comme un don des dieux :

« A vingt ans des peines profondes m'obligèrent à renoncer au chant parce que ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion.

« Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frapement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élegie (*le Pressentiment*).

« M. Alibert, qui soignait ma santé devenue fort frêle, me conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. — J'ai essayé sans avoir rien lu, ni rien appris, ce qui me causait une fatigue pénible pour trouver des mots à mes pensées. — Voilà sans doute la cause de l'embarras et de l'obscurité qu'on me reproche, mais que je ne pourrais pas corriger moi-même, etc. » (1)

J'avoue que je n'ai point le courage d'en vouloir à Marceline quand elle embellit la vérité : c'est pure naïveté peut-être ; et aussi bien, peut-on demander à un poète romantique de ne prêter au premier et au plus cher de ses héros, qui est lui-même, que des facultés médiocres et une âme ordinaire ? Pourtant il faut le dire : on a de très bonnes raisons de croire que, si Marceline dut renoncer à chanter au théâtre, ce n'est pas seulement parce que sa voix la faisait pleurer, attendu qu'elle l'avait perdue à la suite de ses couches, — et ajouter que sa vocation poétique ne s'est pas révélée si brusquement qu'elle le dit. On a conservé une lettre où Monvel, le fameux acteur, assure

(1) Lettre à Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, II, page 100, note.

à M^{lle} Desbordes, en 1805 ou 1806, qu'il « sera bien flatté de revoir l'aimable personne qui, à Tarbes, croit-il, fit pour lui l'essai de son talent poétique » (1). Ainsi, à quinze ans, quand elle courait les théâtres de province sous la garde de sa sainte mère, la petite Marceline s'exerçait déjà à « l'art d'Apollon », comme elle devait dire. Nul doute qu'elle n'ait toujours continué à faire des vers : étant née auteur, elle ne connaissait point de plus grand soulagement à ses peines que de les coucher par écrit, et nous en avons la preuve la plus saisissante par cette étonnante lettre qu'elle adressa à son oncle, le lendemain du jour qu'il avait trépassé, pour lui exprimer tout le chagrin qu'elle ressentait de sa mort. (2)

En 1813, ses romances étaient déjà célèbres (3); *le Journal de Paris* (4) constatait

(1) Pougin, page 41.

(2) Publiée par M. Pougin, pages 167-169 : « ... J'ouvrais cette lettre sans défiance, lui disait-elle... Vous étiez mieux, mon oncle. Je ne craignais rien en rompant ce cachet... J'étouffe de la douleur de ne vous avoir pas revu. Mais regardez-moi bien jusqu'au fond du cœur : ai-je assez souffert de vos peines ? etc. »

(3) Voyez le *Souvenir des Ménestrels* (Paris, Dentu, 1814).

(4) 31 janvier 1815.

que *le Rendez-vous* par M^{lle} Desbordes est « un modèle de grâce et de simplicité, et même de concision » et « remporte la palme de la romance » ; à partir de 1815, le *Chansonnier des Grâces* et l'*Almanach des Muses* publiaient à l'envi les vers touchants de la petite actrice délaissée (1) ; enfin en 1819 paraissait avec un éclatant succès la première édition et en 1820 la seconde édition de ses poésies :

Honneur à la Muse nouvelle,
 Qui de son luth mélodieux,
 Plaintive comme Philomèle,
 Tire des vers dignes des dieux !

s'écriait alors M. S. Pain dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (2) ; et, dans son

(1) Dans le *Chansonnier des Grâces* (1815) : *l'Absence au Rendez-vous*, page 152 ; *l'Écho* page 171 ; *le Premier Amour*, page 200 ; *le Souvenir*, page 262. — *Ibid.* (1816) : *l'Erreur*, page 47 ; *Gage d'Amour*, page 64 ; *l'Étranger au Village*, page 108 ; *le Billet*, page 143 ; *l'Amante inquiète, chansonnette*, page 225 ; *Romance* (devenue l'épigramme *A la Seine* dans les éditions postérieures), page 303. — Rien en 1817. — Dans l'*Almanach des Muses* (1815) : *Romance* « Quand l'amitié tremblante — T'abandonna mon sort... », page 118 ; *le Rendez-vous*, page 166 ; *le Soir*, page 175 ; *le Souvenir*, page 256. — *Ibid.* (1816) : *le Retour aux Champs*, page 183. — Rien en 1817. — Je n'ai trouvé aucune pièce signée de M^{lle} Desbordes dans les almanachs antérieurs à 1815 (sauf celle de 1813 déjà citée).

(2) Tome I (1820), pages 92-93.

enthousiasme, il envoyait Marceline au Pinde :

Au Pinde, auprès de Deshoulières,
Il est une place pour vous.

Vers le même temps, *le Conservateur littéraire* (1) insérait un assez long article d'un certain V., qui devait se faire assez connaître par la suite sous le nom de Victor Hugo. A vrai dire, si ce travail est plus curieux pour nous que celui que Sophie Gay publiait à la même époque (2), il faut avouer pourtant qu'il n'est pas d'un intérêt extrême : « Je viens de lire pour la troisième fois ce volume de poésies, et je suis décidé à en faire un grand éloge, car je suis résolu à beaucoup citer. » Ayant ainsi parlé, le jeune M. Hugo (dix-huit ans) procède à un badinage sur la prévention qu'il avait d'abord conçue contre M^{me} Valmore pour avoir vu son nom dans l'*Almanach des Muses* et autres recueils excessivement classiques ; après quoi il entreprend ses citations, coupées de petits commentaires admiratifs :

(1) Tome III (septembre 1820-mars 1821), pages 338-345.

(2) *Revue encyclopédique*, octobre 1820, pages 157-159.

« Vers pleins de charme et de poésie... Il y a dans ces vers plus que de la poésie, il y a une observation du cœur peut-être profonde... Grâce et douceur... Morceau ravissant... », etc. Voici ses objections : « Ce volume est un des recueils poétiques les plus remarquables qu'on ait publiés depuis longtemps. Le critique y peut reprendre des répétitions, des négligences, quelquefois de l'obscurité, un emploi trop fréquent de certaines expressions, telles que *sensible, pauvre, petit*, etc., qui sentent l'affectation à force de naturel ; la poésie de M^{me} Desbordes-Valmore est essentiellement rêveuse, et rien n'est plus éloigné de la mélancolie que la mignardise. » Enfin, l'article se termine par ces lignes, dont on goûtera comme il convient la haute portée morale et le ton pénétré :

« Je ne m'arrêterai point à de légères imperfections, je ne reprendrai même point dans des vers constamment harmonieux des hémistiches durs, tels que *inexplicable cœur*, ou des rimes comme *mien* et *chagrin*, *monde* et *tombe*, taches faciles à effacer. Il est une observation plus importante que je soumettrai à l'auteur. La muse de M^{me} Valmore est triste, et, chose singulière ! ce n'est presque jamais au ciel qu'elle va chercher ses consolations ; elle ne songe en quelque sorte

à Dieu que dans trois ou quatre élégies touchantes sur la mort de son enfant. Sa douleur est toute terrestre, à moins qu'elle ne devienne maternelle. Il me semble que M^{me} Desbordes-Valmore n'a encore obtenu que la moitié du triomphe réservé à un talent tel que le sien ; ses vers passionnés vont au cœur : qu'elle leur imprime un caractère religieux, ils iront à l'âme. »

Après l'opinion de Victor Hugo, voici celle d'un *autre poète* : Jacques Ancelot, auteur de *Louis IX* et de *Marie de Brabant*, comme chacun sait (1). C'est un de ces utiles comptes rendus d'autrefois, où le critique examine de près le travail de l'auteur et se montre plus soucieux d'y relever des « fautes » et d'y déterminer des « beautés », que d'en marquer la place dans l'évolution générale de la littérature française, ou d'en dégager ce qui peut servir d'argument à ses propres idées sur l'esthétique. Et si cette critique rhétoricienne ne fait pas oublier les constructions des Brunetière et des J.-J. Weiss, du moins a-t-elle bien son charme, ne serait-ce que pour le « goût » qu'elle implique, et la lec-

(1) *Annales de la Littérature et des Arts*, II (1821), page 197.

ture voluptueuse, la lecture de connaisseur qu'elle suppose.

Donc, après des considérations (tout de même un peu modestes) sur l'églogue et l'élégie en France, l'auteur détaille ce qui lui plaît dans les poésies et ce qu'il n'y aime pas. Les pièces qu'il préfère, ce sont : *le Pressentiment, l'Inquiétude, le Billet, la Séparation, le Souvenir, les Deux Amours, les Deux Amitiés, l'Orage*, et trois des quatre élégies *A Délie*. S'il admire moins *Philis* que *le Retour aux Champs*, c'est qu' « il y règne à la fois une obscurité et une espèce de naïveté recherchée » ; et il reproche à beaucoup de morceaux d'être parfois obscurs, soit dans leur style, soit dans leur fonds même. Il lui plairait aussi que les élégies fussent disposées pour former un petit roman, qui eût son commencement et sa fin :

« Les pièces, dit-il, qui paraissent presque toutes avoir été inspirées par un même sentiment, n'ont cependant aucune suite entre elles ; un raccommodement précède une rupture, et, à des plaintes sur l'infidélité d'Olivier succède un éloge de sa fidélité. » D'ailleurs, Ancelot cite beaucoup de vers émouvants ou beaux, et notamment le fameux

morceau de la deuxième élégie *A Délie*, que Sainte-Beuve trouva plus tard d'une « pureté racinienne » et que, lui, il juge admirable :

L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie... (1)

Puis il passe à la critique de détails. Il observe par exemple que : « sur des rameaux sans fleurs » (*Philis*), ne vaut rien : c'est « sans feuillage » qu'il faudrait, puisque la scène se passe en automne. Il remarque encore que c'est une négligence d'écrire : « ma prière chérie » (*l'Orage*), et des vers « durs et inélégants » que ceux-ci :

Il [l'air] est si pur, il vient d'un ciel si beau...
 Il fait froid aux lieux qu'amour fuit...
 Et moi sous leur impénétrable ombrage...

« Dans *l'Adieu du soir*, M^{me} Desbordes s'écrie :

Ah ! pour dormir il fait si beau !

« Non seulement ce vers me semble mauvais comme vers, mais il n'exprime même

(1) Nous en avons donné l'extrait plus haut.

pas la pensée de l'auteur; M^{me} Desbordes veut dire que le temps est trop beau pour qu'on se livre au sommeil, et son vers dit tout le contraire. » Pas davantage le critique ne peut souffrir qu'une bergère prétende que, pour plaire à son amant,

J'irais supplier mon père
De m'accorder pour un jour
Le ruban qu'avait ma mère
Quand il lui parla d'amour.

« Nous nous en rapportons à M^{me} Desbordes; qu'elle nous dise si, la première fois qu'elle éprouva le désir de plaire, l'idée lui vint d'emprunter les parures de sa mère ou les rubans qu'elle portait vingt années auparavant. » M. Ancelot, vous avez raison. Où vous avez tort, c'est quand vous vous demandez avec une méchanceté bien inutile, si, « peut-être, *des motifs que nous ignorons* ont pu engager l'auteur à brouiller l'ordre de ses élégies » et « à mettre dans son ouvrage cette apparente confusion. » J'avoue que je ne puis souffrir cette petite phrase qui dut piquer la jalousie de Valmore et dont notre amie put pâtir.

La même année que la deuxième édition

de ses poésies (1820), Marceline avait publié *les Veillées des Antilles* (1), un recueil de nouvelles bocagères d'une prose peu sûre et d'un ennui certain. Ce sont des pastorales, des idylles, où l'on distingue, au travers d'une brume sentimentale et vaporeuse, des bergers, des agneaux, d'innocentes pastourelles, des enfants qui s'adorent sans le savoir, des pudiques jeunes filles qui courent se réfugier dans le sein de leurs mères, et des pâtres au désespoir qui délaissent leurs gracieux vallons. Marceline affirme dans l'avertissement que le volume avait été composé par la petite M^{lle} Desbordes, âgée de quinze ans, orpheline et malheureuse, sur le bateau qui la ramenait en France. J'en doute — et non point tant, même, parce que vous ne trouveriez pas dans tout l'ouvrage un souvenir profond de sa mère, qu'elle venait de perdre tragiquement quelques mois plus tôt, ni une seule impression « vécue » de ce pays de nègres où elle avait souffert

(1) Paris, Fr. Louis, in-8°. Le volume devait avoir paru dans les derniers mois de 1820, puisqu'il obtint un compte rendu en 1820. De même, sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux de l'édition des *Poésies* de 1819, l'envoi d'auteur manuscrit est daté de 1818.

d'éclatants malheurs (car, aussi bien, Marceline n'a jamais rien tiré que de sa passion pour son amant ou de sa tendresse pour ses enfants), — mais parce que je n'arrive pas à croire qu'une très jeune fille puisse composer un ouvrage si savamment naïf et innocent avec tant d'art. Certes, ce n'est là qu'une impression, et je ne la donne que pour telle, mais je pense qu'ici encore, en se rajeunissant, Marceline embellit un peu la vérité, la « poétise », si vous voulez : après tout, n'avait-elle pas été actrice, n'était-elle pas poète et romantique, et faut-il donc lui faire un crime d'un goût si anodin pour la mise en scène ?

D'ailleurs, ce ne furent pas ses nouvelles (1), ce ne furent pas même ses élégies qui, sous la Restauration, contribuèrent le plus à répandre son nom, ce furent ses romances. Combien n'en a-t-elle pas écrit de ces odelettes langoureuses sur les airs plus langoureux encore d'Elisa Launer, d'Andrade, ou surtout de Pauline Duchambge !

(1) *Les Veillées des Antilles* ne paraissent pas avoir eu grand succès. Voyez pourtant un article (sans importance) dans les *Annales de la Littérature et des Arts*, tome I (1820), page 289.

*Au revoir, jamais adieu!, la Fiancée du
Marin, la Jeune châtelaine, Jenny, la Prière
de Laure, Vous le saurez, la Fleur renvoyée,
le Rêve du Mousse, Jone et Sophie, le Bon
Hermite, Dors, ma Mère, l'Orage :*

Délire où je me plonge
Fuyez, jaloux mensonge...

Celle qui ne rit pas :

Heureuses pastourelles
Qui cherchez sous l'ormeau
Des lits de fleurs nouvelles...

Une Reine :

Un barde a vu sa reine fugitive...

Le Troubadour en voyage :

Avec ta gente mie
Où vas-tu, troubadour?

Etc., etc.

Hélas! d'avoir tant composé de ces
petits poèmes sentimentaux que nos grand'-
mères soupiraient avec énormément d'âme,
M^{me} Desbordes-Valmore en est restée à

jamais — faut-il le dire? — un peu ridicule; et, si nous ne la connaissions d'autre part, il est probable que nous l'imaginions semblable, de cœur et d'aspect, à ces jeunes personnes trop peu cambrées, qui, sur les couvertures de ses romances, renouent leurs chastes tresses où lèvent éperdument au ciel des yeux presque tout blancs. Et cependant, dans ces chansons, si les rimes y paraissent souvent un peu humbles, les métaphores un peu usées, et les épithètes un peu modestes, et les décors un peu surannés, du moins les vers y sont-ils presque toujours si musicaux qu'ils murmurent, croirait-on, sur le papier; et puis, ce qu'il y a trop souvent de convenu et de monotone, presque de mécanique, dans ces plaintes languissantes, ne doit pas nous faire oublier ce qu'il s'y trouve aussi de délicatesse féminine et de touchante simplicité :

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux ?
A peine, hélas ! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous... (1)

(1) II, page 113 : *le Premier Amour*.

Vous lirez sans doute avec indulgence ce gentil *Espoir*, tendre et enfantin :

Je voudrais aimer autrement ;
Hélas ! je voudrais être heureuse !
Pour moi, l'amour est un tourment ;
La tendresse m'est douloureuse.
Ah ! que je voudrais être heureuse !
Que je voudrais être autrement.

Vous dites que je changerai ;
Comme vous je le crois possible.
Mon cœur ne sera plus sensible ;
Je l'espère, car je mourrai.
Oui ! si la mort peut l'impossible
Vous dites vrai, je changerai ! (1)

Hélas ! je le sais bien : cette poésie simplette n'est pas des plus distinguées, et tout cela, en somme, fait un peu trop penser à je ne sais quel Béranger attendri. Sans compter que, depuis 1830, bien des jeunes dames vraiment ont cru qu'il suffisait d'avoir un cœur incompris pour chanter comme M^{me} Valmore. Pourtant, n'eût-elle été que la Muse de la romance, celle-ci mériterait encore d'arrêter notre curiosité pour avoir si bien réalisé un des goûts de son temps : quand les amateurs de bibelots con-

(1) Edition 1830, III, page 343.

sidéreront comme des objets délicieux les pitoyables « garnitures » de la Restauration, alors on relira les plus plaintives de ces odelettes comme on relit aujourd'hui les petits vers de La Fare ou de Chaulieu. Car il n'est tel pour « rester » à jamais que de représenter fortement un ridicule passager.

D'ailleurs il est à croire que, si Marceline n'avait écrit que ses romances, elle se serait vue bientôt dédaignée par ses contemporains, tout de même que son amie Pauline Duchambge, qui n'en avait composé que la musique. Mais les volumes qui portaient son nom renfermaient assez de beautés durables pour qu'elle conservât ses admirateurs. « M. de Vigny vous appelle le plus grand esprit féminin de votre temps », lui écrivait M^{me} d'Agoult (1). A son tour Michellet, qui lui disait, simplement : « Le sublime est votre nature », écrivait à son fils, après avoir lu le recueil des poésies posthumes (25 octobre 1859) : « Mon cœur est plein d'elle. L'autre jour, en voyant *Orphée*, elle m'est revenue avec une force extraordinaire et toute cette puissance d'orage qu'elle seule

(1) Lacaussade, page XLIV, note.

a jamais eue sur moi. » Et dix ans plus tard, il récompensait Sainte-Beuve de l'un de ses articles sur Marceline par cette belle lettre :

« Cher Monsieur, que vous pénétrez à fond, que vous caractérisez bien celle qui eut, entre tous, le *don des larmes*; ce don qui perce la pierre ! résout la sécheresse du cœur !

« Je ne l'ai connue qu'âgée, mais plus émue que jamais, troublée de sa fin prochaine, et (on aurait pu le dire) ivre de mort et d'amour.

« Ce merveilleux dernier volume [des Poésies posthumes] avait peine à s'imprimer. Par bonheur on parla à l'aimable et généreux M. Révilliod de Genève...

« Je vous serre la main.

« 23 mai 1869.

« J. MICHELET. » (1)

Lamartine lui-même — Lamartine qui ignorait Musset — admirait M^{me} Desbordes-Valmore. Un jour, Marceline avait publié dans un keepsake des vers dédiés « à M. A. D. L. », ou à M. Aimé de Loy, à qui elle devait d'avoir été élue membre de l'Aca-

(1) Sainte-Beuve, *M^{me} D.-V.*, page 48, note.

démie provinciale avant 1827 (1). « Mais A. D. L., que pouvaient signifier de telles initiales à cette date, sinon le grand poète régnant, Alphonse de Lamartine? Le keepsake lui étant tombé sous les yeux, Lamartine, en effet, prit ces vers pour lui... Il y avait des années déjà qu'il avait noté et distingué entre tous l'accent particulier à M^{me} Valmore. Un jour (vers 1828) qu'il s'entretenait avec M. de Latour, comme celui-ci avait amené dans la conversation quelques noms contemporains de femmes-poètes, Lamartine s'était écrié : « Mais il y a bien autre chose au-dessus, bien au-dessus de tout cela ! Cette pauvre petite comédienne de Lyon... comment l'appellez-vous ? » Et lui-même avait aussitôt retrouvé le nom. » — Bref, Lamartine s'étant reconnu dans ces initiales A. D. L., « à l'instant », comme dit Sainte-Beuve (2), « il s'échappa de son sein une nuée de strophes ailées », et il les adressa à M^{me} Valmore avec une lettre aimable et cérémonieusement modeste, telle

(1) Cf. De Loy, *Préludes poétiques*, page 129. — Plus tard, Marceline eut à se plaindre de lui; voyez notamment une lettre à M. Duthilloeil du 3 mai 1832.

(2) M^{me} Desbordes-Valmore, page 222.

qu'on s'en écrivait en ce temps-là. Marceline lui répondit dans son langage, et ses stances lamartiniennes, qui ont été recueillies par M. Lacaussade (1), ne sont pas inégales à celles du grand poète, loin de là.

Ainsi, même après que ses romances furent passées de mode, Marceline ne se vit pas méconnue. « L'opinion ici place M^{me} Desbordes-Valmore à la tête des femmes-poètes de l'époque », écrivait en 1837 l'auteur d'une sorte de « revue » (assez curieuse) des gens de lettres (2). Elle n'avait que bien rarement à se plaindre, comme en 1844, qu'« un journal la déchirât » (3), et les articles qu'on lui consacrait étaient généralement aimables. Je sais bien qu'un jour Paul de Molènes lui reprocha sévèrement dans la *Revue des Deux-Mondes* (4) de n'avoir pas suivi « les règles que M. de Parny

(1) I, 261.

(2) *Lettres sur les Ecrivains français*, par Van Engelm [Jules Lecomte]; Bruxelles, 1837, in 18, pages 83-84.

(3) Lettre à Ondine, 6 juillet 1844. Il s'agit d'un article du *Mémorial de la Scarpe*, 21 mai 1844 (Rivière, II, page 105, et note Q).

(4) Juillet 1843, pages 48 et suivantes. — Cf. aussi dans la *Revue de Paris* (1843) un article où Alfred Asseline reproche sérieusement à Marceline son impudeur, et dans le *Semeur* (1833) un article du protestant mais éminent Vinet qui fait des restrictions assez sévères au point de vue religieux. (Je n'ai pu consulter ce dernier article.)

donnait à l'élégie dans son discours de réception à l'Académie française », et qu'il ajoutait, en parlant des *Pleurs* : « Les dernières poésies de M^{me} Desbordes-Valmore ne rappellent plus ni ses idylles ni ses élégies... M. de Lamartine est venu... Maigres et allongés, les amours de Parny sont devenus des archanges... Le livre de M^{me} Desbordes-Valmore nous apprend seulement que le poète en vogue, au lieu de s'appeler M. de Parny, s'appelle M. de Lamartine ». Mais Paul de Molènes était l'ennemi personnel des *auteuses* : s'il critiquait Marceline, il ne ménageait pas ses rivales en Apollon : Amable Tastu, Delphine de Girardin, Louise Colet ou Anaïs Ségalas, et d'être ainsi *écreintée* en compagnie, j'imagine que cela ne laissait pas de rendre plus supportable à chacune d'elles les articles d'un critique si plein de restrictions. Au surplus, M^{me} Valmore savait fort bien répliquer en pareil cas, et il faut lire dans *Bouquets et Prières* (page 189) la réponse qu'elle fit à « ce petit fat de Monsieur Gaston de Molènes », comme l'appelle Sainte-Beuve (1) :

(1) *Correspondance avec les Olivier*, page 315.

Jeune homme irrité sur un banc d'école

.

Un peu furieux de nos chants d'oiseaux.

« Les plus tendres ont de ces fins aiguillons et le petit Monsieur a eu sur les doigts de ce coup d'aile », ajoute le critique des *Lundis*. — Mais Edmond Géraud (1), Antoine de Latour (2), jusqu'aux censeurs de province, toujours si sévères (3), tout le monde couvrait de fleurs M^{me} Valmore; Sainte-Beuve lui-même annonçait par des éloges l'apparition de chacun de ses recueils... (4) Non, certainement notre amie n'eut point à se plaindre de la critique littéraire, et même ce fut peut-être la seule chose dont elle n'eut pas à se plaindre durant sa vie.

(1) *Annales de la Littérature et des Arts*, 1824, XVIII, pages 255-264.

(2) *Revue de Paris*, décembre 1836, pages 187 et suivantes.

(3) Cf. par exemple, la *Revue du Lyonnais*, tome IX (1839), pages 137-139, article signé J. B. P. et sans grand intérêt.

(4) Les articles de Sainte-Beuve recueillis dans les *Lundis*, tome XIV; les *Portraits contemporains*, tome II; les *Nouveaux Lundis*, tome XII, ont été réunis ensuite en volume : M^{me} Desbordes-Valmore.

CHAPITRE XIV

LE TALENT DE M^{me} DESBORDES-VALMORE (*suite*)

Modestie. — Ignorance. — La mode du temps. — Une musicienne. — Que Marceline ne regarde pas. — Lyrisme. — Ses trois thèmes. — Le gémissement romantique. — Sincérité. — Parny et Millevoye. — Après 1830. — Pitié et piété. — Féminité.

A la fin de son article de la *Revue de Paris*, Antoine de Latour, en bon humaniste qu'il était, avait cru bon de signaler à Marceline quelques-uns de ses défauts, et, d'être censurée de la sorte, celle-ci en « pleura de reconnaissance (1) ». Car c'était une étrange femme de lettres que cette

(1) Lettre à Latour, 7 février 1837 (Pougin, page 223).

M^{me} Valmore, si modeste et si humble : non seulement elle acceptait tous les conseils, fussent ceux d'un M. Jars, mais encore, quand elle parlait de ses propres ouvrages, c'était ordinairement sur ce ton :

« *A son mari, 23 juin 1839.* — ... Je n'ai pas, je te l'avoue, donné une attention bien profonde à la confection de ces livres que notre sort nous a fait une obligation de vendre. Toute ton indulgence sur le talent que je dédaignerais complètement sans le prix que ton goût y attache, ne me console pas d'une arrière-pensée pénible qu'il aura fait naître en moi... Tu vois donc que j'ai raison, mon bon ange, en n'éprouvant pas l'ombre de contentement d'avoir employé [des heures] à barbouiller du papier au lieu de coudre nos chemises que j'ai pourtant tâché de tenir bien en ordre, tu le sais, toi, cher camarade d'une vie qui n'a été à charge à personne... »

Donc, la modeste Marceline non seulement agréa les avis de M. de Latour, mais encore en implora d'autres, et celui-ci entreprit d'annoter quelques-uns des manuscrits qu'elle lui envoya, — et, s'il y releva toutes les fautes de l'auteur, il dut avoir beaucoup à faire. C'est que M^{me} Valmore, fille d'un

petit commerçant de Douai, n'avait reçu qu'une éducation des plus rudimentaires. « Monsieur, je ne sais rien; je n'ai rien appris », écrivait-elle avec désespoir à son mentor (1). « Le fait est qu'elle ne savait rien, ni histoire, ni géographie, ni rien de ce qu'on apprend en pension. Elle avait acquis de l'écriture en copiant de l'imprimé, et n'était pas plus instruite qu'une petite mercière de petite ville il y a un siècle (2). » C'est pourquoi elle envoyait très bien à M^{me} Derains des explications de ce genre sur la maladie d'Inès : « Je crois que l'estomac et les entrailles sont déveloutées à force d'avoir bu de l'eau et des remèdes, tantôt allopathiques, tantôt homœopathiques — l'orthographe y est comme elle peut... (3) »; et c'est pourquoi elle disait non moins bien :

e suis comme l'enfant qui cherche après sa mère (4),

Etc.

(1) Pougin, page 220.

(2) Note d'Hippolyte Valmore. (*Ibid.*, page 225, note.)

(3) 4 octobre 1852 (Sainte-Beuve, M^{me} D.-V., page 158).

(4) II, 352.

C'est, d'ailleurs, un jeu facile que de chercher des incorrections, des obscurités, ou même des vers tout à fait ridicules dans les poésies de Marceline :

O ! si Dieu le voulait que tes tendres clartés
Soient des pardons promis aux pauvres visités... (1)

. J'ai vu pleurer ma mère
J'ai baisé cette larme, elle était bien amère... (2)

Qui m'a couvé neuf mois dans son sein gros
[d'alarmes?... (3)

Dans vos baisers que votre exil est doux (?)... (4)

Dans l'absence d'un cœur toujours lent à venir,
Lorsque tous la suivaient pensive et couronnée,
Ce cœur, elle eût donné ses jours pour
l'obtenir (??)... (5)

Mais je crois qu'on ne s'attend pas à trouver une grande virtuose dans cette actrice ignorante qui lut l'œuvre de Lamartine et de Victor Hugo à soixante-dix ans,

(1) II, 251.

(2) III, 121.

(3) *Pauvres Fleurs* (Bruxelles, 1839), page 39.

(4) I, 151.

(5) II, 218.

en 1856 (1). Hélas ! elle ne dispose que d'un vocabulaire restreint et elle s'en sert mal, car à chaque instant elle abuse des mots le plus innocemment du monde, parfois de la syntaxe. De plus, elle ne craint guère les lieux communs, et c'est souvent par la rhétorique la plus fatiguée qu'elle croit rendre la violence de son sentiment ; que voulez-vous ? on ne lui a jamais dit, elle ne sait pas ; elle ne connaît guère que ses contemporains, l'*Almanach des Muses*, Millevoye, M^{me} Dufrenoy ; et, dans ses premières poésies surtout, que d'élégances démodées, que d'ornements décolorés, que de fleurs fanées, que d'alarmes, de larmes, de charmes, de fers, de colombes, de tourterelles !

Ses fers jamais n'entraveront mes pas ! (2)

Son pied ne presse plus le seuil de ma demeure. (3)

Mon reproche jamais n'éveilla ses alarmes. (4)

Mais tout à coup, au milieu de ces grâces

(1) Lettre à Léonide Allard, juillet 1856 (Pougin, page 360).

(2) II, 282.

(3) I, 114.

(4) I, 115.

banales, éclate un vers saisissant, un cri plutôt :

Ah ! j'aurais dû crier : C'est moi... je l'aime... arrête. (1)

ou :

Les mois, les ans, la vie ! et sans toi, sans amour ! (2)

ou :

Il n'aimait pas, j'aimais ! (3)

Et l'on se prend à regretter bien fort que M^{me} Desbordes-Valmore, qui a parfois des éclairs de génie, n'ait pas toujours du talent ou du moins du métier...

J'exagère : elle n'en manque pas tant que cela. Sans doute, elle ne manie pas la syntaxe comme Chateaubriand et la prosodie comme Banville, mais il ne faudrait pourtant pas se représenter ses premières élégies comme des suites de fadeurs coupées çà et là par un beau cri. Car presque tous ses poèmes sont vibrants de sentiment et tremblants d'émotion, et c'est pourquoi jusqu'à

(1) I, 104.

(2) *L'Impatience*.

(3) I, 111.

leurs gaucheries nous touchent. Seulement, il faut les lire avec sympathie et cordialité, en faisant la part du temps où ils ont été écrits, de même qu'on lirait des poésies de Parny ou de Millevoye (si on en lisait). Pourquoi, par exemple, n'imagineriez-vous pas la jeune héroïne dont les *Elégies* dépeignent les tourments, à la ressemblance de ces grandes et fortes ingénues des gravures « Empire », à qui Proudhon a donné sur ses dessins tant de grâces apprêtées et charmantes ? Supposez-la au centre de quelque bosquet, où roucoule la tourterelle, où ne manquent ni l'urne, ni la colonne brisée ; ou bien accoudez-la, rêveuse, à quelque tombeau (n'oubliez pas au moins, dans un coin de la vignette, quelques grosses abeilles ou un agneau enrubanné) ; et maintenant, écoutez-la parler :

Que la vie est rapide et paresseuse ensemble :

Sous ma main qui brûle et qui tremble,

Que sa coupe fragile est lente à se briser !

Ciel ! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser !

Mes inutiles jours tombent comme les feuilles,

Qu'un vent d'automne emporte en murmurant.

Ce n'est plus toi qui les accueilles,

Qu'importe leur sort en mourant ?

Eh bien ! que rien ne les arrête ;

Je les donne au tombeau, je m'y traîne à mon tour,

Et comme on oublie une fête,
 Jeune encor j'oublierai l'amour.
 Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage,
 Oui, je le sens au poids de mes jours malheureux,
 Ma vie est un orage affreux
 Qui ne peut être un long orage. (1)

J'ai voulu donner toute cette strophe, prise au hasard — je le jure! — au commencement des *Elégies et Poésies nouvelles* de 1825, sans m'arrêter aux premiers vers qui sont délicieux, et sans couper le quatrième qui me désespère. Certes, nous sommes loin ici des appels haletants et des nocturnes ardeurs d'une Sapho moderne. Mais qu'aurait-il pensé de notre *littérature brutale*, ce pudique M. Asseline qui reprochait à Marceline d'avoir chanté « l'amour sensuel et hardi » au point d'« oublier qu'elle était femme » (2)? Qu'aurait-il dit, ce Paul de Molènes qui jugeait de la plus haute inconvenance des vers comme ceux-ci :

Quoi! sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir?...
 J'ai goûté cet amour, j'en pleure les délices...
 Cher amant! quand ton sein palpita sur mon sein...

(1) *L'Indiscret*, édition 1825, page 20.

(2) A. Asseline et P. de Molènes, articles cités.

Si, dans ces premières élégies, M^{lle} Desbordes dépeint ses tourments par des discours bien « nobles », bien « chastes » ou bien fleuris pour nous, il nous faut songer que c'est une pudeur un peu affectée sans doute, mais après tout délicate, qui l'empêche d'exprimer trop librement et trop directement ses ardeurs. Et la Muse de Marceline, qui d'ailleurs n'a pas besoin de mon plaidoyer, en est moins belle, peut-être, mais non pas moins touchante, d'être ainsi habillée à la mode de son temps.

Presque toutes les premières poésies de M^{me} Valmore sont écrites en vers libres, dont elle use avec un goût très sûr. Est-il rien de plus agréable que ce début de *l'Arbrisseau*, que l'on pourrait croire celui d'une fable de La Fontaine :

La tristesse est rêveuse, et je rêve souvent ;
La nature m'y porte, on la trompe avec peine ;
 Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,
 Au murmure du saule agité par le vent... (1)

Mais là s'arrête la ressemblance, et pour en être sûr, il suffit de continuer la lecture

(1) I, 3.

de la pièce : où le fabuliste se serait contenté d'indiquer le développement, c'est là que M^{me} Valmore s'étend et appuie davantage ; ces plaintes de l'arbrisseau retardent le récit et alourdiraient la fable, mais elles sont pour la lyrique Marceline tout le sujet de son poème. Car elle ne peint, ni elle ne conte : elle chante sa peine, et l'on pourrait presque croire que les mots sont moins pour elle des images que des notes. Sans doute, dans les plus nobles phrases et dans les plus beaux vers français, on voit bien qu'ils ont à la fois l'une et l'autre valeur, et non seulement qu'ils rendent exactement ou peignent la pensée de l'écrivain avec toutes ses nuances, mais encore qu'ils l'expriment par leur rythme et leur mélodie, comme une phrase de musique exprime la pensée du compositeur. Or, M^{me} Valmore n'arrive que rarement à cette perfection, car ses vers pèchent souvent par les images et par la clarté. Mais ils ne pèchent jamais contre la musique, et c'est sa première qualité, en quoi elle est profondément poète, que d'avoir l'oreille juste. On sait, au surplus, qu'elle écrivait ses élégies sur des mélodies : « Ces vers-là, disait-elle un jour à Antoine de

Latour (1), je n'ai pu les chanter comme je fais de presque tous les autres, en les essayant sur des airs que j'adore. » Ainsi, un *Billet de femme* avait été fait sur l'air de *Bambino* d'Hippolyte Monjou ; la pièce : « Un danger circule à l'ombre... » sur un morceau de Schubert ; cette autre : « Pour endormir l'enfant » sur un lied allemand ; cette autre encore : « Adieu pour toujours, mes amours ! » sur un ancien air de vaudeville, etc. En sorte que vous voyez qu'il y a tout de même beaucoup de vérité dans la lettre que je citais tout à l'heure : « A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent à renoncer au chant... mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion. Je fus forcée de les écrire... » Si elle n'avait perdu sa voix, Marceline n'aurait peut-être jamais composé ses élégies, et c'est quand il lui devint impossible de l'exprimer par le chant, qu'elle exprima par ses vers son tendre cœur musicien.

Il n'y eut jamais de poète plus naturelle-

(1) 23 décembre 1837 (Pougin, page 235 et note).

ment inspiré que M^{me} Desbordes-Valmore. L'amour et la douleur font résonner son âme comme une lyre, et elle n'a jamais rien écrit qui vaille qu'en laissant lamenter sa passion et son chagrin. Elle est absolument dénuée d'imagination romanesque et incapable d'inventer et d'ordonner un récit; si vous tenez à vous en convaincre, lisez ses romans et ses nouvelles. Au surplus, elle n'est pas, mais pas du tout, comme MM. de Goncourt, de ceux pour qui « le monde extérieur existe ». C'est même curieux. Ainsi, elle est allée aux Antilles; elle y a vu la fin d'une révolution, des créoles traîtres, des noirs brutaux, qui ont assassiné un de ses parents; qu'a-t-elle fait de tout cela? Voici : 1^o une nouvelle, *Sarah* (1), qui est une histoire de saints esclaves, de bons nègres, dévoués à leurs maîtres au point de se sacrifier pour leur sauver la vie; 2^o une romance, *le Réveil créole* :

Sur ce lit de roseaux puis-je dormir encore?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi.
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore;
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Eveille, éveille-toi !...

(1) La troisième des *Veillées des Antilles*.

vit durant son voyage. Lisez-les dans l'édition de M. Rivière : vous y trouverez des plaintes et des effusions, des renseignements pratiques sur le prix de la vie, les logements, etc., destinés à M^{lle} Mars qui devait rejoindre les Valmore à Milan, mais pas une « impression d'Italie », ou peu s'en faut ; ce qu'il y a d'émouvant ou de curieux dans ces décors et ces mœurs nouveaux pour une Française, elle n'en dit à peu près rien ; on croirait que cette contemporaine des Musset et des Gautier ne regarde, n'éprouve pas beaucoup plus ce qui l'entoure que si elle n'avait bougé de Lyon ou de Paris. Ah ! pourtant elle note que « la *divina lingua* est une des plus rudes choses de ce monde » (1), et voici un petit croquis d'ensemble qu'elle envoie à son fils :

« 12 septembre 1838. — Il tombe depuis trois jours des torrents d'eau de ce ciel que tu te figures (2) si ardent et si bleu. Pour te faire une idée juste de ce climat mobile et d'une action mauvaise sur les nerfs, rappelle-toi Lyon qu'il me retrace plus que je ne voudrais, mais dans

(1) A Pauline Duchambge.

(2) Ainsi c'est probablement son fils qui lui avait demandé : « Mais parle-moi donc un peu de Milan ! »

cela des rues larges, des maisons basses et en granit, la plus belle cathédrale des rêves d'Adrienne et des églises du iv^e siècle, encombrées de richesses et de tombes ; quelques hommes grands et droits comme des peupliers, s'élevant au-dessus d'une population rampante de nains, de bossus, d'êtres difformes et traînants, tu auras une idée de Milan, tout rempli d'un parfum de résine et de tabac, de fromage et de jambon, qui porte au cœur par les rues et jusque dans les loges des théâtres. »

Il n'y a pour ainsi dire pas d'autres vues, d'autres impressions de Milan dans les lettres milanaises de Marceline. — Mais, direz-vous, cela n'est pas étonnant du tout : les Valmore abandonnés sans argent par leur impresario se trouvaient à ce moment presque sur le pavé, et Marceline avait autre chose à écrire que des « sensations de Lombardie ». — D'accord ; cependant, de cette mésaventure même il n'y a pas trace dans les poésies parues plus tard, et l'Italie en est aussi absente que si M^{me} Valmore n'y était jamais allée : prenez même des pièces comme *l'Eglise d'Arona* ou *Au Soleil, Italie*, rien, sans leurs titres, ne nous indiquerait que Marceline n'y célèbre pas quelque chapelle de Douai ou le soleil de Bruxelles, par

exemple, et je n'y vois pas un seul vers qu'elle n'aurait pu écrire tout aussi bien en songeant à Lyon ou à Paris. (1)

Or, cela est d'autant plus frappant que Marceline l'exprime avec bonheur, quand il lui plaît, le « monde extérieur » de MM. de Goncourt. Il y a dans un de ses albums manuscrits (2), d'assez bonnes choses sur cette Italie même dont elle parle si peu dans ses lettres ; et ses vers descriptifs, très rares, sont ordinairement faciles et délicieux :

Les pigeons sans lien sous leur robe de soie,
Mollement envolés de maison en maison... (3)

Ou bien, parlant de sa mère :

Qu'elle était calme, et blanche, et paisible, le soir,
Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir,
Aux ruisseaux de la Bible, une fraîche laveuse...

Mais, en somme, le contour et l'aspect des choses et des êtres ne l'intéresse pas. Elle ne décrit avec quelque complaisance que Douai,

(1) Dans *Milan* cependant, il y a quelque « couleur locale » romantique (*Pauvres Fleurs*, Bruxelles, 1839, page 167).

(2) M. B. Rivière se propose de le publier.

(3) II, 68. Et voyez ceux que j'ai cités à la page 20.

sa ville natale, et c'est parce qu'elle la retrouve dans ses souvenirs d'enfant. Pas plus qu'elle ne se plaît à imaginer des caractères et à combiner un récit, elle n'observe ni ne regarde ce qui l'entoure. Elle marche comme dans un rêve, toute étourdie par sa passion, toute occupée à écouter dans son cœur le chant de son amour et de sa douleur, et elle est le plus subjectif et le plus lyrique des poètes comme elle en est le plus spontané et le plus involontaire.

Bien entendu, son lyrisme n'a rien de métaphysique ni d'abstrait : la fille du petit bourgeois de Douai n'avait pas « étudié la philophie dans le Grand Cyre », et je crois bien que de sa vie elle n'a eu une idée générale. (Ce n'est pas un reproche!) Elle est femme, et ce qui l'inspire, heureusement, ce sont ses émotions. Elle ne raisonne pas, elle exprime ce qu'elle sent, à savoir : 1° presque toujours sa passion malheureuse pour son amant (à quoi elle oppose naturellement sa pureté de petite fille); 2° quelquefois sa tendresse pour ses enfants, ou 3° sa pitié pour les pauvres et les opprimés. Sauf erreur, si l'on en écarte les fables faites sur commande, on pourrait

ranger toutes ses poésies sous ces trois étiquettes.

Dans ses premiers recueils (1819, 1820, 1822, 1825, 1830), son unique thème, c'est son amour, et toutes les pièces qui les composent sont en réalité des élégies, aussi bien les « romances » que les « idylles ». Sans cesse Marceline revient sur sa triste histoire, que nous avons contée d'après ces recueils mêmes ; elle n'en célèbre que les circonstances, et je ne prétends pas que cette éternelle plainte d'une femme délaissée, résignée et gémissante ne devienne un peu monotone à la longue. Car Marceline ne maudit, ne lutte, ne déteste jamais — et, pour le dire en passant, la détresse résignée, l'attente soumise et humble, tous ces sentiments qu'elle chante et qui forment le fonds et la source mêmes de sa poésie sont si exclusivement féminins qu'ils suffiraient sans doute à rendre ridicule à jamais un poète mâle. — Donc, Marceline ne se révolte jamais, mais elle pleure et se lamente toujours. Pas une seule fois cette jeune héroïne qui parle dans ses livres ne se laisse imaginer heureuse ou souriante, fût-ce un court instant, au plus beau temps de sa

liaison ; pour elle, tout se traduit par des larmes ; amour et chagrin sont synonymes ; pour exprimer : « J'aimais », elle dit : « Je pleurais ».

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes... (1)

Il m'a beaucoup aimée, il a bu de mes larmes... (2)

Mais quoi ! songez que, pour un esprit romantique, il n'est rien de plus noble, de plus sublime, bref de plus *distingué* que le malheur : de là tant de gémissements dans cette littérature. Faut-il donc reprocher à M^{me} Desbordes-Valmore de s'écouter pleurer avec complaisance ? Sans doute, telle l'Enfant du Siècle, elle n'est pas sans tirer vanité de sa blessure ; elle aussi, elle porte un peu son cœur en écharpe ; mais c'est, si l'on peut dire, une mode du temps.

Or, elle ne gémit point que dans ses vers ; lisez cette immense plainte en neuf cents versets, qu'est sa correspondance : il ne se trouve pas, dans un tel nombre de

(1) III, 232.

(2) II, 196.

pages, je ne dis pas une plaisanterie, grands dieux ! mais seulement un effort de gaieté ; au contraire, Marceline s'exalte et se complaît dans son chagrin, dont elle est fière ; et elle pleure avec une sorte de volupté douloureuse, pleure de pitié, de joie, d'étonnement, de reconnaissance, d'admiration, pleure en envoyant vingt-cinq francs à son frère, pleure à l'idée « d'aller à Sin sous les arbres des dames Clinchamp », pleure à Genève parce que c'est la patrie de son grand-père maternel, que sais-je ? ... Et tant de larmes en vers et en prose, une si molle langueur sentimentale, cette apologie de la plus factice et de la plus absurde fidélité du cœur, cette glorification malsaine, en somme, de la douleur, enfin tout ce romantisme morbide qui se dégage de l'œuvre de M^{me} Valmore ne laisse pas que de nous ennuyer un peu et même de nous déplaire, car j'espère bien que la plupart des hommes et des femmes d'aujourd'hui n'ont plus le cœur assez exubérant ni l'esprit assez dangereusement dénué d'ironie pour supporter sans agacement une lamentation si continue.

Mais aussi, dans ces poèmes, et même

dans ces lettres désordonnées, incorrectes et comme échevelées, dont nous avons cité assez de fragments pour qu'on s'en puisse faire quelque idée, que de vie, que d'émotion, que de chaleur, et parfois quelles trouvailles ! Jamais Marceline n'hésite, ne se relit, ni ne corrige sa prose ; et il y paraît à sa syntaxe ; mais ce qu'elle perd en pureté, elle le regagne en naturel, et vraiment sa sensibilité frissonne sur le papier : « Nous pleurerons toujours, nous pardonnerons et nous tremblerons toujours, écrivait-elle un jour à Pauline Duchambge (1) ; nous sommes nées *peupliers*. » Il est beau que cette pauvre femme, qui n'a rien appris ni rien lu, qui est si peu habile dans son *métier* qu'il lui est presque impossible de composer une nouvelle sur commande (2) et qu'il n'y a pas (je crois) dans toute son œuvre un seul sonnet ou une pièce à forme fixe, trouve dans son cœur frémissant de ces vers émouvants comme des sanglots, ou si

(1) 5 juillet 1849 (Sainte-Beuve, page 183. — Rivière, II, 189).

(2) « Je n'ai pu faire le conte demandé : j'écris vraiment avec mon cœur ; il saigne trop pour des petits tableaux d'enfants. » (Lettre à P. Duchambge, 27 novembre 1850).

harmonieux, si délicats, si tendres, et d'une grâce presque racinienne :

Puis fixant ses regards sur mon front abattu,
Du charme de ses yeux il m'accablait encor... (1)

Il savait tant de mots pour me rendre sensible... (2)

Et j'apprends qu'il se meurt, j'apprends que je
[l'adore... (3)]

A vrai dire, on sait que M^{lle} Desbordes avait joué les héroïnes de Racine, et l'on peut bien croire, si l'on veut, qu'elle était un peu animée par l'harmonieuse passion d'une Bérénice quand elle écrivait ses premières poésies. Mais quelle différence de « tenue » ou de « qualité » morales entre la courageuse et ferme amante de Titus et la molle et larmoyante maîtresse d'Olivier ! Aussi bien, ne serait-il guère sage de comparer l'amour romantique à la passion classique, ni Racine à M^{me} Valmore ; au temps où Marceline écrit, la plus molle sentimentalité triomphe ; ce qui paraît beau, ce n'est pas qu'on résiste et qu'on commande à son amour, c'est qu'on

(1) Edition 1825, page 20.

(2) I, 113.

(3) I, 120.

lui obéisse; ce qui est poétique, ce n'est plus l'énergie des Titus mêmes, c'est la faiblesse de quelque jeune malade cheminant à pas lents. Et ce n'est pas Racine que Marceline imite, mais le grêle et roucoulant Parny, ou plutôt Millevoye, en sorte que, si l'on veut mesurer son talent et éprouver la force de son tendre génie, c'est aux élégies délicates, mais froides et mièvres, du poète de *la Chute des feuilles* qu'il faut comparer ses vers à sa Sœur ou à Délie (par exemple, *le Retour chez Délie* et *la Demeure abandonnée* de Millevoye) : c'est là qu'on sent combien la seule violence de son sentiment l'élève au-dessus du plus habile versificateur.

Jusque dans ses derniers poèmes, elle conserve des modes de l'Empire et de la Restauration; il y traîne encore, avec des lambeaux de phraséologie classique et tout un appareil de *tendres charmes*, de *fers imposteurs* et autres métaphores rouillées, on ne sait quelle sensiblerie coquette et parfois risible (*le Rossignol aveugle*, *le Papillon malade*). Mais comme elle écrit plus librement, plus largement! Lisez cette superbe pièce : *les Sanglots*, ou *les Roses de Saadi*,

bien connues (1), ou *la Jeune Fille et le Ramier* (2), la plus parfaite à mon avis de ces petites vignettes sentimentales de M^{me} Valmore :

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir.
 Tout tressaille, averti de la prochaine ondée.
 Et toi qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
 Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
 Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
 Appelant sa compagne et regardant les cieux,
 Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux :
 Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses !
 Le soleil sans la pluie ouvrirait-il les roses ?
 Amants, vous attendez ! de quoi vous plaignez-vous ?

Son principal thème, c'est encore sa passion humble et obstinée :

Malheur à moi ! je ne sais plus lui plaire ;
 Je ne suis plus le charme de ses yeux (3),

s'écrie-t-elle toujours. Pourtant, à partir des *Pleurs* (1833), son amour s'exprime avec

(1) II, 373. C'est une misère, mais j'avoue que je ne puis comprendre comment des roses peuvent faire « éclater » des nœuds « trop serrés », et cela me gêne un peu *les Roses de Saadi*.

(2) II, 374.

(3) I, 204.

une sorte de découragement, de lassitude désolée (et il pourrait bien s'être passé vers cette époque un événement décisif dans sa vie sentimentale : une désillusion cruelle, que sais-je ?) On sent que sa blessure n'est plus si fraîche ni si vive ; elle célèbre sa douleur avec plus de couleurs, plus d'images, plus d'art, moins d'ardeur aussi. D'autre part, son inspiration s'est étendue, son cœur vibre à d'autres sentiments que sa passion. Elle chante ses enfants, ses amis, elle écrit des contes pour le jeune âge ; les sanglantes insurrections de Lyon, en 1834, font naître ces beaux vers, d'une vigueur rare chez elle :

Nous n'avons plus d'argent pour enterrer nos morts,
Le prêtre est là, marquant le prix des funérailles,
Et les corps étendus, troués par les mitrailles,
Attendent un linceul, une croix, un remords.

Le meurtre se fait roi. Le vainqueur siffle et passe,
Où va-t-il ? Au Trésor, toucher le prix du sang.
Il en a bien versé... Mais sa main n'est pas lasse
Elle a, sans le combattre, égorgé le passant.

Dieu l'a vu. Dieu cueillait comme des fleurs froissées
Les femmes, les enfants qui s'envolaient aux cieux,
Les hommes... les voilà dans le sang jusqu'aux yeux.
L'air n'a pu balayer tant d'âmes courroucées.

Et plus loin :

DES FEMMES

Prenons nos rubans noirs ! Pleurons toutes nos
[larmes ;
On nous a défendu d'emporter nos meurtris ;
Ils n'ont fait qu'un monceau de leurs pâles débris :
Dieu ! bénissez-les tous, ils étaient tous sans armes ! (1)

Nous avons dit que Marceline avait beaucoup souffert de ces fusillades qui s'étaient faites presque sous ses yeux et de la misère affreuse des ouvriers, et qu'elle en était restée indignée contre la « barbarie des rois ». Elle se sentait *pour* le peuple, dont elle sortait, pourtant on ne saurait dire qu'elle était républicaine. Au juste, elle se passait fort bien d'opinion politique ; elle était du parti de son cœur, et elle adressait indifféremment des vers à Béranger, au comte de Peyronnet ou à Louis-Napoléon, pourvu qu'ils fussent en prison. Quant à la religion, elle avait été élevée dans un catholicisme très ferme, mais il ne paraît pas qu'elle s'y soit tenue. Avec quelque anticlé-

(1) II, 221. Vers datés de Lyon, 4 avril 1834.

ricalisme (1), elle *éprouve* une piété gémissante et sentimentale, d'ailleurs très vive (voyez notamment *Affliction*, dans *Pauvres Fleurs*), mais très peu orthodoxe (ainsi il lui semblait scandaleux qu'on avertît les mourants que leur fin était proche, fût-ce pour leur donner l'extrême-onction) (2). Bref, sa politique, c'est l'humanitarisme anarchique des romantiques, et sa religion, leur besoin de consolation, leur vague désir de Dieu. Rien de ferme et de précis dans tout cet optimisme mou; et il n'est pas besoin de répéter une fois de plus que M^{me} Valmore ne vit que par ses sentiments.

C'est donc son cœur qu'il faut chercher dans ses poèmes, et j'avoue que ceux que je préfère, ce ne sont point, peut-être, les mieux faits, les mieux ouvrés, les plus achevés, mais ce sont ceux où elle exprime le plus sincèrement et le plus directement sa tristesse et son souvenir. Bien des poètes, en effet, ont composé des pièces autrement larges et parfaites, des vers autrement sonores et pom-

(1) Voyez, par exemple, les vers que je viens de citer sur l'insurrection de Lyon, et dans son roman *Violette*, tome II, page 99 sq., la description du cloître.

(2) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, XII, pages 205-206.

peux que ceux de la petite bourgeoise de Douai, et il y a eu des voix infiniment plus hautes et plus variées que la sienne, mais il n'y en a pas eu peut-être de plus pénétrante. Est-ce que ce ne sont point ses sanglots mêmes que l'on croit parfois entendre? n'est-ce pas la voix même de Marceline qui crie dans ses poèmes? Et il se peut, après tout, que ces plaintes d'amour nous troublent et nous émeuvent surtout par ce qu'il y a de féminin dans leur accent. Car il n'est peut-être pas d'œuvre en français dont l'inspiration, le sentiment, l'accent soient plus féminins que celle de M^{me} Desbordes-Valmore. Malgré la gaze Premier Empire dont elle voile pudiquement ses ardeurs, c'est d'une façon bien directe qu'elle exprime son désir et son regret, et l'expression sincère de l'amour d'une femme, c'était — avant les romans de nos contemporaines — ce qu'il y avait de plus rare dans notre littérature.

CHAPITRE XV

DERNIÈRES ANNÉES

Morts d'Inès Valmore, — de M^{lle} Mars, — de M^{me} Récamier, — d'Eugénie Desbordes, — de Caroline Branchu. — Caroline et Marceline. — Le dernier amour de M^{me} Branchu. — Lettres. — Morts de Latouche, — de Félix Desbordes. — Les vers d'un ex-sous-officier. — Secours du roi. — Morts d'Ondine Valmore, — de Cécile Desbordes. — Pauline et Marceline. — Mort de Pauline Duchamhge. — Mort de Marceline Valmore.

Le 4 décembre 1846, Inès Valmore mourut, après une maladie d'une année (1), et dès lors, le sort ne cessa plus de frapper les amis, puis la famille de Marceline. Après Martin du Nord, son compatriote, de qui tant de fois elle avait obtenu l'aide (2), la

(1) J'ai parlé ailleurs des enfants de Marceline (*Ondine Valmore*).

(2) Par exemple : « Il [le ministre] m'a bien accueillie, comme heureux du service qu'il m'a rendu dans mon frère [Martin venait de procurer une petite place à Félix

mort emporta M^{lle} Mars. Celle-ci s'était toujours comportée comme la plus serviable et la plus sûre protectrice des Valmore. Or, on lui a fait une très mauvaise réputation, à cette Hippolyte, et il est bien certain qu'au théâtre surtout, elle se montrait outrageusement despote et « désagréable ». C'était, au juste, une vieille fille un peu maniaque, un peu bourrue, très défiante, mais au fond une bonne femme, voire assez comique, et qui ne montrait pas du tout à ses amis la sécheresse et l'égoïsme que l'on a dit. Marceline, qui lui avait mille obligations pour elle-même et pour Valmore, l'aimait beaucoup, et c'est de tout son cœur qu'elle prenait sa défense à l'occasion :

« *A son mari, 19 janvier 1840.* — Quelle infamie que ce propos sur Mars! Julienne me disait l'autre jour : « Si elle était moins *honeste*, elle serait peut-être moins grognon. Mais c'est un diable de vertu que cette femme-là. »

Desbordes, ce même mois] et très décidé à nous en rendre d'autres. N'attendant pas que je lui en parle : « Nous allons voir, m'a-t-il dit. — J'ai tant à vous demander, lui ai-je dit, que je ne sais par où commencer. « Il me faut mon mari et mon fils. » Il s'est mis à rire et je l'ai laissé avec une foule qui brûlait de prendre ma place. » (Marceline à son mari, 26 novembre 1840.)

M^{lle} Mars est, en effet, une honnête et raisonnable femme. C'est honteux et vil de la calomnier. »

Et voici un trait que vous admirerez, j'en suis sûr. En mai 1840, Marceline qui avait tous les courages, trouva celui de déclarer à son illustre amie qu'il était grand temps qu'elle renonçât, désormais, à faire aux Français les jeunes femmes et les grandes coquettes. Mars avait alors soixante et un ans. Depuis plusieurs années, on s'efforçait en vain de lui laisser entendre que l'heure de la retraite avait sonné pour elle. Or, M^{me} Valmore osa le lui écrire dans une lettre qui est, d'ailleurs, un chef-d'œuvre d'adresse (1). Eh bien, la vieille grande comédienne ne se fâcha point du tout : n'est-ce point beau ?

Elle mourut en 1847, deux années avant M^{me} Récamier qui, elle aussi, s'était toujours intéressée à Marceline et qui, assez peu de temps avant son décès, travaillait encore à rendre service à M^{me} Valmore, comme le fera voir cet extrait :

(1) On la trouvera dans l'ouvrage de M. Pougin, page 255.

« *Marceline à son mari, 16 décembre 1846.*
— M. de Ballanche m'a écrit au nom de M^{me} Récamier (qui n'y voit qu'à peine). Elle s'occupe activement d'Hippolyte. On travaille aussi pour lui à la Légion d'honneur... »

Enfin, le 7 septembre 1850, Marceline perdit sa sœur Eugénie (1). Non plus que ses parents, Eugénie n'avait été heureuse. Elle s'était mariée en 1811 au contremaître d'une filature des Andelys, Désiré Drapier. Celui-ci, ayant voulu s'établir et devenir patron, n'avait pas manqué de perdre ses économies. Alors, retirée à Rouen, sa femme tenait avec lui une boutique misérable. Voici une lettre que Marceline écrivait à Valmore durant un de ses voyages dans cette ville qui lui rappelait tant de souvenirs douloureux :

« *25 juillet 1845.* — Je t'ai sensiblement regretté durant tout le chemin, mon cher ami ! C'est d'une beauté, d'une variété qui passe l'expression. Ma rentrée à Rouen ne valait pas la route, mais j'ai trouvé une sœur dont l'instinct m'a reconnue au fond de la voiture, et tout a été

(1) Marie-Anne-Eugénie-Josèphe était née le 21 décembre 1777.

bien. Hier matin, j'ai visité Notre-Dame, plus belle que jamais avec son clocher incomplet et sa cloche absente, dont le silence change quelque chose à cette ville-b[outique]; la cloche est le seul accent que j'en aie jamais aimé. J'ai revu profondément Saint-Maclou avec toutes vos chères images dans les yeux. Je l'ai salué pour toi, qui l'aimes tant ! Enfin je connais Saint-Patric [*sic*] et ses vitraux ne s'effaceront plus de ma mémoire : quel brillant oratoire ! quel merveille de paradis ! Puis j'ai vu le nouveau Rouen autour des Boulevarts...

« J'écris sur l'étroit comptoir de ma sœur, qui est l'unique table de son étroite maison, dans l'étroite rue aux Juifs, dont tous les passants nous voient jusqu'au cœur. Oh ! quelle vie étroite aussi pour cette première fille tant aimée de ma mère !... (1) Mais on ne lui défend pas d'aller voir les Eglises... »

Et bientôt, un mois après sa sœur, Marceline eut à pleurer sa meilleure amie, Caroline Branchu. On sait assez quels avaient été la gloire et les triomphes de cette illustre cantatrice sous l'Empire, au temps qu'elle chantait à l'Opéra la *Vestale* et *Fernand Cortez* et où sa voix, comme le

(1) Cette phrase semblerait indiquer que cette lettre se rapporte à la sœur aînée de Marceline, Cécile. Mais Cécile habitait Charleval.

fait observer avec admiration un de ses biographes (1), « luttait avec avantage contre le fracas de l'orchestre ».

« 5 octobre 1843. — ... Sais-tu que Spontini est fixé à Paris ? — lui écrivait Marceline. — Il semble que ce nom mélodieux est mêlé au tien, chère Caroline. Quel temps que celui où il t'écoutait pour écrire sa plus belle partition ! Moi j'étais seule et triste rue des Colonnes, toi, tu faisais courir et pleurer la France... » (2)

En ce temps-là, Caroline aimait, elle aussi, et non point tant son mari, le danseur Branchu, que Kreutzer ou Garat, dit-on, et aussi Napoléon lui-même dont, comme une autre amie de Marceline, M^{lle} George (3),

(1) Escudier, *Vie et Aventures des Cantatrices*, pages 159-163. — Voyez aussi A. Thurner, *Les Reines du chant*, pages 81-84 ; Fiorentino, *Les Grands Guignols*, I, pages 178-180.

(2) Lettre communiquée par M. Pierre Louÿs.

(3) On sait la part que Valmore et Marceline devaient prendre à la rédaction des *Mémoires de M^{lle} George* ; voyez l'introduction de M. Chéramy à l'édition qu'il vient d'en donner. — Voici ce que Marceline écrivait à George le 4 décembre 1854 : « Vous vous étonnez peut-être de ne plus me voir, sachant depuis longtemps que c'est un besoin pour moi de savoir de vos chères nouvelles par moi-même et par mes yeux. Mon cher Valmore n'a pu vous en aller demander pour moi, étant très tenu aux heures qui vous rendent visible. Pour

elle reçut, selon l'expression charmante d'un de ses biographes (1), des « hommages prolongés ». C'était alors une forte brune, « de taille médiocre, d'un embonpoint assez marqué, de peau, de nez, de lèvres et de visage reflétant la race noire » (elle était créole, née à Saint-Domingue), et qui « avait à la scène une apparence qui n'était dépourvue ni d'éclat, ni d'attrait. »

C'est peu que, de son art déployant les merveilles,
 Sublime actrice, en charmant nos oreilles,
 Elle s'ouvre en nos cœurs un sublime chemin ;
 Sensible épouse, tendre mère,
 Elle est encore un ange tutélaire
 Pour la veuve et pour l'orphelin. (2)

moi, frappée d'une nouvelle douleur, de la perte de ma sœur bien-aimée [Cécile], j'ai recommencé ces jours et ces nuits qui rendent la vie impossible et je suis restée anéantie, toute seule à part et la dernière de ma pauvre famille. Quand j'aurai figure humaine, j'irai serrer vos mains, qui n'ont jamais été froides pour répondre à la tendresse des miennes. Mais j'ai bien usé et abusé de vos consolations, car j'ai bien peu respiré en ce monde entre un malheur et un autre. J'ai fini par en demander pardon à mes amis. Pardonnez-moi donc d'être votre plus triste, puisque je suis aussi votre bien fidèle et sincère.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE. »

(1) A. Delaforest, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

(2) Vers mis au bas d'un portrait de M^{me} Branchu, peinte dans le rôle d'Oenone (*Almanach des Muses*, 1813, page 228).

Il paraît, en effet, qu'elle ne marchandait pas son concours aux représentations de bienfaisance, mais elle ne passait pas pour si « sensible épouse » que « tendre mère », de quoi elle avait plusieurs raisons, dont la plus péremptoire était que Branchu manquait des plus élémentaires qualités conjugales (il mourut fou). Elle eut beaucoup d'autres « malheurs domestiques », assurent ses biographes sans préciser autrement. Je connais une lettre inédite où elle se plaint que ses ennemis aillent racontant partout que son service à l'Opéra est « peu actif », et cela dans le moment qu'elle vient de perdre un fils et où son mari se trouve dans un état désespéré :

« Pourrait-on me faire un crime d'avoir cédé à la voix de la nature? Peut-on m'accuser de négligence quand je passais les nuits dans les larmes? Les sociétaires ont-ils forcé M^{lle} Mars à jouer la comédie sur les cendres de sa fille? »

Comme vous voyez, Caroline Branchu ne craignait pas l'éloquence dans sa correspondance familière. Mais elle avait « un très bon cœur », et c'était assez pour que Marceline l'aimât de tout le sien. Pourtant

M^{me} Valmore n'était pas sans déplorer l'incurable désordre et la légèreté de son amie. Le 14 juillet 1839, par exemple, c'est bien avec un peu d'agacement qu'elle écrit à son mari :

« Caroline est repartie. Sais-tu sur quoi elle compte pour faire de l'argent? Sur des articles de journaux et ses nouvelles que je dois corriger. Quelle enfant! Je suis très embarrassée sans mes deux cents francs qu'elle a emportés comme un paquet de Bombons (*sic*)... »

Ou bien, le 22 janvier 1840 :

« Caroline est partie ce matin après avoir manqué sa place hier soir, et nous avons presque passé la nuit. Avec cela je fais la cuisine et l'appartement (1), très bien, je t'assure, sans trop me vanter; mais Caroline nous a doublement occupés. Enfin elle nous a fait du bien, je ne dois pas me plaindre de lui en rendre un peu; mais elle est si injuste, si extravagante (*sic*) dans ses suppositions envers M^{me} Bertaud, aussi pure dans tout cela qu'Inès et moi-même! et j'ai eu bien du mal à ne pas me fâcher... »

(1) M^{me} Branchu, qui habitait Orléans, étant venue passer quelque temps à Paris, était descendue chez Marceline.

Ou encore, le 3 septembre suivant :

« Caroline est partie avant-hier, toujours la même : c'est un volcan ! »

Marceline et Caroline s'étaient connues dès les premières années de l'Empire; mais ce n'est qu'en 1832 qu'elles devinrent des amies tout à fait intimes (1) et qu'elles s'écrivirent assidûment. M. Rivière a publié, dans son excellente édition, la plupart des lettres de M^{me} Valmore à M^{me} Branchu; mais il en a coupé les passages où il est question de la dernière liaison de la flam-bante Caroline. Pourquoi donc? La bonté de notre amie s'y fait si délicate et si ingénieuse! Les voici :

« 26 mars 1832. (2) — ... Dis-moi toutes les tortures de ta position et fussé-je bien loin ou morte pour ce monde, je t'entendrai partout quand tu me parleras. Ta belle voix a toujours été si puissante sur moi, juge quand elle est pleine de ses propres peines! Ah! tu ne devrais pas souffrir ainsi, toi! et pourtant il y avait quelque

(1) La première lettre où Marceline tutoie Caroline est du 26 mars 1832.

(2) Caroline Branchu, née en 1780 ou 1782, avait alors cinquante ou cinquante-deux ans.

chose qui l'annonçait dans ton accent profond de désespoir, pauvre Caroline, quand tu n'avais pas encore été désespérée. Non, je ne pardonnerai jamais à qui t'a fait ce mal. Jamais ! C'est trop lâche, car il t'a connue jusqu'au fond de l'âme. Il savait qu'il n'y en a pas de plus vraie, de plus dévouée, et qu'un enfant n'est pas plus candide que toi dans tes affections. Il le sait, il le disait... Tiens, je ne peux que dédaigner un pareil homme, et pourtant il est immense dans ton sort. C'est fatal, c'est affreux de dire : il n'y a que la mort ou le temps pour guérir, la mort qui n'arrive que bien rarement à propos et le temps qui se traîne sur nous avec une pitié bien froide.

« Tu as ton frère malheureux à consoler, penses-y. J'irai te voir, sois-en sûre, dès que je le pourrai. Si tu veux, tu viendras aussi à Rouen : du mouvement, du bruit, un cœur de femme, vrai comme le tien, pour appuyer ta tête et pleurer... Je vais m'arranger pour avoir une petite chambre à t'offrir, et tu viendras où je t'ai couronnée, t'en souviens-tu, chère ? viendras-tu?... (1)

« ... J'étais immobile en lisant ta lettre et mon cœur s'est gonflé dans tout ce que tu y répandais d'amer. Ah ! une femme est née bien malheureuse !

« Je partirai du 3 au 5 avril. Je resterai quelques jours à Paris, chez une amie malheureuse

(1) Je suppose que M^{me} Branchu était venue donner des représentations au Théâtre de Rouen quand Marceline y jouait, c'est-à-dire vers 1803, et que M^{lle} Desbordes avait été chargée de la couronner sur la scène.

comme toi, bonne comme toi si c'est possible, distinguée, spirituelle et frappée au cœur comme toi (1). Adieu. Au revoir. Un fil de plus, et bien fort, nous attache à présent pour nous réunir, ce fil noir du malheur roulé alentour de moi. Je t'aime Caroline, au revoir. »

« 2 août 1834. — ... J'ai été assez troublée par la présence (2) de Monsieur Pierquin et de sa ridicule compagne, qui a l'air d'une folle. Je t'assure que la possession d'un tel objet est bien suffisante pour punir son possesseur, qui a l'air assommé d'ennui. Ils se querellent sans cesse avec une aigreur et un acharnement qui fait honte. Je ne lui ai pas prononcé ton nom; d'ailleurs je ne l'ai pas vu seul. J'ai su par une dame de Grenoble les détails les plus bizarres sur ce mariage fort peu harmonieux. Il ne le voulait, lui, à aucun prix. Mais cette espèce de Nina Vernon l'a enfermé de nuit dans sa maison et a fait crier : *Au voleur!* pour l'obliger devant sa famille à l'épouser.

« Viens que je t'embrasse, ma Caroline, et que je t'exhorte à ce que tu sais encore mieux que moi : la résignation, l'amour, et la confiance en Dieu. »

« 14 septembre 1834. — ... On ne se rebute pas pour faire demander à acheter tes gravures.

(1) Pauline Duchambge.

(2) A Lyon, d'où Marceline écrit cette lettre.

On me les a fait rappeler encore par mon fils. Je répondrai *positivement* pour faire cesser ce désir. Bonne Caroline ! Que de prétentions demeurent au cœur de l'homme sur ce qu'il a possédé et quitté ! »

« 26 novembre 1834. — ... Te croyant instruite par moi-même du peu d'influence présente de M. Pierquin sur ce chef d'institution (1), je ne pouvais me figurer que tu me parlais de lui et redoutant pour mon fils la perte de son protecteur ; tu peux donc être, comme moi, parfaitement en repos. Je dois de plus à la justice de t'avouer, ce qui ne peut, d'ailleurs, que te faire du bien à l'âme, que M. Pierquin, eût-il toute la puissance du monde, ne l'eût employée qu'à me rendre service dans mon enfant, et qu'il n'a pas cessé d'être bon pour lui, pour moi aussi, jusqu'à m'offrir de faire entrer mes filles dans une maison d'éducation à Grenoble, ce que je n'ai pu me résoudre à accepter, lui ayant dans ma pensée déjà plus d'obligations que je ne pourrai en reconnaître ; et tu n'ignores pas qu'elles me seront toujours pénibles à cause de sa conduite avec toi. Il n'a pas l'air de faire attention au tourment que m'ont coûté ses bienveillances. J'ai donc l'idée qu'il m'en a voulu accabler surtout à cause de toi dont il connaît l'âme et le dévouement

(1) M. Froussard, directeur de la pension de Grenoble, où Hippolyte était entré et se voyait élevé gratuitement, ou presque, grâce à la recommandation de M. Pierquin.

pour ta sincère Marceline. Ils sont inexplicables, ces hommes! N'était-ce point comme un espèce d'hommage qu'il te rendait, à toi qu'il a trop outragée pour oser te dire encore qu'il t'aime, car il t'aime toujours, mon pauvre Ange, et n'a aimé — horreur! — que la fortune de celle à qui il a donné son nom. Du reste, il m'a dit, à son dernier voyage, qu'il mourait d'ennui à Grenoble, et qu'il fallait qu'il allât se fixer à Paris. J'ai cru d'abord ce projet impraticable et en l'air, mais tu vois qu'il l'a exécuté. »

« 6 janvier 1835. — ... Nous pouvons nous regarder peut-être avec la même compassion : on nous a joliment arrangées!... »

« 29 mai 1839. — ... Je la garderai toujours [ta lettre] comme celles des tiennes où il n'y a pas de secret que tu m'ordonnerais de brûler. Pour celles-là seules j'en ferais le sacrifice, entends-tu, mon amie, afin que moi seule connaisse au monde les tristesses de ton cœur pur comme un cœur d'enfant... »

« 9 octobre 1840. — ... Pour ta confiance *intime*, Caroline, elle ne peut me surprendre : la source d'amour n'est pas tarie en toi, née pour aimer et pour l'être (1). Les déceptions et les chagrins n'effacent ni l'image, ni le feu qui

(1) Caroline avait alors cinquante-huit ou soixante ans.

l'éclairait en nous... Pour moi, je t'aime tant, Caroline, et je te connais si bien jusqu'au cœur qu'il m'est impossible de te blâmer, ni d'éprouver le moindre étonnement des orages que tu auras encore à subir, chère femme ! La froideur n'est pas vertu, va ! Tu peux pleurer avec moi, je te comprendrai toujours parce que je suis ta vraie sœur. »

« 10 décembre 1842. — ... Un fait qui doit détruire tout d'un coup ta croyance d'avoir vu chez toi le docteur P..., c'est qu'il était alors à Paris, *seul*, partant pour la Belgique, et de là pour l'Angleterre, à l'occasion de recherches historiques pour ses travaux littéraires. Il est revenu gros et superbe, pas gai, mais grave comme un savant... Il ne songe pas à quitter Bourges, sa résidence, où il s'ennuie comme un homme qui a fait un mariage d'intérêt avec une bête. Ainsi, ma bien chérie, tu t'es trompée dans ce cauchemar... »

« 9 janvier 1843. — ... J'ai reçu avant-hier le saisissement de la visite de M. Pierquin. Il s'est informé de ta santé, et, sans lui en faire un grand mérite, j'ai au moins recueilli, parmi ses paroles de louanges sur toi, un profond soupir qui était bien triste. Je n'ai pas fait semblant de l'entendre... »

« 14 janvier 1844. — ... Rien ne me paraît plus extraordinaire que la lettre de M^{me} Pier-

q[uin]. On dirait que c'est de la démence et rien de pareil n'est arrivé. Qu'en dis-tu ? J'ai remis fidèlement ta lettre, qui est bien, au contraire, ce que j'ai lu de plus digne, de plus convenant, de plus simple et de plus spirituel... Dis-moi si cette folle s'avise encore de t'écrire. »

« 18 décembre 1844. — ... M. Pierquin est venu deux fois, récemment, en passant à Paris pour aller à Bruxelles. La santé est tout à fait rétablie. Je ne sais vraiment pourquoi il revient toujours, si ce n'est pas pour avoir de tes nouvelles, car il voit bien, trop peut-être, à quel point il m'est impossible de le recevoir comme autrefois... »

Caroline Branchu mourut à Passy, le 14 octobre 1850. Elle avait témoigné le désir qu'Alexis Dupond, dont elle avait jadis protégé les débuts, chantât l'*O Salutaris* de Gossec à la messe de mort que l'on dirait pour elle. Hélas ! la liturgie ne permet point que l'on chante *O Salutaris* dans une messe de Requiem. Mais la pauvre tête légère l'avait oublié...

*
* *

Cinq mois après la mort de Caroline Branchu, Marceline apprit celle de H. de

Latouche (5 mars 1851), et quel chagrin elle en ressentit, la lettre à Sainte-Beuve que nous avons reproduite ailleurs en témoigne assez. Deux mois plus tard, c'est son frère qu'elle eut à pleurer.

Ce Félix Desbordes, pour qui M^{me} Valmore se dévoua durant toute sa vie, était au plus juste un assez triste sire. Il est vrai qu'en l'an VIII, durant que sa sœur voguait avec sa mère vers la Guadeloupe, il s'était engagé assez bravement (1), à dix-huit ans, pour secourir son père, alors dans l'indigence ; on l'avait envoyé en Italie, puis en Espagne, mais là il avait été fait prisonnier. Enfermé, s'il faut l'en croire, « dans les horribles pontons de Cadix, de Plimouth, et enfin dans les tristes montagnes d'Ecosse », il n'avait recouvré sa liberté qu'à la Restauration ; et il avait alors repris du service au 6^e régiment de la garde royale. Il devint « sous-officier et enfin caporal des grenadiers ». Mais, en 1820, on le mit en réforme et c'est inutilement que M^{me} Valmore s'efforça de le faire admettre aux Invalides : elle

(1) « Dans la 5^e-7^e brigade, chef M. Teste », dit-il lui-même (Archives nationales O⁴ 504, dossier 7890).

ne réussit, par la protection de Martin du Nord, qu'à le loger à l'hospice de Douai.

Il avait la tête « affaiblie par une longue misère, le souvenir de toutes ses espérances perdues et de l'abjection où il était tombé », et tout cela avait « porté de cruelles atteintes à sa santé morale et physique », avoue Marceline elle-même (1), et c'est quand on sait qu'elle le jugeait ainsi, que l'on admire la bonté et l'indulgence vraiment célestes des lettres qu'elle écrivait à cet être presque dégradé, en lui envoyant chaque mois tout l'argent que sa propre misère lui permettait de réunir, soit une vingtaine de francs (2). « On le maudirait, on le battrait, ce Félix, d'un égoïsme insatiable, révoltant, n'était la tendresse aveugle qu'avait pour lui sa sœur », dit une note des papiers de M^{me} Valmore (3). « Tant de sacrifices ! Autant de lambeaux de ta propre chair. Toi aussi, Marceline, tu mériterais d'être battue !... »

En 1836, Félix Desbordes qui avait résolu d'égaliser la gloire de sa sœur, fit paraître

(1) Lettre à Duthilœul, 24 mai 1826 (Pougin, page 155).

(2) Sainte-Beuve (pages 77 sq. et pass.) et Rivière en ont reproduit un très grand nombre.

(3) Rivière, I, page 196.

un recueil de vers (si l'on peut dire) : *Souvenirs et délassements d'un prisonnier, ex-sous-officier de la Vieille Armée* (Saint-Omer, Imprimerie de Lemaire, Litle-Rue, n° 27, 1835. In-8° de 67 pages), dont voici l'irrésistible dédicace :

« *A Marceline Desbordes-Valmore, ma sœur.*

« Compagne douce et chérie de mes jeunes années, sœur bonne et sensible, je te dédie les faibles lueurs de ce talent poétique pour lequel je paraissais être né, mais que le ciel réservait sans doute à ton âme tendre et si bien faite pour décrire toutes les affections que l'art exige pour remuer les cœurs.

« Tu as déjà lu, ô ma bonne Marceline, ces petits éclairs de génie dont tu me glorifiais. Il te sera bien doux, j'en suis sûr, de voir ces peintures franches et naïves sortir de la poussière de l'oubli par les soins généreux de quelques hommes de génie, qui t'honorent et qui t'aiment.

« FÉLIX DESBORDES,
« Ex-sous-officier de la Vieille Armée. »

Ainsi, c'est grâce à « quelques hommes de génie » qui lui fournirent les subsides nécessaires, que l'ex-sous-officier de la Vieille Armée pût faire imprimer ses « petits

éclairs de génie » à lui, et les envoyer au Roi en implorant une récompense. Sa pétition suivit la voie ordinaire. Sous Louis-Philippe, l'administration des secours était vraiment paternelle, et ce n'est pas un des plus minces mérites de ce bon monarque que d'avoir, là comme partout, simplifié considérablement la pompe bureaucratique de l'Empire et de la Restauration. Donc, l'épître et la plaquette de Félix Desbordes vinrent directement aux mains du baron Fain, qui renvoya la lettre à l'un de ses subordonnés après l'avoir ainsi annotée :

« M. Lassagne. — C'est le frère de Mad^e Desbordes-Valmore. Il faudrait prendre des informations; mais je ne vois pas d'adresse. 24 janvier. »

A quoi M. Lassagne répondit immédiatement, toujours sur la pièce même :

« J'écrirai à Mad^e Duchambge pour avoir quelques informations. »

Et, chose admirable! ayant fait cette promesse, M. Lassagne la tint sans retard, puisque, *vingt jours* après la première re-

marque de son chef, il avait déjà reçu ses renseignements, plus une lettre de Marceline, — transmis le tout au baron Fain, lequel avait donné un avis favorable : « Par suite de cette lettre de M^{me} Desbordes, on peut proposer », — et fait présenter, enfin, à la signature du Roi une « proposition d'un secours de 100 francs », dont voici la minute :

« Les poésies dont M. Desbordes fait hommage au Roi ont été composées par lui pendant sa longue captivité sur les pontons d'Angleterre. M. Desbordes est frère de M^{me} Desbordes-Valmore dont le nom est bien connu dans la littérature. Sous-officier dans la garde royale, il a été congédié comme étant trop infirme pour pouvoir continuer à servir. Il n'a pu obtenir de pension. Il avait essayé de donner des leçons de langues étrangères, mais sa santé, épuisée par ses longues souffrances, l'a forcé d'y renoncer. Aujourd'hui les secours que lui fait passer sa sœur forment à peu près son unique ressource. On propose de supplier le Roi de lui accorder un secours de cent francs.

« R. C. du 13 février 1836. » (1)

(1) Archives nationales, O⁴ 504, dossier 7890. — On trouvera (*ibid.* et dans O⁴ * 171) une autre demande de secours de Félix Desbordes, qui lui valut, après qu'on se fût à nouveau renseigné auprès de sa sœur, 80 francs.

Félix Desbordes décéda à l'hospice de Douai le 26 mai 1851, et l'on peut voir, par les lettres recueillies dans l'édition de M. Pougin (1), quelle douleur sa trop bonne sœur sentit de l'avoir perdu. Mais la pauvre Marceline eut bientôt d'autres raisons — meilleures, si l'on ose dire, — de pleurer. Le 12 février 1853, en effet, sept ans après Inès, Ondine,

Mobile comme l'eau qui lui donna son nom,

sa fille aînée, mourut à son tour. J'ai conté ailleurs la courte vie de cette jeune institutrice si distinguée, pieuse, froide, vive, intellectuelle et vaniteuse, que sa romanesque mère se désolait de trouver trop « mystique et cachée », que Latouche admira, que Sainte-Beuve faillit épouser, et à qui convenait si bien son nom poétique et prétentieux d'Hyacinthe Valmore. Ondine expira à trente et un ans, après deux années d'un mariage longtemps attendu, quand le plus bel avenir semblait enfin promis à ses talents pédagogiques et à ses goûts littéraires. Mais il fallait sans doute que Marce-

(1) Pages 318 et 321.

line, avant de mourir, eût conduit ses deux filles au cimetière.

De toute sa famille, il ne lui restait plus, outre son mari et son fils, qu'une sœur, Cécile, qui l'avait élevée :

Mais que j'aime à t'aimer, sœur charmante et sévère, Rayon droit du devoir, humble, ardent et caché... (1)

Cécile mourut le 18 novembre 1854 (2). C'est alors que Marceline put écrire à Pauline Duchambge : « Ecoute. Je suis allée à l'église où j'ai fait allumer huit cierges humbles comme moi. C'était huit âmes de mon âme : père ! mère ! frère, sœurs... enfants ! Je les ai regardé brûler et j'ai cru mourir. Ne dis cela qu'à toi, c'était une visite à Dieu... » (3)

Or, M^{me} Duchambge elle-même devait bientôt abandonner Marceline. Il faudrait

(1) II, 71.

(2) Cécile avait épousé un certain Richard, filateur à Charleval, qui fit de mauvaises affaires.

(3) 28 novembre 1854 (Rivière, II, 227). Marceline avait eu quatre enfants de son mari, outre son fils naturel : Junie (22 juillet 1818 + 11 août 1818); Hippolyte (2 janvier 1820 + 9 janvier 1892); Ondine (2 novembre 1821 + 12 février 1853); Inès (29 novembre 1825 + 4 décembre 1846).

lire les dernières lettres que s'écrivaient les deux amies pour comprendre quelle passion, quel amour désespéré, pourrait-on dire, unissait à notre pauvre Valmore cette Pauline humble, naïve, déçue, romanesque, tendre et blessée comme elle : (1)

« 11 janvier 1856. — ... Tu disais que ton nom écrit par moi sans épithète te paraissait froid. Ah! Pauline, tu ne sais pas ce que c'est que ton nom pour moi! C'est toute l'amitié de mon cœur qui y passe. C'est le vin de ma pauvre âme. Quand je parle aux autres de toi, je dis : « Ma chère Pauline. » Mais à toi, et en moi-même, quand j'ai dit : Pauline, c'est l'élan de ma plainte ou de ma consolation. Je croyais que tu le savais... »

Et encore :

« 11 juin 1857. — ... Tu sais bien qu'en dehors, je peux dire, même, au milieu des deux liens sacrés qui me tiennent à la vie, tu viens seule en amitié de femme. Je n'aime que toi complètement. N'ayant pu rien t'offrir des biens

(1) Toutes deux projetaient d'écrire leurs Mémoires. « Ne penses-tu pas sérieusement, quand l'été sera vraiment venu, à fixer quelques événements du passé sur le papier? Moi, je t'en écrirai aussi. Cela ferait un livre singulier. » (Marceline à Pauline, juillet 1846.)

dont je suis privée moi-même, je t'ai donné tous les mystères de ma vie. J'ai beaucoup attristé la tienne, mais je crois t'avoir fait développer pour moi tous les trésors de ta bonté. Tu m'en donnes des preuves si profondes, ma chère Pauline, et si pénétrantes, que sans vouloir *analyser la vie* (j'ai bien le tems!) tu ne m'empêcheras pas de croire que, destinée au plus impénétrable chagrin, il était *arrêté* que tu serais là pour le savoir, pour me dire tout ce que tu me dis, et m'aimer encore. J'ai bien des sujets de t'aimer.

« Je pense constamment à ce que tu souffres du cœur. Oui, tes crises sont fréquentes. Est-ce que tu ne vois pas de ton côté quelque médecin? Comme ta maladie s'étend sur moi et reprend tout ce qu'elle avait d'insupportable après les désespoirs qui m'ont menée à la faiblesse, j'ai consulté, tu le sais bien. On ne me prescrit que de l'eau de laitue. Je vais en reprendre. J'ai commencé depuis hier, m'étant trouvée bien mal. J'ai aussi pris un bain pour tâcher de couper l'insomnie, dont tu connais par toi-même le tourment silencieux. Je voudrais bien ne pas abuser des paroles, et ne pas t'émouvoir, mais souffrir tout cela comme à genoux, vois-tu, c'est croire en Dieu de toute son âme, sinon la terre ne vaut pas la peine d'une résignation si douloureuse. Je relisais tout à l'heure ton rêve et tout le passé qu'il a réveillé en toi, et je pleurais de n'avoir pas un moyen, un seul, d'adoucir de tels passages. A ma tristesse se joignait le reproche sérieux de t'avoir beaucoup affligée, et je me

sentais défaillir. Ecoute, je ferai tant d'efforts pour revenir à la santé que je t'en donnerai la consolation. Je croirai ce que tu me dis : que Dieu aura pitié de moi, de ma profonde innocence, et j'irai jour par jour comme je pourrai, essayant de me tenir pour aller te voir et ne pas t'affliger davantage... tout n'est-il pas fini? »

Du moins tout n'allait pas tarder à l'être. Mais Marceline devait encore voir disparaître sa dernière amie : le 29 avril 1858, dans son logement misérable, à Paris, Pauline Duchambge s'éteignit avant elle. Et, désormais, M^{me} Valmore s'efforça de ne plus vivre. Torturée par la maladie, elle était alitée depuis de longs mois déjà : elle ne se leva plus. Sa porte, qui ne s'entr'ouvrait qu'à de très rares amis et pour de courts instants, se ferma tout à fait. Elle s'entoura de silence et de solitude pour mieux entendre venir la mort. Elle l'attendit toute une année : ce fut durant la nuit du 22 au 23 juillet 1859 que battit pour la dernière fois son cœur trop tendre.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT. Page 5

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE

Le père, la mère, le frère et les sœurs de Marceline. — Sa maison. — Sa trop douce grand'mère. — Marceline aimait toutes choses et un petit garçon. — Elle récite une harangue civique sous la Révolution. — L'héritage des grands-oncles de Hollande. — Incertitude. — Desbordes refuse vertueusement. — Brouille dans le ménage. — Départ pour la Guadeloupe. . . Page 11

CHAPITRE II

VOYAGES

Longueur et difficultés des voyages. — Diligences. — Traversées. — Catherine Desbordes part sans argent. — Marceline entre au théâtre. — Ses erreurs à travers la France. — Elle s'embarque à Bordeaux. — Révolution à la Guadeloupe. — Meurtre de son cousin d'Amérique. — Mort de sa mère. — Elle revient en France. Page 29

CHAPITRE III

THÉÂTRE

Marceline au Théâtre de Douai, — de Rouen, — à l'Opéra-Comique. — Succès. — Son talent. — Elle quitte Paris pour Lille, — puis pour Bruxelles. — Retour à Paris Page 45

CHAPITRE IV

AMOURS

La figure de Marceline. — Romantisme. — Son « âme sensible » et ses dons d'actrice. — Elle rencontre son « perfide amant ». — Délia. — Coup de foudre. — Liaison. — L'enfant. — Rupture. — Dates approximatives Page 57

CHAPITRE V

NOUVELLES AMOURS

Marceline pleure et chante son amant qui voyage en Italie. — Elle rentre au théâtre pour gagner sa vie. — Elle y joue ses chagrins. — Succès. — Réorganisation de l'Odéon. — Pourquoi Marceline part pour Bruxelles. — Elle avait renoué sa liaison. — Nouveaux tourments. — Seconde rupture. — Mort de son enfant. — Lettres. Page 83

CHAPITRE VI

LE JEUNE HOMME DE MARCELINE

Son nom? — Marceline l'appelle Olivier. — Autres renseignements qu'elle donne. — Acte de décès de son enfant naturel, — dont le père n'est pas Eugène de Bonne, — ni Jeuclier, — ni Saint-Marcellin, — ni Marcellus, — ni Tardieu de Saint-Marcel, — ni Dupuy des Islets, — ni H. Audibert. — C'est Latouche. — Témoignages Page 105

CHAPITRE VII

LATOUCHE

Jeunesse. — Succès académiques. — Voyage en Italie. — Esprit et goût. — Manque de talent. — Ses tours. — Ses ennemis. — Sa neurasthénie. — Raisons de croire qu'il a été l'amant de Marceline. — Faiblesse des raisons contraires. — Lettres de Marceline. . . Page 130

CHAPITRE VIII

LE MARIAGE DE MARCELINE

Le beau Valmore. — La fanée Marceline. — Déclaration. — Mariage d'inclination. — Goût de Marceline pour son jeune mari. — Que ce goût s'accommode d'un amour romanesque Page 161

CHAPITRE IX

L'AMI DU MÉNAGE

Latouche entre en relations avec les Valmore. — Son influence sur le ménage. — Les services qu'il lui rend. — Valmore « savait » -il ? — Il savait que sa femme avait eu une liaison. — Connaisait-il le nom de l'amant ? — Sa jalousie. — Il souffre quand Marceline publie ses poèmes d'amour. — Conclusion. Page 177

CHAPITRE X

VALMORE

L'insuccès de Valmore et le succès de sa femme au théâtre. — M. Delobelle. — Les démarches de Marceline. — Comment elle juge l'*illustre Valmore*. — Amertume et souffrance du mari ; dévouement de la femme. — « Son genre est perdu en province ! » (1836). — Mais Valmore travaille toute sa vie. — Echantillon de son esprit. Page 192

CHAPITRE XI

LATOUCHE ET ONDINE (1839)

Marceline confie ses filles à Latouche. — Latouche, à cinquante-quatre ans, peut plaire. — Latouche aime Ondine. — Marceline s'en aperçoit. — Valmore n'en croit rien. — Latouche poursuit ses projets. — Horreur de Marceline. — Ondine à Lyon. — Brouille avec Latouche. — Que, dans ses derniers vers, Marceline chante encore son amant. Page 219

CHAPITRE XII

VIE DES VALMORE

Que Marceline croit au talent de son mari. — Ses efforts pour le placer. — Aumônes du ministère. — Pensions de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe. — Les Valmore à Lyon. — Valmore, à Rouen, reçoit des pommes cuites. — Démarches de Marceline. — Valmore à Lyon. — Triste voyage à Milan. — Le mari à Lyon, la femme à Paris. — *L'illustre Valmore renonce*. — Mais il lui faut continuer à jouer. — Misères. . Page 251

CHAPITRE XIII

LE TALENT DE M^{me} DESBORDES-VALMORE

Comment elle s'est mise à écrire. — Succès : articles de M. Pain, — de Victor Hugo, — d'Ancelet. — *Veillées des Antilles*. — Romances. — Succès : Michelet, — Lamartine, — Paul de Molènes, etc. . . . Page 287

CHAPITRE XIV

LE TALENT DE M^{me} DESBORDES-VALMORE (*suite*)

Modestie. — Ignorance. — La mode du temps. — Une musicienne. — Que Marceline ne regarde pas. — Lyrisme. — Ses trois thèmes. — Le gémissement

romantique. — Sincérité. — Parny et Millevoye. —
Après 1830. — Pitié et piété. — Féminité. Page 308

CHAPITRE XV

DERNIÈRES ANNÉES

Morts d'Inès Valmore, — de M^{lle} Mars, — de M^{me} Réca-
mier, — d'Eugénie Desbordes, — de Caroline Branchu.
— Caroline et Marceline. — Le dernier amour de
M^{me} Branchu. — Lettres. — Morts de Latouche, —
de Félix Desbordes. — Les vers d'un ex-sous-officier.
— Secours du roi. — Morts d'Ondine Valmore, — de
Cécile Desbordes. — Pauline et Marceline. — Mort
de Pauline Duchambge. — Mort de Marceline Val-
more Page 336



Paris ☉ ☉ ☉ ☉ ☉ ☉ ☉
MICHELS FILS ☉ ☉ ☉ ☉
Imprimeur ☉ ☉ ☉ ☉ ☉
6, 8, 10, rue d'Alexandrie.



